

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Colleg. Regnum N. S. Primit
oc. Jesu Catal. L E S Subscript. 60
836481

EPISTRES

D E

SENEQVE;

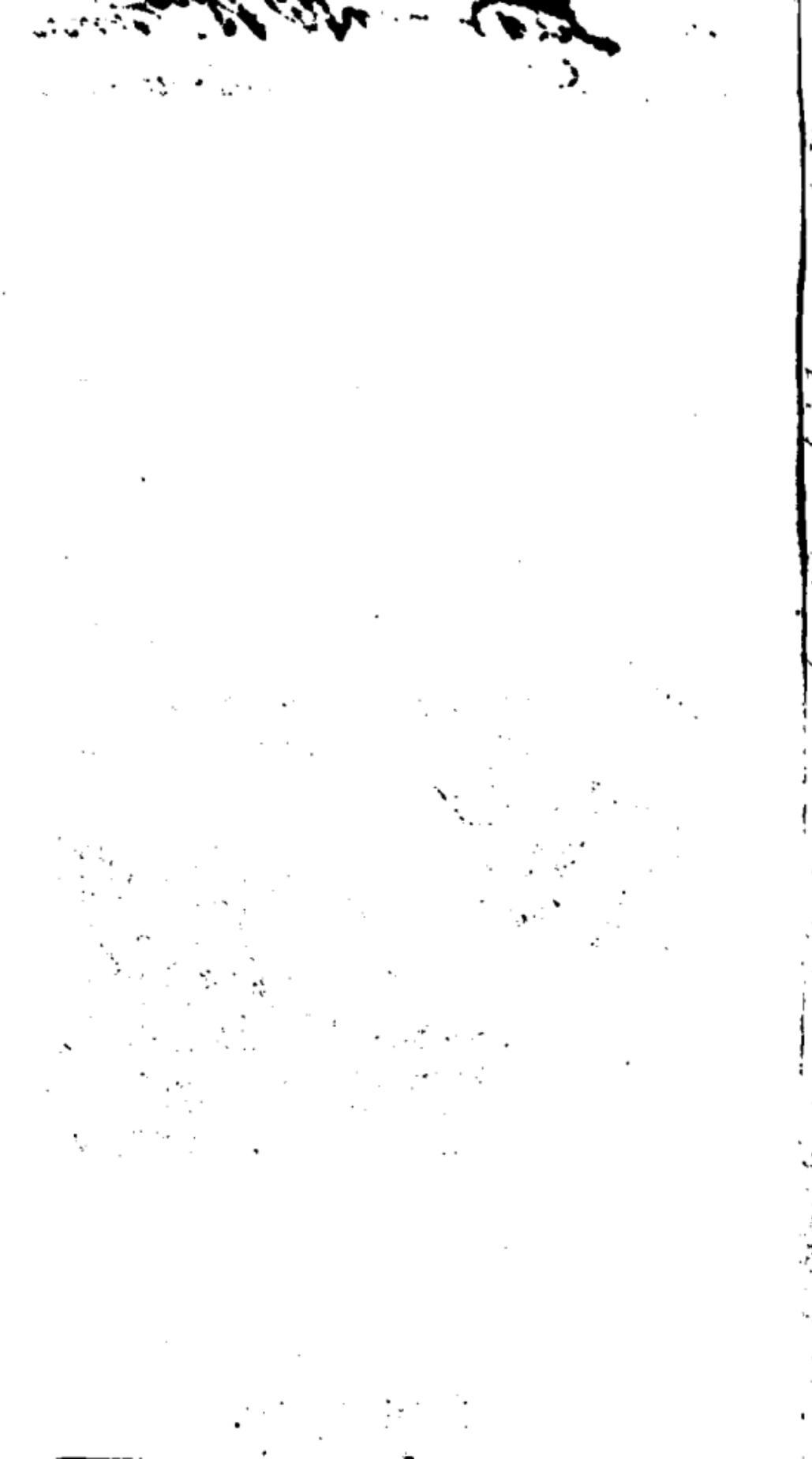
SECONDE PARTIE.



A LYON,
Chez CHRISTOFLE FOVRMY;
en rue Merciere, à l'Enseigne
de l'Occasion.

M. DC. LXIII.
AVEC PERMISSION.

VILLE DE LYON





LES
EPISTRES
DE
SENEQVE.

EPISTRE L.

ARGUMENT.

1. *Nous sommes tous aveugles en nos passions.*
2. *Les Vices sont plus corrigibles en ieunesse qu'en vieillesse.*
3. *La Vertu est comme nature en l'homme, & le Vice étranger.*



OS dernières lettres font de si vieille datte, que j'ay pensé que ie ne gagnerois rien de demander de

II. P.

A 2

vos

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

vos nouvelles à celuy qui me les a renduës. Il faudroit qu'il eust bonne memoire de se souuenir de si loin. Toutefois ie n'en suis point autrement en peine , parce que ie sçay bien que vous auez desia l'a-me en si bon estat , qu'en quelque lieu que vous soyez , ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez-vous faire autre chose que trauailler iournellement à reparer vostre vie , despoiüiller quelqu'vne de vos erreurs , & reconnoistre , que bien souuent le defect que vous pensez estre aux choses , est en vous-mesme ? Il y a des fautes que nous imputons aux lieux ou aux temps , ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices , qui nous accompagnent en quelque part que nous allions.

II. Vous sçauetz bien qu'Har-paste , la folle de ma femme, m'est demeurée comme vne charge hereditaire , car autrement ie ne suis pas

pas homme à qui cette maniere de monstres soit bien agreable. Si ie veux passer mon temps de quelque fol , ie ne suis point en peine de le chercher bien loin , ie me dōne du plaisir de moy-même. Cette pauvre femme a tout d'vn coup perdu la veuë : vous aurez peut-estre de la peine à croire ce que ie vous vay dire , mais cependant il n'y a rien de plus veritable, elle ne sçait pas qu'elle est aueugle, & ne cesse de dire à son Gouverneur, que la maison est obscure & qu'il la meine en vne autre. Il ne faut point douter que tous ceux que nous sommes , nous ne fassions ce que nous-nous rions de luy voir faire. Personne ne pense estre auaire : personne ne pense auoir des passions. Toutesfois les aueugles se pouruoient d'vn guide: mais nous en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouuons laisser mener. L'Ambitieux dit, Que ce n'est pas son humeur de l'estre , mais

qu'au temps où nous sommes , il est impossible de viure d'autre façon : Le Prodigue , Qu'il n'aime pas la depense : mais qu'il est necessaire d'en faire, ou se bannir de la cour. Le Quereleux, Qu'il n'aime rien tant que la paix : mais que c'est son mal-heur , & les sujets qu'on luy en donne plustost que son inclination. Vn vagabód, qui ne donne point de forme à sa vie, s'excuse sur sa ieunesse. Que fert de se flatter ? nostre mal ne vient point de dehors , il est dans nous : nous l'auons au sein : & de cette ignorance d'estre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

III. Si vne fois nous entreprenons cette cure, que de douleurs, & d'indispositions il faudra remuër ? A cette heure que la maladie n'est pas encore enuiellie & qu'elle seroit plus remediabile, nous ne cherchons pas seulement le medecin ; Et les ames tendres , & qui n'ont

n'ont point encore eu de part à la corruption du siècle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit monstré. Il faut qu'un homme soit bien reuolté contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien, & de chercher vn maistre qui nous l'enseigne, mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'un si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine, & toutesfois non pas beaucoup, si, comme i'ay dit, nous formons nostre ame de bonne heure, & la redressons, tandis que le mauuais ply qu'elle a pris, ne fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur, ne puisse auoir quelque remede: toutes difficultez sont expugnables par l'assiduité du soin, & par la pertinacité du labour; Et vn chêne mesme est redressable, quelque tortu qu'il soit. Ces pieces de bois, dont nous faisons nos chevrons,

& nos poutres, s'estendent au sentiment de la chaleur, & contre la force que la Nature leur a donnée, s'accommodent aux services, où nous les voulons employer. Combien plus heureusement nous succedera cette diligence au racoustrément de nostre ame, qui est la chose du monde la plus flexible & la plus souple? Car qu'est-ce l'ame qu'un esprit, qui de quelque façon est reduit en soy-mesme, & qui fait d'autant moins de résistance, qu'il est plus simple & plus délié?

IV. Croyez-moy, Lucilius, ne desesperons point de nous, parce que nous sommes de long-temps accoustumez au vice. Il n'y a point de sage, qui n'ait esté fol. Nous auôs esté tous préoccuppez. Il faut apprendre les vertus, & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer, c'est, que depuis qu'un bien est vne fois entre nos mains,
il

il ne nous échappe iamais: La possession en est perpetuelle. La Vertu ne se desapprend point. Les vices en nos ames sont plantez cōme en vn terroir estranger: & pource il est bien bien aisé de les en chasser, & faire qu'ils n'y reuiennent plus. Les choses qui sont en vn fonds, qui leur est propre, s'y conseruent facilement. La Vertu est selon nature: les vices sont ses ennemis declarez. Mais comme les Vertus vne fois logées en nostre ame, n'en sortent point, & n'y a rien de si peu de peine que de les y retenir: ainsi la resolution de les aller quetir est difficile, pource que c'est l'ordinaire d'une ame folle & indisposée, de craindre ce qu'elle n'a point essayé: il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'est point vne medecine de mauuais goust; il y a du plaisir à la prendre, aussi bien que du profit. La Philosophie à cela, qu'en la guetison mesme elle

nous est agreable , au lieu que les autres remedes ne plaisent qu'après la guerison.



EPISTRE LI.

ARGUMENT.

1. *Fuir les lieux qui convient à la débauche.*
2. *Les voluptez nous gastent : le mépris de la mort nous rend maistres de nos passions , & de la Fortune.*
3. *Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame , que les delicieux.*

I. **C**Hacun fait comme il peut,
 Lucilius. Vous estes en Sicile , où vous avez près de vous Æthna , cette montagne , de qui on parle tant. Valgus & Messala l'appellent vniue : mais ie ne sçay pourquoy, veu qu'il se trouue assez

assez de lieux qui iettent de feu , non seulement aux endroits éleuez , ce qui se voit plus souuent , à cause de la nature de cét Element , qui cherche tousiours le haut , mais aux campagnes mesmes. Pour moy , ie me contente de Baïes , puis que ie ne puis mieux. I'en party le lendemain que i'y fus arriué. Cette infinité de delices, que la Nature y a produites, & de qui les lœuanges sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fit auoir peur d'y demeurer.

I. Et quoy donc ? est-il possible qu'il y ait des lieux , qu'on doïue haïr ? Ie ne le dy pas. Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toutes sortes de robes , ny ne porte de toutes couleurs indifferemment ; non qu'il ait de la passion aux robes , ny aux couleurs , ny qu'il en aime, ou haïsse l'vne plus que l'autre ; mais parce qu'il en trouue quelques

ques-vnes mal-seantes à la profession qu'il fait de modestie ; ainsi est-il des contrées éuitables au Sage , & à celuy qui le veut estre , sinon pour sa corruption, à tout le moins pour le scandale des bonnes mœurs : Et pour ce , s'il se veut retirer , ce ne sera point au Canope d'Ægypte : encore que le Canope n'empesche personne d'estre homme de bien , ny à Baies non plus. C'est depuis quelque temps la retraite des vices : Et comme si le lieu auoit quelque priuilege, la débauche s'y licencie, & s'y relâche extraordinairement. En l'election d'une demeure , il faut penser de l'esprit , aussi bien que du corps. Comme ie ne voudrois pas me loger parmy des gesnes & des tortures, aussi ne ferois-je parmy des broches & des lichefrites. Quel besoin est-il de voir des yurongnes chanceler en vne greue , fourmiller sur vn estang de basteaux pleins de colations & de concerts :

concerts : faire tout plein de telles folies que le luxe , qui ne reconnoist point de loix , trouue d'autant plus agreables , qu'elles sont faites en des lieux, où personne ne les peut ignorer ? Nostre consideration principale est de fuir tout ce qui prouoque les vices , endurcir nostre ame, & ne luy monstrier que le moins qu'il sera possible, ce qui la peut conuier à, la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruine d'Annibal ; Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes auoient laissé passer , fut arresté par les delices de la campagne. Il vainquit par les armes, & fut vaincu par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il estoit , & en vne forte de guerre qui n'a iamais de paix ny de repos. Nous voyons en cet exemple ce que peuuent les voluptez , mesme aux ames les plus sauuages. La premiere chose qu'il nous faut faire, e'est de nous en rendre maistres ; l'entreprise n'est point

petite.

petite , il y faut aller d'une autre façon que les grands en la main.

II. Qu'auons-nous à faire de résoudre ce que nous auons de vigueur, en vn bain chaud , ou dans les vapeurs d'une estuue seche? Ne suons point autrement que par le travail : on se mocquera de nous, de nous laisser, comme fit Annibal, à la moitié du chemin, & quitter la guerre , pour nous amuser à faire bonne chere. Si la faineantise est dangereuse aux victorieux mêmes, que peut-elle estre à ceux qui sont encor au combat? Nous auons aussi peu de sujet de nous reposer , qu'auoit l'armée d'Hannibal. Il y a du peril à reculer , & de la peine à tenir bon. J'ay guerre contre la Fortune , & n'ay que faire d'elle, ie ne me veux point assujettir à sa domination , ou (ce qui est plus difficile) ie m'en veux dégager. Ce ne sont point choses où le courage se donne relâche : Si ie cede à la Volupté ; il faudra que ie cede

à

à la Douleur; il faudra que ie cede au Trauail : il faudra que ie cede à la Pauureté. L'Ambition & la Cholere voudront que ie leur en fasse de mesme. Qu'est-ce que i'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me démembreront, pour en auoir chacun sa piece? La Liberté m'est proposée, c'est la recompense que ie me promets de mon traual. Demandez-vous quelle est cette liberté? N'estre sujet à nécessité quelconque, ne s'émouuoir de chose qui puisse arriuer, & faire descendre la Fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray sa puissance, tant moins ie la reconnoistray. Qu'ay-je affaire d'endurer d'elle, estant libre de mourir, quand il me plaira?

III. Pour faire ces belles & saintes meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne scay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau seiour oste quelque chose de la force de l'ame: il ne faut point douter

douter que la qualité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre : les cheuaux qui viennent d'un pays rude , ont la corne dure , & ne se gastent iamais le pied : ceux qui sont nourris parmy des marests , & des herbages , se blessent incontinent. Les meilleurs soldats viennent des montaignes : ceux des villes ne sont que poultrons. Les meilleures mains pour les armes , sont celles qui ont tenu le manche de la charruë. Il n'y a point de travail qui les puisse lasser : ces beaux fils qui ont leur fraise si bien dressée , & qui sont si parfumez , sont sur les dents au bout de la premiere retraite. L'austerité d'un lieu donne ie ne scay quelle vigueur à l'esprit , & le rend capable de faire de grands effets. Scipion en exil estoit plus honestement à Litterne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement : & ces Messieurs mesmes , qui les premiers osterent l'Empire

à la Republique , & le mirent en leur maison , Marius, Pompée , & Cesar, bastirent bien au terroir de Baies, mais ce fut sur les coupeaux des montagnes , estimans que faisans la profession qu'ils faisoïent, ils ne pouvoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils peussent voir & decouvrir tout à l'entour. Considerez l'assiette, la matiere & la façon de leurs bastimens ; Vous direz plustost que ce sont des places pour la guerre , que des Palais pour le plaisir. Pensez-vous que jamais Caton eust eu le courage de demeurer en la maison de Vatia , pour compter les courtisanes qui passent d'un bord à l'autre, voir sur des eaux toutes couuertes de roses, vne infinité de gondolles peintes de toutes sortes de couleurs , & ouïr les villenies d'une canaille , qui du soir au matin ne fait autre exercice que de chanter ; N'eust-il pas mieux aimé coucher en vne tranchée , que luy - même
autoit

auroit faite de sa propre main pour vne nuit? Aussi qui est l'homme, pourueu qu'il soit homme, qui n'aime mieux qu'on l'eueille avec vne trompette, qu'avec la musique de toutes les plus douces voix qu'il seroit possible d'assembler? Nous pouuons bien auoir assez crié contre Bayes; mais iamais assez contre les vices. Je vous prie, Lucilius, foyez-leur irreconciliable; & comme ils n'ont ny fin, ny mesure à se produire, n'ayez ny fin ny mesure à les repousser. Iettez-moy dehors tout ce qui vous déchire le cœur; & si vous n'y pouuez faire autre chose, arrachez-vous plustost le cœur, que de ne les vous arracher point, sur tout faites sortir les voluptez, & tenez-les pour ennemies capitales, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Philetés. Elles nous embrassent: mais c'est afin de nous estrangler.



EPISTRE LII.

ARGUMENT.

1. *L'Irresolution est une marque de folie.*
2. *Nous ne pouvons connoître la vraie Sagesse, sans l'aide d'autrui.*
3. *Prendre les gens de bien pour guides de nos actions.*
4. *Le sage mesprise les loüanges.*

1. **Q**ue peut-ce estre, Lucilius, que voulans aller d'un costé, nous sommes emportez de l'autre ; & nous laissons ramener en un lieu, dont nous auons enuie de nous éloigner ? D'où vient cette contradiction, qui luidte contre nostre ame, & ne nous laisse iamais vouloir vne chose à bon escient ? Nous sommes entre les resolutions, comme entre les vagues,

gues, poussez de l'une, & repoussez de l'autre : nous ne voulons rien franchement, rien absolument, rien stablement. La Folie en est cause, direz-vous, qui ne sçait ce qu'elle blasme, ou qu'elle approuve, & n'a iamais deux fois vn mesme goust.

I I. Mais quand & comment sera-ce que nous nous-demeslerons d'auec elle? Nous ne le pouuons faire de nous-mesmes, nous auons trop peu de force : il faut que quelqu'un nous tede la main, & nous tire du borbier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui sans que personne leur aide, arriuent à la connoissance de la verité, & donnent le premier honneur à ceux qui ont cette gaillardise, de se pouuoir produire d'eux-mesmes. Il fait vne seconde sorte de ceux qui ont besoin qu'on les assiste, & qui ne peuvent aller, si quelqu'un ne leur montre le chemin : mais quand on les meine, ils vont bien; en-

tre

tre lesquels il compte Metrodorus. Ceux.- cy semblent aussi d'un bon naturel : toutesfois ils ne peuvent marcher qu'après les autres. Quant à nous , qui ne sommes point de ces premiers , si nous pouvons estre des seconds, nous serons bien. Qui se peut sauuer, quand on luy aide, n'est pas mal habile homme, & mesme a desia quelque chose, de vouloir estre sauué. Après ces deux sortes , vous en trouuerez encore vne troisieme , de ceux qui par induction sont capables de bien faire: mais il leur faut vn aide , ou par maniere de dire vn chasse-derriere. Epicure dit , qu'Hermachus est de ces derniers : aussi luy fait-il plus de caresses : mais il estime l'autre bien dauantage. Car encore qu'ils soient arriuez tous deux à mesme fin, il ne laisse pas d'y auoir plus de loüange pour celuy qui a fait vn mesme ouurage d'une matiere plus difficile. Prenez le cas qu'on eust fait deux bastimens auf-

si

si hauts, & aussi magnifiques l'un que l'autre : l'un sur vne roche, qui a esté bien-tost acheué, l'autre sur vne terre molle & pasteuse, où il a fallu fouïller bien auant, premier que de trouuer vn fonds assez ferme, pour porter les fondemens. En l'un tout ce qu'il y a d'ouurage, paroist : en l'autre, la meilleure partie & la plus difficile est cachée dans terre. Il en est ainsi des esprits. Les vns ont vne viuacité, qui tout aussi-tost les porte où ils se proposent d'aller ; les autres se veulent faire comme avec la main, & le principal de la besongne est à les fonder. S'il en falloit faire iugement, ie dirois que ceux où il y a si peu de peine, ont esté les mieux fortunéz, & que les autres ont plus fait pour eux, qui par leur labour ont acquis ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature : & sans inclination à la Sagesse, par la diligence qu'ils y ont mise, n'ont pas laissé d'y paruenir. Nous sommes

mes de ceux qui ont l'esprit dur & labourieux: pour ce resoluons nous au trauail, & appellons quelqu'un à nostre secours. Mais qui ? n'importe. Adressez-vous à ces premiers qui sont de loisir, autant des siecles passez que du present: ils ne sont pas moins capables de vous aider.

III. Mais si vous en choisissez quelques-uns de nostre temps, prenez garde que ce ne soit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre chose que des paroles, & ie ne sçay quels lieux communs, qui leur seruent en toutes occasions: mais de ceux de qui la vie presche, à qui vous voyez faire ce qu'ils vous enseignent de faire, & que vous ne surprenez iamais en ce qu'ils vous conseillent d'éviter: adressez-vous à ceux que vous trouuez plus admirables à les considerer qu'à les oïr. Vous pourriez bien aller voir ceux qui reçoient des compagnies chez eux,

eux, & discourent en leur presence, pourueu qu'ils le fassent plutôt pour l'amendement d'eux & de leurs auditeurs, que par vne vanité de se faire estimer bien suffisants: Car qu'y a-t'il de plus vilain, qu'un Philosophe, qui cherche des applaudissemens? Voyez-vous des malades louer un Chirurgien, tandis qu'il leur coupe un bras, ou vne iambe? Ne dites mot, laissez-vous penser: si ie vous voy crier, ie ne penseray autre chose, sinon que ce qui vous émeut, c'est que ie mets la main sur vostre mal. Voulez-vous faire connoistre, que vous écoutez avec attention, & que vous oyez des choses qui vous rauissent? Ie le veux bien. Pourquoi ne vous permettrois-je de dire vostre aduis de ce qui vous semble le meilleur?

IV. Pithagore commandoit à ses Escholiers un silence de cinq ans: mais au bout du terme, ils n'auoient pas congé de louer, aussi-
tost

toit que de parler : & de fait, pensez-vous qu'un homme de jugement descende plus ioyeux de sa chaire, pour les acclamations de ie. ne sçay quels ignorants, qui luy disent qu'il a triomphé? Quelle occasion auons-nous de nous réjouir, pour estre louiez de ceux qu'il nous est impossible de louer? Fabianus parloit publiquement: mais il y auoit de la modestie en ceux qui l'écoutoient: Et si par fois leur voix se haussoit, pour luy donner quelque louange, c'estoit plustost pour la grandeur des choses, que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'est pas du tout deffendu de louer: mais il faut qu'il y ait de la difference entre l'applaudissement du Theatre, & celui d'une Eschole. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde; Et n'y a rien de si peu d'importance, où vous ne reconnoissiez les humeurs d'une personne. Vne démarche, un geste de la main,

une réponse, un doigt porté à la teste, & un regard mesme vous feront reconnoistre un impudique. Vous reconnoistrez un méchant au rire; & un qui est hors de sens, au visage, & à la façon. Il n'est point d'imperfections, qui n'ayent des marques exterieures, qui les découvrent. Vous iugerez mesme de la suffisance d'un homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loue. Quand vous voyez des auditeurs s'oublier à des singeries des mains devant un Philosophe, & faire les ravis & les transportez à le regarder, si vous pensez qu'ils le tiennent pour un habile homme, vous vous abusez: ils le tiennent pour un homme perdu. Ce sont plustost cris de pitié que d'approbation. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences, de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la Philosophie, elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit permis aux ieunes gens de
contenter

contenter quelquesfois leurs fantaisies : mais ce sera quand ils ne se pourront plus taire : & puis cette louange est vne exhortation à ceux qui écoutent , & vn égouillon pour les inciter à la Vertu : mais il faut que la majesté des matieres soit ce qui les éprentue , & non la disposition des paroles. Si l'Eloquence n'apprend à viure plustost qu'à parler , il y a plus de danger que de profit à l'écouter. Mais ie n'en diray pas d'auantage pour cette heure , & me reserueray d'en faire vn discours à part , où tout au long se monstreray comme il faut discourir deuant vn peuple , & le deuoir reciproque de parler & d'écouter. Il n'y a point de doute que la Philosophie n'ait receu beaucoup d'alteration , & bien diminuée de sa splendeur , depuis qu'on l'a fait si publique , comme elle est aujourd'huy. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'on la voye : mais il faut que ce soit au cabinet , &

par les mains d'un homme d'honneur, & non pas d'un frippier.



EPISTRE LIII.

ARGUMENT.

1. *Les maladies de l'Ame, plus elles sont grandes, & moins on les sent.*
2. *La Philosophie guerit les maladies de l'Ame.*
3. *L'estude de la Sagesse veut tout un homme.*
4. *La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deffend contre les traits de la Fortune.*

I. **Q**V'est-ce qu'il est impossible de me persuader, puis qu'on m'a persuadé de me mettre sur l'eau? Quand ie m'embarquay, la mer estoit calme. Il est vray, que le téps estoit chargé de nuées, qui ne se pouuoient resoudre, que
 nous

nous n'eussions du vent, ou de la pluye. Mais ie pensay qu'il y auoit si peu de Naples à Poussol, que deuant que cela fust, ie serois à couuert. Ainsi pour auoir plustost fait, & retranché toutes ces sinuositez, qui sont en la coste, ie pris le large vers Nesidia. Cette bonace, qui m'auoit débauché, ne se perdit que ie ne fusse iustement à la moitié du chemin. Tellement qu'autant me valoit passer outre que reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente : mais la mer s'y dispoisoit ; & desia les vagues commençoient à s'émouuoir. Ie commençay de prier le Pilote de me descendre en quelque lieu de la coste. Il me respondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauuais temps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'estois si tourmenté d'un mal de cœur extreme, sans pouuoir rendre ma gorge, que ie ne pouuois penser au peril : Tellement que

voulust ou non , il fallust qu'il me contentast. Comme ie me vis près du bord, ie n'attendis point toutes ces ceremonies , qui sont en Virgile , qu'on tournast la prouë du costé de la mer , ou qu'on jettast l'ancre par prouë: Mais me ressouuenant du métier que i'auois appris estant ieune garçon, ie me mis en l'eau tout chaussé & tout vestu. Combien pensez - vous que i'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire vn chemin en des lieux où iamais personne n'auoit passé: Je reconnus bien que ce n'estoit pas sans cause que les mariniens craignoient la terre. Je vous laisse à penser comme ie pouuois porter mes incommoditez, qui ne me pouuois porter moy-mesme. Bien vous diray-ie, que ie ne croy point qu'Vlysse, encore qu'il n'allast en part où il ne fist naufrage, fut iamais si mal traité de la mer que moy , Pour le moins il rendoit sa gorge , quand le cœur luy faisoit

faisoit mal : mais pour moy, ie ne pense pas que ie puisse entreprendre si petit voyage, que ie ne fusse vingt ans à le faire.

I. Apres que mon estomach se fut remis, ce qui ne se fait pas aussi-tost qu'on est à terre, & que i'eus pris de l'huile pour me fortifier, ie commençay de penser en moy-mesme, comme nous pouuons oublier nos defauts, non seulement ceux de l'ame, qui se monstrent moins, tant plus ils sont grands, mais ceux-mesme du corps, qui de fois à autre nous reuiennent, & nous font penser à eux. Si nous auons quelque legere émotion, nous ne nous en apperceuons pas; mais quand elle s'est augmentée, & que la fiéure y est toute apparente, il n'y a si dure complexion, où la maladie ne se fasse reconnoistre. Si nous auons quelque douleur aux pieds, ou sentons quelque pointe aux jointures, nous faisons bonne mine, & disons que

c'est vne course , ou quelque lassitude , pour auoir fait vne exercice trop violent, ou du tout disons, que nous ne sçauons que c'est. Mais quand les nodositez sont toutes fermées , & les nerfs si roides & si tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure-là, par force nous confessons que ce sont gouttes. Il n'est pas de mesme des maladies des esprits. Plus elles sont grandes, moins on les sent. Et ne s'en faut point ébahir , parce que celuy qui ne dort que legèrement , reçoit des images en ce repos , & quelquefois en dormant, songe qu'il dort ; Mais quand le sommeil est profond, il esteint mêmes les songes , & priue tellement l'esprit de toutes actions , qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer. D'où vient que personne ne confesse ses vices ? Parce qu'il est encore parmy eux. On ne compte les songes qu'après qu'on est cueillé.

II. C'est

II. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Eueillons-nous donc, afin de connoistre nos imperfectiós: nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'assoupissement que nous auons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius, vous estes digne d'elle, & elle digne de vous. Embrassez-la de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'avez que faire d'en demander congé à personne. Si vous estiez malade il ne vous souuiendroit ny de mesnage, ny de procez, & n'y auroit si bon amy qui vous peut faire aller au Palais plaider sa cause. Vous laisseriez toutes choses pour penser à vostre guerison; Et quoy donc? pourquoy n'en ferez vous de mesme à cette heure?

III. Laissez - tout ce qui vous

empesche, & trauallez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande en Reyne ; elle donne temps : on ne le luy donne point. Ce n'est point vne œeuure qu'il faille faire par acquit : Vous l'avez tousiours sur les bras ; Elle est maistresse : elle a tousiours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ces deputez à Alexandre, vne partie de son terroir, & la moitié de tous ses biens; le ne suis pas venu en Asie, leur respondit-il, pour prendre ce que vous me donnerez, mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tient le mesme langage. Je ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste : ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

IV. Dediez - vous tout à cette occupation ; ne bougez d'aupres d'elle : bandez vostre esprit à la
seruir,

seruir, & tirez-vous du nombre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde, sera moins que vous; & les Dieux ne seront gueres dauantage. Voulez-vous sçauoir ce qu'ils auront plus que vous: ils viuront plus long-temps; mais il faut aduouër que c'est la gloire d'un bon maistre d'auoir peu d'espace, & ne laisser pas d'y loger tout. La vie du Sage luy est aussi longue, comme à un Dieu son éternité. Il se trouue quelque chose, où le Sage peut auoir de l'aduantage sur les Dieux mesmes. Ils sont obligez de leur sagesse à leur nature, & non à leur diligence. C'est vne chose grande, sans mentir, d'auoir la foiblesse d'un homme, & la seureté d'un Dieu. Vous ne sçauriez croire combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de la Fortune. Elle a beau tirer contre elle: tous ses traicts la trouuent couuerte & impenetrable. Ceux qui sont legers, demeurent
dans

dans les plis de sa robe. Les autres qui ont plus de force, retournent contre ceux-mesmes qui les ont décochez.



EPISTRE LIV.

ARGUMENT.

1. *Senèque se plaint de la courte haleine.*
2. *Meditation de la mort.*
3. *Le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort.*

I. **I**'Auois esté quelque temps assez bien disposé, mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raison, parce que i'en ay de toutes sortes. Mais si est-ce que i'en ay vne entre les autres à qui il semble que ie sois particulièrement assigné : C'est la courte haleine: quand cela me prend il semble

ble.

ble d'un coup de vague, mais, il ne me tient pas plus d'une heure: car aussi qui pourroit longuement expirer? Je pense qu'il n'y a mal incommode ny dangereux par où ie n'aye passé: mais ie n'en trouuay iamais de si fascheux. C'est estre malade, que d'auoir quelqu'un des autres; mais c'est rendre l'ame que d'auoir cettuy-cy; c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Cette respiration fait à la fin ce qu'elle a souuent essayé. Vous pensez qu'à cette heure que ie vous escris, ie sois bien aise d'en estre échappé. Si ie prens cette cessation de mal pour vne guerison parfaite, ie suis aussi ridicule comme vn qui pèseroit auoir gagné sa cause, pour auoir obtenu vn delay: Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation même il ne m'est iamais venu pensée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

II. Que veut faire la mort de me taster si souuent? Qu'elle se depesche hardiment: ce n'est pas d'à cette heure que ie la connois. Demandez - vous depuis quand? deuant que ie vinssse au monde. C'est estre mort que de n'estre point; ie sçay desia ce que c'est. Ce que i'estois quand ie n'estois point; ie le seray quand ie ne seray plus. S'il y a du tourment apres estre hors du monde, il faudroit qu'il y en eust deuant que d'y venir: ce qui est faux ie vous prie; ne trouueriez-vous pas vn homme hors du sens, qui diroit que la condition d'vn flambeau seroit pire apres estre esteint que deuant que d'estre allumé? Nous en sommes de mesme: on nous allume, & puis on nous esteint. Entre l'allumer & l'esteindre nous souffrons biē quelque chose: mais apres estre esteints, & deuant qu'estre allumez, rien du tout. Ie me trompe, Lucilius, ou nous - nous trompons de penser

ser que la mort nous suiue. Elle a esté deuant nous, & sera encore apres. C'est mort que tout ce qui a esté deuant nous. Car n'est-ce pas tout vn de ne commencer point, ou de cesser: puis que l'effet de l'vn & de l'autre, c'est de n'estre point? Voila les remonstrances que ie me faisois moy-méme avec le penser: car de parler il n'y auoit ordre. Cependant peu à peu mon haleine a commencé de faire ses interualles vn peu plus longs & à ne me presser plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel: mais elle n'est plus si frequente, ny si pressée comme elle estoit. Qu'elle fasse comme elle voudra; ce m'est tout vn d'expirer: tout ce que ie pense c'est de ne soupirer point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me fasse peur: i'y suis tout préparé: quand ie n'acheuerois pas le iour où ie suis, ie ne m'en soucie. Vn
homme

homme est louïable & digne de ser-
uir d'exemple , qui ne se fasche
point de mourir quand il a du plai-
sir à viure. Il n'y a point de gloire
à sortir quand on est ietté dehors.
Et toutesfois si a : on me iette de-
hors , mais ie fais si bonne mine,
que la force qu'on me fait, n'en pa-
roist point, & pour ce iamais le Sa-
ge n'est mis dehors. Car estre ietté
dehors, c'est estre chassé d'un lieu,
d'où l'on sort en despit de soy.
Toutes les actions du Sage sont
volontaires , & n'y a moyen de le
forcer à chose quelconque , parce
qu'il veut ce que la necessité le
contraindroit de faire, quand il ne
le voudroit pas.



EPISTRE LV.

ARGUMENT.

1. *L'exercice profite à la santé.*
2. *Celuy qui se retire des villes &*
des

des compagnies, ne vit point tant en repos & en assurance que le Sage.

3. *Description d'une maison de plaisance.*
4. *La tranquillité ne depend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.*
5. *La communication des amis absens est plus douce que des presens.*

I. **C**OMME ie descends du carrosse, ie me trouue aussi las, que si i'auois autant cheminé comme ie suis demeuré assis. Il y a de la peine à se faire porter, comme à vne chose contre Nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous-mesmes, sans mandier le secours d'autruy. Nous sommes foibles, parce que nous sommes delicieux; & par la coustume de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir. Toutesfois
soit

soit que les flegmes me bouche-
sēt le gosier, soit que quelqu'autre
cause m'empeschast de respirer à
mon aise, i'auois besoin de cette
agitation? comme de fait ie m'en
suis fort bien trouué, & pour ce
ie me suis fait promener plus lōg-
temps, avec ce que d'ailleurs i'y
estois conuié par le plaisir que ie
prenojs de voir cette riue qui se
courbe entre Cumes & la maison
de Seruilius Vatia, & comme vn
petit sentier, est close d'vn lac d'vn
costé, & de l'autre de la mer. Car
parce que la mer y auoit couru
nouuellement, il y faisoit plus fer-
me que de coustume. Or vous sça-
uez que le battement du flot, ap-
planit vne greue, & que quand el-
le est quelque temps sans estre
mouillée, elle se relaxe, à faute
que le sable n'a point d'humeur
qui le lie, & qui le fasse entretenir.

II. Il est vray que selon ma
coustume, ayant regardé de tous
costez pour voir s'il se presentoit
rien

sien dequoy ie peusse faire mon profit ; d'auenture ie iettay les yeux sur la maison , qui autrefois a esté à Vatia. Ce fut là que cét homme, plus connu par sa vie retirée que par autre qualité, passa si doucemét la plus part de ses iours, que quoy qu'il fut extrêmement riche & qu'il eust esté Preteur, on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'Amitié d'Asinius Gallus, ou la perfidie de Sejanus (qu'il faisoit aussi dangereux seruir comme offencer) auoient mis quelqu'vn en danger, vous entendiez cette exclamation, O Vatia ! il n'y a que vous au monde qui scachiez viure ! De moy , ie trouue qu'il se scauoit cacher: mais non pas viure. Le repos est vne chose, & la poltronnerie en est vn autre. Je ne passay iamais deuant sa porte, tandis qu'il viuoit, que ie ne disse, *Icy gist Vatia*. Mais en cela vous pouuez connoistre, (Lucilius)

lius) qu'il y a ie ne sçay quoy de saint & de venerable en la Philosophie, puis que pour estre agreable, c'est assez de recommandation de luy ressembler : car aussi-tost qu'un homme se retire des compagnies , & cherche le repos , le peuple croid qu'il ne se soucie de rien , qu'il est content de sa condition , & qu'il ne vit que pour soy. Neantmoins, c'est au Sage seul à qui ses qualitez se doiuent attribuer. C'est luy seul qui n'a point de soucys , & luy seul qui sçait viure pour soy: car il sçait viure , qui est le principal. Quant à celuy qui fuit les hommes & les affaires , que le mauuais succez de ses cupiditez bannit de la conuersation ; qui ne peut voir les autres plus à leur aise que luy ; qui de crainte , comme quelque beste lasche & timide, se cache au fonds dans vne tanniere , on se trompe de penser que ce soit pour viure à soy : son intention n'est que de
 gour

gourmander, dormir & paillarder; Encore qu'un homme ne viue pour personne, il ne s'ensuit pas qu'il viue pour foy. Mais il y a tant de gloire à n'estre point variable, & perseuerer en vne resolution, qu'and on l'a prise, que mesme on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniaistrent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Ie ne sçay que ce qui en est exposé à la veüe des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concavitez ont chacune de l'espace autant qu'une basse-court, & sont du tout faites l'une comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'une, & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule un ruisseau, qui se va rendre partie en la mer, & partie au lac d'Acheruse, & semble que ce soit un canal fait à la main. Au reste il y a du poisson en telle quantité, qu'il

qu'il est impossible de l'en épuiser. Tant qu'il y a moyen de pescher sur la mer ; on n'y touche point : mais quand il fait mauuais temps, on met la main à la prouision : Toutesfois ce que i'y troutray de plus à propos, c'est qu'ayant Baies de l'autre costé de la muraille, elle est par ce moyen hors de ces incommoditez : & cependant ; s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en auoir sa part. Voila les louanges que i'en connois : pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que ce soit vne demeure bonne pour toutes les saisons de l'année. Elle est droit au Ponant, & le reçoit tellement, qu'il est cause que Baies ne l'a point.

I V. Je ne trouue pas que Vatià fust trop mal-aduisé, vieil & cassé comme il estoit, d'auoir choisi cette retraite, pour y acheuer ses iours, & ny penser à faire autre chose que se bien traiter. Mais que la tranquillité depende de l'assiette,

fiette , & des commoditez d'un lieu , ce n'est pas mon opinion : c'est l'esprit qui fait tout. L'en ay veu de bien melancholiques en des maisons bien plaisantes , & de bien occupez en des solitudes bien écartées.

V. Vous-vous-trompez; si vous pensez estre mal , parce que vous n'estes point à la campagne : Et puis , pourquoy n'y estes - vous point? Enuoyez-nous vos pensées; quelque absence qu'il y ait : vous serez avec vos amis, autant de fois, & si long-temps qu'il vous plaira. Nous iouïssons mieux absens que presens de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La presence nous rend delicats : & parce que quelquesfois nous deuisons , & nous promenons ensemble : quand nous sommes separez, nous ne pensons plus à ceux que nous venons de voir : ce qui nous doit faire porter l'absence plus patiemment , c'est qu'en la presence mesme,

me , nous sommes le plus souuent absents. Comptez la separation des nuicts , les occupations diuerses , les estudes particulieres , les allées & venuës aux champs, vous trouuerez que vous n'estes gueres plus souuent avec vostre amy, que s'il estoit dehors. L'ame n'est iamais absente, elle void à toutes heures les plus éloignez. C'est avec elle qu'il faut posseder nos amis: & pour ce, soit que vous estudiez, soit que vous soyez a table , soit que vous-vous promeniez , soyez continuellement avec moy. Si les ames n'auoient la clef des champs, nous serions logez bien estroitement. Je vous voy, Lucilius : Je vous entends , & suis tellement avec vous , que quand ie commence de vous escrire, il ne m'est pas aduis que ie doie faire vne lettre, mais vn billet.



EPISTRE LVI.

A R G V M E N T.

1. *Le silence n'est point entièrement nécessaire pour estudier.*
2. *La bonne conscience trouve le repos par tout.*
3. *L'occupation est le remede contre l'oïsiuété.*
4. *Nos passions ne trouuent point de repos, mesme dans la solitude.*
5. *Les menasses de la fortune ne troublent point le Sage.*

I. **I**E meure, le silence n'est pas si nécessaire pour estudier, comme on fait acroire. Je suis icy en vn lieu où ie n'ay rien qu'une tempeste perpetuelle. Je suis logé au dessus des estuues. Imaginez-vous à cette heure toutes les fortes de bruits qui peuvent importer les oreilles, quand les plus

II. P. C forts

forts font leurs exercices , & iettent leurs mains chargées de plomb, quand ils trauaillent, ou font semblant de trauailler : i'entends leur gemissemens : quand après auoir retenu leur haleine ils viennent à la laisser aller ? I'entends leurs sifflements & leurs respirations malplaisantes: quand il se trouue quelque maraud de valet d'estuue , qui ne frotte pas comme il faut , ie luy entends soner les espaules tantost d'vne façon, tantost de l'autre, selon que la main qui le frappe , est plus ou moins ouuerte. Et si là dessus celuy qui a la charge des pelotes, vient à les compter; & trouue qu'il luy en manque quelqu'vne , toutes les autres tempestes ne font rien aupres de la sienne : adioustez - y à cette heure quelque miserable, qui sentira les aulx ; vn qui sera surpris friponant quelque chose , & quelque autre qui pensant auoir bonne voix, se plaira de la faire resoner dans le bain. Mettez-y

tez-y encore le bruit que fait l'eau, quand quelqu'un se jette tout d'un coup dans la cuve. Apres tout ce nombre de personnes, qui ne sçau- roient que faire beaucoup de bruit, quand ils ne parleroient qu'à l'ac- coustumée. Figurez-vous un bar- bier, qui pour se faire remarquer parmy les autres, fait ouyr de fois à autre, ie ne sçay quelle voix gré- le & bruyante, & ne ferme iamais la bouche, sinon quand il arache le poil des aisselles, & fait crier un autre pour luy. Parlons à cette heure des crieurs de pastez, faussif- ses, tartelettes, & toute telle ma- niere de gens, qui vendent leurs marchandises chacun avec sa mu- sique particuliere. Vous direz que parmy toute cette multitude de bruits si dissemblables, il faut que ie n'aye point d'oreilles, ou que ie sois de fer, de ne perdre point l'en- tendement, veu que Chrysippus, l'un de nos Docteurs, s'importu- noit tellement d'estre salüé, qu'il

en estoit à la mort. Mais , ie vous iure que ie m'en soucie aussi peu de tout ce fremissement , que si i'entendois le flot ou la tombée d'une eau. Quoy que i'aye ouy dire qu'une autre fois une ville fut portée par ses habitans , du lieu où elle estoit, en une autre, pour ne pouvoir endurer les cataractes du Nil: Je ne me trouue point si diuertty d'un bruit? que d'une parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'esprit, & l'ammeine avec soy. Au nombre des bruits qui ne me destournent point, ie mets les charrettes, coches & carosses, un mareschal logé chez moy , un qui apprend à iouer de la trompette , & ne fait rien qui vaille. Un son intermis aussi me fasche plus qu'un qui est continué: mais ie me suis tellemēt accoustumé à tout cela, que quand i'ouïrois un Comite criāt apres sa chourme, qui ne vogue pas cōme il faut, ie ne m'en troublerois pas.

II. Je sçay contraindre mon esprit de penser à foy, sans se laisser emporter à ce qui est exterieur. Que le tintamarre du monde soit au dehors, pourueu qu'au dedans tout soit en paix : que le Desir. & la Crainte ne disputent point: qu'il n'y ait point de noise entre l'Auarice & la Luxure, que l'une ne tourmente point l'autre : ie ne me soucie pas du reste. Que me seruiroit que là tout contre il y eust vn profond silence, & que les passions fissent du tumulte chez moy.

Le repos de la nuict auoit tout assoupy.

Cela n'est point : Il n'y a point de repos que celuy qui vient de la Raison. La nuict n'oste point les ennuis : au contraire, elle les fait naistre, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne seulement vne autre forme. Les songes de ceux qui dorment, ne sont point moins turbulents, que les occupations de ceux qui sont éueillez.

éueillez. C'est en la bonne conscience qu'est la vraye tranquillité. Voyez-moy ces delicats, de qui le sommeil impose silence à toute vne maison, pour qui tout ce qu'il est des seruiteurs, se ferment la bouche & suspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'entendant quelque chose qui les trouble, ils soient parmy les sollicitudes dans leur liect, où ils se tournent tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, & ne dormant que des yeux, se font croire d'ouyr ce qu'ils n'ont point ouy. Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur ame. C'est-là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas toujours, quand le corps est assoupy: le repos est quelquesfois ce qui la traueille.

III. C'est pourquoy quand nous sentons que la faineantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuaises intentions, il faut

faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de louable. Les grâds Capitaines n'ont point de meilleur remede à la desobeysance des soldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui ont tasche, n'ont iamais loisir de faire les fols. L'occupation est vne medecine indubitable aux maux de l'oisiueré.

I V. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraite. Quelque bonne mine que nous fassions, il y a bien souuent du degoust, ou de la peur plus que d'autre chose. C'est pourquoy l'Ambition, qui n'est pas morte : mais seulement lassée, ou desesperée de quelque mauuais succez, nous vient retrouver en la solitude & nous tourmente en nostre maison comme à la cour. I'en dis de mesme de la Luxure. Il semble quelquesfois qu'elle se soit retirée, & cependant en cette profession de frugalité

C 4 mesme,

même, & au milieu de l'espargne, monſtrant qu'elle n'auoit pas condamné les voluptez, mais ſeulement s'en eſtoit ennuyée, elle les redemande, & s'y replonge autant & plus hardiment que iamais, parce qu'elle penſe le faire plus ſecrettement. Les vices qui paroiffent, ſont moins dangereux que les autres, & aux maladies meſmes, c'eſt ſigne de guerifon, quand elles produifent leur malice en l'exterieur. Iamais l'Ambition, l'Auaticce, & les autres maux de l'ame ne ſont plus à craindre, que quand le déguifement y eſt ſi grand, & la ſimulation ſi artificieufe, qu'on ne les apperçoit point: Nous ſemblons eſtre en repos: nous n'y ſommes pas. Car ſi c'eſt à bon eſciant que nous y ſommes, ſi c'eſt ſans regret que nous auons ſonné la retraite, & pris congé des vanitez du monde, les diuertiffemens n'auront plus de lieu. Que les hommes & les oiſeaux chantent tant qu'ils voudront :

voudront : ils n'interrompent point nos pensées loüables , solides, & desia bien assurées.

V. Ce n'est pas signe que nous auons encores l'esprit ny bien ferme ny bien reduit à soy , quand nous dressons l'oreille au cry que nous oyons emmy la ruë. Cette curiosité n'est point , qu'il n'y ait de la sollicitude & de l'apprehension en l'interieur.

*J'ay veu que ny les traits , qu'on
lançoit contre moy ,*

*Ny les troupes des Grecs ne me
donnoit effroy.*

*Ores le moindre vent , qui frappe
mes oreilles*

*Le moindre bruit que j'ay , tout
d'un coup me reueille ,*

*Me tient en cette peine & me fait
craindre ainsi*

*Pour celuy que ie porte, & qui me
suit aussi.*

Le premier est sage, qui parmy les flèches, qui sifflent de toutes parts, parmy les efforts de deux peuples,

qui sont aux mains l'un contre l'autre, & dans les ruines mesmes de sa ville, qui bruit de tous costez ou du fer ou de la flamme, demeure sans s'effrayer. L'autre est vn mal-habile homme. Il seroit vaillant peut-estre, s'il n'auoit rien : mais de la peur qu'il a de perdre ses biens, au moindre bruit qu'il ouyt, il est en alarme: si quelqu'un parle, il pense que c'est l'ennemy, qui luy vienne sur les bras. Si quelque chose brânle, il est plus mort que viu. Ses coffres le font poltron. Prenez-moy le premier venu de tous ceux que vous iugez estre bien à leur aise, qui font mener tant de mulets, & de charrettes de bagage ? vous trouuerez qu'il craind pour ce qu'il porte, & pour ce qui le suit. Voulez-vous connoistre quand vous aurez la paix dans l'ame ? Ce sera quand, quoy que vous oyez; vous demeurerez ferme, & que les flateries, les menasses & toutes confusions

de

de voix, vous bruiront aux oreilles, sans que pour cela vous soyez distraict d'auec vous. Et quoy donc? ne vaut-il pas mieux estre hors de la feste, & de la tempeste? Si fait: aussi ie m'en veux aller d'autre costé. Mais i'ay voulu sçauoir ce que c'estoit, & donner de l'exercice à ma patience. Quel besoin est-il de me tourmenter dauantage, puis qu'V-lisse, qui auoit mesme affaire à des Syrenes, eût si peu de peine à se garentir soy & les siens?



EPISTRE LVII.

ARGUMENT.

1. *Il y a des passions naturelles, qui peuuent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.*
2. *C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.*

3. L'A

3. *L'Ame, comme immortelle, ne peut estre offensée des incommoditez du corps.*

I. **C**OMME ie m'en voulois reuenir de Baies à Naples, il ne me fallut point beaucoup prêcher, pour me persuader que la mer estoit mauuaise, tant i'auois peu d'enuie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant de bouës par le chemin, que presque ie puis dire que ie vins par eau. Je courû ce iour-là toute la fortune des Athletes. I'eus l'huile en la campagne, & la poudre sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si long que cette prison, ny de si obscur que ces trous, qui au lieu de nous donner du iour dans les tenebres, nous font voir les tenebres mesmes. Au demeurant, on ne gagneroit rien qu'il y fist clair, parce que la poussiere y creue les yeux: vous sçauiez comme c'est chose importune & fascheuse en lieu découuert. Iugez

ce que ce peut estre sous cette ca-
uerne, où la poudre se tourbillon-
ne en soy-mesme ; & n'ayant par
où sortir, retourne contre ceux qui
la font émouuoir. Je souffris tout
ensemble deux incommoditez cō-
traires. En même iour, & en même
chemin, ie fus trauaillé de bouë, &
de poussiere ; Et cependant cette
obscurité mesme me donna sujet
de m'entretenir. Il me fut aduis
que ie receus quelque coup en
l'ame ; Et quoy que ie n'eusse point
de peur, si ne peus-je faire que
l'ordure & la nouveauté d'une
chose inaccoustumée ne m'appor-
tassent de l'alteration. Je ne veux
pas à cette heure parler de moy,
qui suis bien loin d'une suffisance
passable, tant s'en faut que i'en
aye vne parfaite : Mais ie vous di-
ray que l'homme le plus asseuré
du monde, & sur qui la Fortune
aura le moins de iurisdiction, n'y
sçauroit passer que son esprit n'ait
quelque atteinte, & que le visage
ne

ne luy change de couleur. Il y a des choses, Lucilius, où toute la Vertu perdra sa force, & cedera, quelque resistance qu'il fasse, à l'advertissement que la Nature luy donne de sa mortalité : pour ce vous le verrez incontinent se refrongner, & fremir aux choses subites. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'ébloüira. Cela ne se doit pas appeller crainte : c'est vne affection naturelle, inexpugnable à tout discours de raison. De là vient qu'il se trouue assez de vaillans hommes estre prests à toutes occasions d'espandre leur sang, qui cependant n'ont point le courage de regarder celui d'un autre. Les vns s'éuanouissent s'ils voyent vne playe qui vient d'estre faite, les autres auront mal au cœur d'une qui sera desia vieille & purulente. Il s'en troueroit mesme qui seroient plus hardis à receuoir vne espée qu'à la regarder. C'est pourquoy ie vous ay

dit

dit que ie n'eus point de peur, mais seulement quelque alteration.

I I. Ie ne reuis pas si-toft la lumiere, que ie me sentis ie ne sçay comment réjouy, sans y penser, ny sans en auoir intention: & alors ie me mis à discourir en moy-méme quelle folie c'estoit de craindre vne chose plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car quelle difference faites-vous d'estre assommé de la cheute d'une montagne, ou d'une tour? Il n'y en a point: & toutes-fois il s'en trouuera qui craindront cette ruine plus que l'autre, combien que toutes les deux nous fassent mourir également: mais c'est que l'apprehension considere plutôt les causes que les effects. Vous pensez à cette heure, que selon l'opinion des Stoïques, ie vueille dire que l'ame d'un homme accablé sous vne si grande pesanteur, demeure esparse dans ses membres,

pour

pour ne trouver par où sortir. Ce n'est pas ce que ie veux faire : ie trouue de l'abus en cette opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablée, parce qu'elle échappe autour de ce qui la presse : & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de pointe ou de taille, n'est ny blessé ny coupé, mais se respand à l'entour de ce qui le fait retirer : ainsi l'Ame, qui est d'une substance plus simple & plus déliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise ny écrasée dans le corps, mais par le benefice de sa nature subtile, est poussée dehors par les choses mesmes qui la semblent accabler.

III. Comme la foudre, apres auoir fait vn grand éclair, & quelque ruine notable, s'en retourne par vn petit trou : l'ame tout de mesme, plus subtile que le feu, passe par la plus dense partie du corps, & trouue de l'ouuerture assez pour échapper. Toute la question

tion est, si elle est immortelle. Cette doute vidée, tenez pour assuré qu'il n'y a point de genre de mort qui la puisse faire mourir: l'immortalité n'a point d'exception, & le priuilege des choses éternelles, c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offenser.



EPISTRE LVIII.

ARGUMENT.

1. *Diuers raisonnemens de l'Auteur, tirez de la Philosophie d'Aristote & de Platon.*
2. *Les choses que nous voyons, & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont estre, parce qu'elles finissent à chaque moment.*
3. *Que nostre ame doit continuellement vacquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.*
4. *Pour viure longuement, il faut
quitter*

quitter les voluptez.

5. *Si la Vieillesse apporte un si grand dégoust qu'on doine desirer la mort en cét âge là.*

I. **I**E n'auois iamais tant reconnu la faute que nous auons des mots, comme i'ay fait auourd'huy. Nous sommes tombez en propos de Platon : & là dessus il s'est offert vne infinité de choses qui auoient besoin de noms , & cependant n'en auoient point : & d'autres qui aux autres siecles en auoient eu , & par le degoust du nostre, les auoient perdus. Je vous laisse à penser comme c'est chose supportable en vn belistre , d'estre friand. Combien estimez-vous que dás Ennius & Arrius il y a des mots changez & gastez, puis qu'en Virgile mesme , que nous auons tous les iours entre les mains , il s'en trouue qu'on fait difficulté de receuoir ? Si vous me demandez à quelle fin ie fais ce preambule , ie
le

le vous diray. C'est que ie vous
veux faire trouuer bon que i'vse
du mot d'essence: aussi bien vueil-
lez-vous, ou non, ie suis resolu d'en
vser. Ciceron est celuy qui l'a mis
au monde. Je pense que vous ne
voudrez pas meilleur tesmoignage
que le sien. Si vous en voulez vn
plus recent, ie vous allegueray Fa-
bianus, homme discret, elegant,
& si curieux en l'élection des pa-
roles, que peut-estre il en est moins
agreable. Car autrement, Lucilius,
comme voudriez-vous que ie nō-
masse *voia*, vne chose necessaire,
qui comprend la Nature, & est le
fondement de toutes choses: Don-
nez donc vostre sauf - conduit à
mon mot d'essence: & cependant,
quelque congé que vous me don-
niez, ie n'en vseray que le moins
qu'il me sera possible: & peut-estre
me contenteray- ie d'auoir eu con-
gé d'en vser. Le fruit de vostre
bonté sera, que ie sortiray d'vn
bourbier, qui m'a fait dire des in-
iures

iures à nôtre l'ague, de laquelle vous
 connoistrez encore mieux la mise-
 re, si ie vous dis vne syllabe qu'il
 est impossible de traduire. Deman-
 dez-vous qui elle est ? C'est τὸ ὄν.
 Vous m'estimerez bien grossier, &
 qu'il n'y a rien de si aisé que de
 l'interpreter, *par ce qui est*. Mais ie
 trouue bien à dire de l'vn à l'au-
 tre. Premièrement ie suis contraint
 de mettre vn Verbe pour vn Nom.
 Toutesfois, s'il me fait besoin, ie
 m'en seruiray. Vn de mes amis, &
 fort sçauant homme, disoit au-
 iourd'huy, que Platon le prenoit
 en six diuerses significations. Je
 vous les diray toutes, apres que ie
 vous auray monstré qu'il y a vn
 Genre. Car pour cette heure nous
 cherchons ce premier Genre, où
 toutes les especes sont comme sus-
 penduës, d'où nait toute Diui-
 sion, & sous lequel toutes choses
 sont comprises. Le moyen de le
 trouuer : c'est de prendre toutes
 choses en remontant, & de cette
 façon

façon nous arriuons à ce qui est le premier. L'homme est vne Espece, comme dit Aristote. Le cheual & le chien sont Espece; Il faut donc trouuer quelque lieu qui leur soit commun à tous , & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie viens de dire , d'un homme, d'un cheual, & d'un chien. Mais il y a des choses qui ont ame , & ne se peuuent nommer animaux. Car on tient que les semences & les arbres ont ame: aussi disons - nous qu'ils vivent , & qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par dessus , & comprendront sous soy les Animaux & les Plantes. Mais il y a des choses qui n'ont point d'ame, comme les pierres. Il faut donc trouuer quelque chose plus generale que les animées , qui sera le corps , & dire qu'il y a des corps animez , & d'autres inanimez. Mais encore il y a quelque chose au dessus : car
nous

nous disons qu'il y a des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons ? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer *ce qui est* ? Et voicy la diuision que nous en ferons. Ce qui est, est corporel ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres ; & s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les autres sont bien Genres ; mais ce sont Genres speciaux, comme l'homme se peut dire Genre. Car il y a sous soy les Especies des Nations ; les Grecs, les Romains, les Parthes : Les couleurs, blancs, noirs ; blonds. Il y a puis apres chaque particulier, Caton, Ciceron, Lucrece. Ainsi donc entant qu'il en contient d'autres sous soy, nous l'appellons genre, entant qu'il est contenu sous vne autre, nous disons qu'il est Espece. Ce Genre, qui est general, n'a rien au dessus de soy. C'est le principe des
des

Des choses : tout est sous luy. Les Stoïques le veulent faire preceder par vn autre , duquel ie m'en vay parler, quand i'auray monstré qu'à bonneraison i'ay donné le premier rang à ce Genre, dont i'ay fait mention , comme ayant les bras assez larges pour tout comprendre. Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est, est corporel, ou incorporel : il n'y a point de troisieme. Des choses corporelles, les vnes sont animées, & les autres inanimées. Des animées les vnes ont esprit & ame, & s'appellent animaux, & les autres n'ont que l'ame seulement. Ou bien, les vnes ont mouuement, marchent & passent , les autres sont fichées en terre, qui prennent nourriture & accroissement par des racines. Derechef des animaux les vns sont mortels, & les autres immortels. Il y a quelques Stoïques qui font cettuy-cy le premier Genre ; & ie m'en vay vous dire sur quoy ils se fondent. Ils disent qu'en

qu'en la Nature il y a des choses qui sont , & d'autres qui ne sont point. Du nombre de celles qui ne sont point, sont les Centaures, les Geans & telles autres choses, qui bien qu'elles n'ayent point de Substance , sont toutesfois discernées par vne Forme que nostre imagination leur fait auoir.

1. Je reuiens à cette heure à la promesse que ie vous ay faite , de vous dire la diuision que fait Platon de tout ce qui est au monde en six sortes de choses. Premieremét, il y a ce qui n'est ny visible ny touchable , ny perceptible par aucun sentiment , mais parce qu'il est Genre , il est seulement objet de l'esprit, comme l'homme en general ne se void point, si fait bien en particulier , comme Ciceron & Caton. Vn animal est chose qui ne se void point, mais vn chien & vn cheual , qui sont Especies , se voyent. Platon met au second lieu les choses qui sont eminentes & releuées

releuées par dessus les autres , & appelle cela *estre par excellence* : comme *Poëte* est vn nom commun à tous ceux qui se meslent de faire des vers ; & cependant entre les Grecs il ne s'entend aujour-d'huy que d'vn. Quand vous oyez dire le Poëte , pensez que c'est d'Homere qu'on parle. Qu'est-ce donc que nous pouuons dire estre vraiment par excellence ? C'est Dieu , si grand & si puissant que tout est petit & foible aupres de luy. La troisiéme sorte est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles sont innombrables & hors de nostre veüë ; & celles-là sont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, desquelles se fait, se prend, se forme tout ce que nous voyons au monde. Elles sont immortelles, immuables & inuiolables. Je m'en vay vous dire que c'est qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'est. Idée est l'exemplaire eter-

nel des choses qui se font naturellement. l'interpreteray cette definition pour vous la faire mieux entendre. Je veux faire vostre portrait. Vous estes l'exemplaire de ma peinture, où mon esprit prend la Forme qu'il donne à son ouvrage. Ainsi ce visage qui m'enseigne & qui m'instruit, d'où ie prends mon imitation, est vne Idée. La Nature a de ces exemplaires de choses, d'hommes, de poissons & d'arbres vn nombre infiny, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatriesme sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la Figure. Je vous diray que c'est: mais soyez attentif, & si vous trouuez la chose difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de subtilité qui ne donne de la peine. Je me suis tantost seruy de la similitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile estoit l'Idée, & le patron de la
besongne

besongne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de cette Idée pour l'employer en son ouvrage, c'est la Figure. Demandez - vous quelle différence il y a ? L'un est le patron, & l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besongne. Le peintre en imite l'une, & fait l'autre. La face du patron sur laquelle le sculpteur à fait la statuë, c'est l'Idée. En voulez-vous vne autre distinction ? La Figure en est l'ouvrage & l'Idée hors de l'ouvrage, & non seulement hors de l'ouvrage, mais aussi deuant l'ouvrage. La cinquième sorte est des choses qui sont communément. Celles - cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, & toutes choses. La sixième est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le Vuide, & le Temps.

II. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre

de ce qui est proprement : Car elles ont vn flux perpetuel , & ne font que croistre & diminuer. Personne n'est en vieillesse, celuy mesme qu'il estoit en jeunesse , ny au soir celuy qu'il estoit au matin. Nos corps sont emportez comme l'eau d'une riuere: tout cours avec le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons ; & tandis que ie sçay que tout change , ie suis changé moy - mesme. C'est ce que dit Heraclyte , Que iamais nous n'entrons deux fois en vne mesme riuere. Elle a bien tousiours le mesme nom , mais ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'apperçoit pas si bien de ce changement en vn homme qu'en vne riuere. Mais pourtant , nous ne laissons pas de couler aussi viste, & pour ce ie m'estonne de nostre folie , de faire tant de cas d'une chose si fugitiue comme le corps, & craindre de mourir vn iour, veu que tous les momens de nostre vie
sont

font autant de morts de l'estat où nous estions auparauant. Auez-vous peur que ce qui se fait tous les iours, se fasse vne fois ? Le vous ay parlé de l'homme , qui est vne matiere fluide, caduque & sujette à toute sorte d'inconueniens: mais parlons du monde. C'est vne chose eternelle , & inexpugnable à tout accident ; Et cependant il est sujet au changement, & ne demeure pas en vn estat. Car encore qu'il continuë d'auoir toutes les choses qu'il a euës , il les a d'autre façon qu'il ne les auoit: ou bien elles vôt d'vn autre ordre. Me demanderez-vous de quoy vous seruira cette subtilité ? De rien. Mais comme vn Graueur , qui a les yeux lassez de les auoir si longuement tenus sur sa besongne , les jette sur quelque autre chose, pour les soulager: ainsi deuous - nous quelquesfois nous relascher l'esprit , & le réjouir par quelque diuertissement. Toutestois en ce diuertissement

mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouuerez dequoy faire vostre profit, pourueu que vous y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairement, & ne lis rien de si éloigné de la Philosophie, d'où ie ne tasche de tirer quelque chose & le conuertir à mon vtilité. Que prendray-je en ces discours que ie viens de faire, qui ne touchent en façon du monde à la reformation des mœurs ? Quelle correction de mes vices trouueray-je dans les Idées de Platon ? Quelle discipline à mes passions ? Si ie n'y trouue mieux, au moins auray-je appris, Que tous ces objets de nos sentimens, qui nous allument & nous irritent, n'ont point vne essence veritable, mais sont fantosmes, qui n'ont prins vn visage que pour vn temps. Il n'y a rien de stable ny de solide ? Et cependant nous ne laissons pas de les desirer comme perpetuelles, & comme les deuant posseder

posséder perpetuellement.

III. Nous auons vne foiblesse qui nous fait arrester à chaque pas : c'est à la consideration de l'eternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce sont ces formes vniuerselles , éleuées au dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer , & Dieu au milieu d'elles , donnant ordre à faire viure les choses, que pour le vice de la Matière il n'a peu faire immortelles , & remediand par sa preuoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouurage du monde ne se maintient pas pour estre eternel (car il ne l'est pas) mais pour la resistance que le soin de son conducteur fait à sa corruption. Les choses immortelles subsistent , mesmes sans qu'on les deffende : les mortelles sont en la protection de celuy qui les a faites , qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matière leur a desnié.

IV. Ne faisons point de cas

des choses qui sont de si peu de prix, que mesme on reuoque en doute si elles sont, & accompagnons cette consideration d'une autre: C'est, que si Dieu, par sa prouidence fait viure le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme, & le soustient parmy tant de choses qui l'ébranlent, nous auons de nostre costé quelque moyen de donner du respit à nostre vie, si nous nous rendons maistres de nos voluptez, & les bannissons de nostre commerce, comme causes principales des incommoditez ordinaires que nous souffrons en nostre santé. Platon n'a vescu long-temps, que par le soin qu'il eut de se conseruer. Car encore que naturellement il eust la complexion bonne, & que sa taille luy eust donné le nom qu'il auoit, ses voyages sur mer, & les fortunes qu'il auoit couruës, auoient beaucoup diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous vne
absti

abstinence si estroite, & se donna des loix si seueres en l'usage de tout ce qui sollicite nos desirs, qu'avec toute son indisposition il ne laissa pas de bien enuieillir. Car ie croy que vous sçavez bien qu'il vesquit quatre vingts & vn an iustement, & qu'il deceda le iour mesme qu'il estoit né. Pour cette obseruation, & parce qu'il auoit accompli le nombre le plus parfait de tous, qui est neuf fois neuf, les Mages qui fortuïtement se trouuerent alors à Athenes, luy sacrifierent; comme l'estimans auoir eu quelque chose au dessus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie pense que quand il eût vescu quelques iours moins, & qu'ils ne luy eussent point fait de Sacrifice, il ne s'en fust pas beaucoup soucié. Le bon regime & la sobrieté ne sont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'est pas que la longue vie me semble chose qui doi-

ue estre beaucoup desirée : mais aussi ne suis-je pas d'aduis de larefuser. Quand nous sommes gens de bien, nous auons du plaisir d'estre avec nous.

V. Il faut donc vider cette question , si on se doit degouster des extremittez de la vieillesse , & laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant , & de sa main propre , se la procurer. Je ne fay point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laschement. C'est vne yuongnerie extreme apres que le vin est beu , de boire encore la lie : comme si on se faschoit qu'il demeurast quelque chose dans le tonneau. Toutesfois c'est encore vne dispute , si la vieillesse est la lie de l'aage de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain , que les sens font bien leur office, & que le corps n'est si perclus,

clus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuer: aussi est-il vray qu'il y a bien difference de viure long-téps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, Pourquoi ne tireray-je l'esprit d'une demeure, qui ne luy peut plus dōner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuie, de peur que quand il vous le faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir tost, vn homme a bien peu de iugement, qui par le racourcissement de quelques iours, n'éuit le hazard d'vn si grand inconuenient qui luy peut arriuer. Vous n'en voyez gueres à qui deuant que mourir, la vieillesse n'ait fait sentir quelque incommodité; Et pour le meilleur marché que nous en ayons, la vie nous est inutile, & ne nous sert non plus que si nous ne l'aurons point: Mais d'ailleurs, quelle

quelle cruauté fait vn homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellemēt. Ne m'écoutez point à regret? cōme si desia ma parole s'adressoit à vous: mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la vieillesse me laisse l'vsage de moy - mesme, c'est à dire, la partie que i'ay meilleure en moy, ie ne luy rompray point compagnie: mais si mon entendement se trouble, si le iugement, & la memoire me diminuent, & enfin si elle m'oste la vie, & ne me laisse rien que l'ame, ie me dépescheray de sortir d'vn bastiment qui s'en va choir. Pour vne maladie dont la guerison n'est point desesperée, & qui ne m'incommode point l'esprit, ie ne me tueray point; aussi ne feray-ie pour vne douleur. Mourir de cette façon, c'est estre vaincu. Toutesfois, si la douleur est incurable, & qu'il la faille souffrir toute ma vie, ie

délo

délogeray, non pour l'amour d'elle, mais parce que par elle ie suis inutile aux actions pour lesquelles ie suis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'un & de iugement en l'autre. Mais ie me laisse emporter à ce discours, qui me seruira de payement pour vne autre fois. Et puis, comme pourroit mettre fin à sa vie celuy qui ne la peut mettre à sa lettre à Adieu donc : ie m'affeure que ie vous fais plus de plaisir par cette parole, que par tout ce que ie vous scaurois dire de la mort.

**EPISTRE LIX.****ARGUMENT.**

1. *Difference de la Ioye & de la Volupté, suiuant les Stoïques.*
2. *Le sage n'est iamais surpris.*
3. *D'où*

3. *D'où vient que la Folie est presque inseparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.*
4. *Qui doit estre appellé Sage.*
5. *La vraye ioye ne se trouue point parmy les honneurs, & les plaisirs du monde.*
6. *Le Sage est toujours content.*

I. **V**Ostre lettre m'a bien donné de la volupté : Trouvez bon que j'vse des termes du peuple, & ne les prenez pas comme les Stoïques. La Volupté, selon leur doctrine, est vice, ie l'accorde. Mais si est-ce vne parole que nous employons ordinairement, quand nous voulons dire que l'ame est en quelque agreable disposition. Je sçay bien aussi que prenant les choses comme nous les prenons, la Volupté est vne chose deshonneste, & que la Ioye à parler proprement, n'appartient qu'au Sage seul, parce que c'est le rehaussement d'une ame assuree

en

en sa vertu propre, & en son propre bien. Toutesfois nous disons ordinairement, que nous auons eu bien de la ioye, que nostre amy soit pourueu de quelque Estat, qu'il soit marié, que sa femme soit accouchée. Et toutesfois ce sont si peu ioyes, que souuent ce sont au contraire commencemens d'ennuis qui luy doiuent aduenir. La ioye a ces qualitez jointes inseparablement avec elle, que iamais elle ne cesse, & iamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile dit *les mauuaises joyes de Dame*; il s'accommode à la beauté des paroles, plus qu'il n'en cherche la propriété. Car il n'y a point de mauuaise ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & s'est fort bien exprimé; car il a voulu signifier des hommes joyeux de leur mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point sans cause que i'ay dit que vostre lettre m'a donné bien de la volupté. Car encore qu'un mal-

habile

habile homme se puisse bien réjouir pour vn iuste sujet : toutesfois parce que son affection est déreglée , & qui en vn moment est capable de mutation , ie l'appelle vne volupté sans compas , ny mesure, que l'opinion d'vn faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos , il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vostre lettre ; c'est que vous estes maistre de vostre discours. Il ne vous élue , ny vous emporte que iusques où vous auez resolu d'aller. Il y en a assez , qui pour mettre vn mot qui les chatouille, escriuot des choses à quoy ils n'auront point pensé. Vous n'en estes pas de mesme. Vous n'escriuez rien qui ne soit bien joint , & qui ne se rapporte à vostre sujet. Vous dites autant qu'il vous plait : & toutesfois vostre discours a encore plus de substance que de paroles. C'est vn témoignage de quelque suffisance plus grande, & qu'en vostre ame il n'y

n'y a rien de superflu, ny de bouffifi. I'y trouue des translations, ny trop hardies, ny de mauuaise grace, comme celles à qui l'usage a desja baillé leur passe-port. I'y trouue aussi des Figures, desquelles ceux qui nous deffendent l'usage, & ne les permettent qu'en vers, ne sont pas sçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchassent pas tant de recommandation par vne élégance plausible, comme par vn simple recit des choses, & par vne demonstration éloignée de tout artifice, si est-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs escrits. Il est vray qu'elles ne nous sôt pas nécessaires, pour le sujet que les Poëtes en vsent: mais pour fortifier la foiblesse de ceux que nous voulons instruire, & leur représenter les choses si naïfement, qu'ils pésent plustost les voir que les ouïr. Je me plais fort à lire Sextius: c'est vn esprit vif, qui en sa Philosophie

sophie a les paroles Grecques , & les faits Romains. I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armée, quand de routes parts on se doute des ennemis , on la fait marcher en forme quarrée, & que tout de mesme le Sage doit tenir de tous costez les Vertus en bataille, afin qu'il ne luy puisse venir aucun effort sur les bras, qu'elles ne se trouuent prestes à sa defence, & sans tumulte, respondent au commandement qui leur sera fait. Il adiouste que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leurs troupes , de les disposer en sorte, qu'en mesme temps vne parole soit portée par tout, nous est d'autant plus necessaire, que bien souuent ils apprehendent sans occasion, & sont plus assurez au chemin qui leur est le plus suspect. Mais où est la Folie, la peur y est perpetuelle, l'espouuante y est deuant comme derriere, à main droite comme à main gauche. Les perils

perils la suiuent, & la precedent. Elle s'estonne de tout, parce qu'elle ne pouuoit à rien, & prend l'alarme de ceux-mesmes qui viennent à sa d'offense, pour ne les scauoir distinguer de ses ennemis.

II. Vn homme sage est toujours en ceruelle. De quelque costé qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'espée à la main. Que la Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oste ses biens: qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau: qu'elle luy fasse receuoir des affronts, & l'afflige en sa personne, de toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au contraire, avec vne assurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur, il marchera vers elle, & fera plustost aux mains, qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous retiennent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a long-temps

temps que nous sommes sales : il est mal-aisé de nous nettoyer : Ce ne sont point taches ordinaires que les nostres; elles sont à l'huile.

III. Je m'en vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy-mesme : D'où vient que la Folie est si opiniastrement attachée avec nous , que presque elle en est inseparable ? Premièrement, c'est que nous n'apportós pas le courage qu'il faut à la repousser, & recherchons nostre salut d'une façons qu'il semble que nous ayós peur de le trouver. Secondement, nous ne croyons pas à bon escient aux preceptes que nous ont donné les hommes sages , & ne leur ouurons pas l'estomach: mais cõme en choses qui ne nous touchent gueres , pensons auoir assez fait , quand nous les auons regardez par dessus. Mais aussi comme pourroit vn hõme apprendre à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut vacquer aux choses loüables, qu'au

qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé? Nous ne mettons iamais la main au fonds ; il nous suffit d'escumer le dessus ; Et pensons faire tort à nos autres affaires , si nous prenons quelque heure, pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empelchement que nous ayons, c'est que legerement , & avec peu de sujet nous entrons en bonne opinion de nôtre merite. Si quelqu'un nous dit que nous sommes honnestes gens, que nous auons bon iugement, & bonne cōscience, nous nous y accordons tout aussi-tost ; & ne nous contentons pas d'une loüange où il y ait de l'apparence: mais quoy que la flatterie nous amasse impudemment à nos oreilles, nous le receuons comme chose qui nous appartient. Nous sçauons bien que nous ne sommes ny si bons ny si sages comme on nous veut faire accroire; mais cependāt nous ne donnons iamais de dementi

menti là dessus; & qui pis est, sommes tellement aveuglez de l'amour de nous-mesmes, qu'il n'y a rien de quoy plus volontiers nous-nous oyons louer, que de ce qui est directement contraire à ce que nous faisons. Sommes-nous cruels? nous voulons qu'on propose nostre humanité. Vivons-nous de rapines? nous voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes-nous toujours, ou dans vn cabaret, ou dans vn bordel? nous voulons qu'on fasse cas de nostre Continence. Et de là vient que parce que nous croyons estre le plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, & pilloit des peuples qui n'estoient pas seulement connus de leurs voisins, faisant le tour d'une ville qu'il assiegeoit, pour reconnoistre l'endroit le plus foible de la muraille, il fut blessé d'un coup de fleche: toutesfois il ne
laisa

laisa point de continuër. Mais à quelque temps de là, comme la playe se refroidissoit, parce que le sang ne couroit plus, elle commença à luy causer des grandes douleurs. Estant donc contraint de se retirer, Tout le mōde, dit-il, me iure que ie suis fils de Iupiter, mais cette blessure me fait biē cōnoistre que ie suis homme. Faisons-en de mēme : & quand on nous flattera selon la mesure de nos qualitez, disons, Vous me voulez faire accroire que ie suis vn suffisant homme: mais ie voy bien combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en desire, qui seroient ma ruine, si ie les auois. Les bestes mēmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger, & de leur boire, & ie ne sçay point encore combien il faut que ie boiue & mange pour me remplir.

IV. Voulez-vous à cette heure
que

que ie vous monstre que ie ne suis pas sage ? Le Sage est celuy qui plein de joye au cœur & au visage, exempt de toute apprehension & de tumultes est aussi content de sa condition , comme les Dieux sont de la leur. Examinez-vous à cette heure vous-mesme , si vous n'avez ennuy quelcôque qui vous trouble, si vous n'avez point d'esperance qui vous donne des inquietudes : si iour & nuict vostre ame est en pareille assiette, toujours releuée , & tousiours agreable à soy-mesme. Vous pouuez dire que vous estes arriué iusques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptez, faites compte que vous avez aussi peu de sagesse que de joye. Quelque bonne volonté que vous ayez , vous-vous abusez si parmy les richesses vous-vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le contentement parmy les sollicitudes,

rudés,quãd vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La joye est le souhait general de tout le monde : mais le moyen d'en auoir vne grande & permanente, persõne ne le sçait. L'vn la cherche en la dissolution des festins, & en la superfluité des despences : l'autre en la vanité des estats, & d'auoir tout le peuple d'vne ville à sa queuë : L'autre aux bonnes graces de sa maistresse , & l'autre en l'ostentation des sciences , qui ne guerissent de rien. Toute cette maniere de gens se laissent tromper à l'apparence de leurs passe-temps fugitifs & perissables , comme les yuiongues au vin , qui pour vne plaisante humeur qui ne dure qu'vne heure, leur donne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie? Ou comme les ambitieux aux acclamations fauorables d'vne multitude , qui leur ont cousté

beaucoup iusques à cette heure, & leur doiuent encore plus couster à l'aduenir. Souuenez-vous donc que l'effet de la sagesse, c'est vn contentement toujours égal à soy-mesme, & que nul accident n'est capable de diminuër. L'esprit du Sage est comme l'estat du monde : au dessus de la Lune le beau temps y est perpetuel.

V I. Vous sçauiez donc à cette heure quelle occasion vous auez de vouloir estre Sage ; parce que le Sage n'est iamais sans contentement. Ce contentement ne luy viët que de ce qu'il sçait bien qu'il est homme de bien. Il faut estre iuste: il faut estre magnanime: il faut estre temperant autrement il n'y a moyen d'estre joyeux. Et quoy donc, les fols & les méchans ne se réjouissent-ils point? non plus, que des lions quand ils ont trouué quelque proye. Apres que ces miserables toute la nuit se sont laissez de vin, & de femmes, & se sont
rendus

rendus aux voluptez , par impuissance d'y fournir , ils s'escrient alors :

Tu sçais que nous auons passé la nuit dernière

Entre des faux plaisirs

Tous gens débauchez passent la nuit en de fausses joyes , & comme s'ils n'en deuoient iamais passer d'autre. Cette joye que goustent les Dieux , & ceux qui les imitent , n'a iamais d'intermission ny de fin. Elle en auroit si elle estoit mendicée d'ailleurs. Mais parce qu'elle naist en eux-mesmes , elle ne dépend point d'une puissance estrangere. La Fortune n'oste point ce qu'elle n'a point donné.



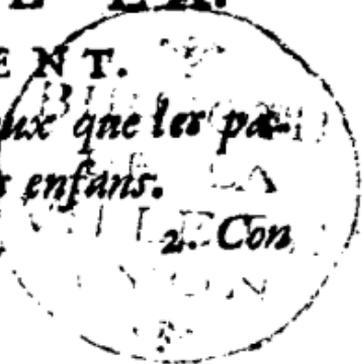
EPISTRE LX.

ARGUMENT.

- I. *Il blasme les vœux que les pères font pour leurs enfans.*

E 2

2. Con.



2 Contre la Gourmandise & la
Somptuosité des festes.

I. **I**E me plains , ie dispute , ie
me mets en cholere. Encore
vous desirez ce que vostre nourri-
ce , vostre precepteur , ou vostre
mere vous ont desiré. Vous ne iu-
gez pas encore combien ils vous
ont desiré de mal. O que le vœux
de ceux qui nous aiment , nous
sont contraires, & principalement
quand le suecez en est comme ils
le souhaitent ! le ne m'estonne
pas si d'un bout à l'autre , nostre
vie est pleine de miseres. Nous
croissons entre les maledictions de
nos peres & de nos meres.

II. Vne fois en nostre vie par-
lons aux Dieux , sans leur rien de-
mander. Jusques à quand sommes-
nous resolu de les importuner,
comme si nous n'auions dequoy
nous nourrir ? Ne ferons-nous ia-
mais autre mestier que semer les
champs de toute vne contre con-
trée ?

trée? Quand serons-nous lassez de tant de moissons? Iusques à quand sera-ce qu'une infinité de barques iront aux Prouinces estrangeres, chercher la prouision d'une seule table? Peu d'arpens de terre fournissent de la pasture pour vn bœuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elephans; Et l'homme pour sa nourriture bien à peine se contente de la terre & de la mer. Et quoy donc? dirons-nous que la Nature, qui nous a fait le corps si petit, nous ait donné des ventres si insatiables, afin que les animaux les plus vastes, & les plus voraces qui soient au monde, nous cedent la gloire de gourmander? Nullement. Que pensez-vous qu'il faille pour contenter la Nature? Elle est saoule de peu de chose. C'est l'ambition qui nous fait dépenser, & non point la faim. Mettons donc, comme Saluste, ces hommes qui se font esclaves de leur bouche, au nombre des bestes,

& quelques-vns encore , non au nombre des bestes , mais au nombre des morts. Vser de foy , c'est ce qui se doit appeller viure. Ceux qui se cachent , sont en leur maison comme en vn cercueil. Vous pouuez faire cette inscription en vn marbre au dessus de leur porte. Ils sont morts auant que mourir.



EPISTRE LXI.

ARGUMENT.

1. *Nous deuons penser à bien viure en ieunesse, & à bien mourir en vieillesse.*
2. *Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort , puis qu'elle doit necessairement arriuer.*

IL est temps d'auoir de meilleures volontez à l'aduenir que nous n'auons eu par le passé. Quant à moy , à ceste heure que
ie

Je suis vieil , tout le soin que j'ay, c'est de faire connoistre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand i'estois ieune. Je donne les iours & les nuits à cette meditation. Toute l'estude que ie fais , & tout le travail où ie m'occupe, c'est à mettre vne fin aux affections vicieuses, auxquelles ie me suis laissé conduire par cy-deuant. Je tasche de faire en sorte que le iour où ie suis, me tienne lieu de toute ma vie. Je ne le prens pas pourtant comme le dernier , mais comme le pouuant estre. A cette heure mesme que ie vous escriis , ie me tiens en estat, comme si la mort me deuoit appeller. Je suis tousiours prest de partir ; & le peu de soin que j'ay combien ie dois viure, est occasion que ie vy content. Autrefois j'ay pensé à bien viure : à cette heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II. Donnez ordre que s'il est possible , vous ne fassiez iamais

rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre , sera. La necessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Je veux dire que quiconque volontairement obeit à ce qu'on luy commande , euite ce qu'il y a d'insupportable en la seruitude, qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere à faire vne chose par commandement : ouy bien à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'une façon, que s'il faut que quelque chose aduienne , nous-nous y accordions aussi-tost : & sur tout, que le souuenir de sortir du monde , ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir premier qu'à viure. Si nous n'estions in-satiabiles , nous auons des prouisions assez pour la vie. Mais toujours il nous semble & tousiours nous semblera qu'il nous manque quelque chose. Les ans ny les iours ne font point la longue vie, mais la
bonne

bonne disposition de l'esprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente, quand la mort voudra que ie parte, ie ne respondray point que ie n'ay pas assez vescu.



ÉPISTRE LXII.

ARGUMENT.

1. *Le Sage n'est iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y preste.*
2. *Celuy a tout, qui mesprise tout.*

I. **C'**Est vne mocquerie de dire que les occupations nous empeschent d'estudier. Nous faisons la pluspart semblant d'auoir des affaires. Ceux qui en ont, les augmentent, & ceux qui n'en ont point, sont en peine d'en trouuer. Pour moy, Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois, ie suis à moy. Ie me preste

aux choses, mais ie ne m'y attache pas, ny ne cherche point les occasions de perdre le temps. Ie me donne par tout de l'entretien, & tousiours occupe mon esprit à quelque meditation qui me puisse apporter quelque profit. Pour estre avec mes amis, ie ne suis pas moins avec moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occasion, ie me trouue en des compagnies où ie ne suis pas. I'enuoye mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ait esté. Ie ne vay en part, où ie ne mene Demetrius avec moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont couuerts de clinquants, pour m'entretenir avec luy. Ie ne le regarde iamais qu'avec admiration. Mais comme seroit-il possible autrement ? Ie vois qu'il ne luy manque rien.

II. Que

I L. Quelque autre que luy pourroit bien tout mespriser. Mais d'auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est de les mespriser. Quant à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant: mais comme les ayant baillé aux autres pour en vser.



EPISTRE LXIII.

ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas s'affliger de mesurement en la mort d'un amy.*
2. *Le pleurer excessif est plustost marque de granité, & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.*
3. *Le Temps est un remede aux ennuis, que la Raison n'a peu guerir.*
4. *Senèque se blasme soy-mesme de s'estre laissé vaincre à la douleur,*

leur , en la mort d'Annens Serrens.

I. **V**Ous - vous affligez de la mort de vostre amy Flaccus. Mais si faut-il que vostre douleur ait des bornes. Je sçay bien que vous ferez-mieux de ne vous en fascher du tout point. Toutes-fois , c'est chose que ie ne m'ose promettre de vous, parce que cette resolution est d'un homme plus ferme , & plus releué sur la Fortune que vous n'estes. Je ne dis pas que cét accident n'eust touché le plus sage qui soit au monde : mais il n'eust fait que le toucher. Pour nous, nous faisons beaucoup, quand n'ayans pas de la force assez , pour ne pleurer point : nous en auons assés pour ne pleurer que de mesure. Puis qu'il est impossible qu'on n'ait de l'eau dans les yeux en la perte d'un amy pour le moins il n'y faut pas auoir des riuieres ; il faut qu'il sorte des larmes , mais
non

non pas des pleurs. Ne pensez point que ma lettre soit trop rigoureuse, veu que le plus grand des Poëtes Grecs veut que tout dueil s'acheue en vn iour; & remarque mesme, que Niobe, vne des plus desolées femmes qui fut iamais, n'oublia point de manger en son affliction.

I I. Voulez-vous sçauoir d'où viennent tant de plaintes, & de gemissemens démesurez? Nous voulons prouuer que nous sommes extremement ennuyez de la perte que nous auons faite, & ne nous lâchons pas tant à la douleur, pour la douleur mesme, comme pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous, mais pour autrui. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Et quoy donc? ne me souuiendray-ie point de mon amy? La memoire que vous en aurez, ne sera gueses longue, si vous la bornez à
vostre

vostre douleur. Vous estes bien triste & bien en chagrin. Mais vous ne laisserez pas de rire au premier sujet qui s'en presentera. Je ne vous remets point à cette longueur du temps, qui cicatrise toutes playes, & rend les plus desolez capables de consolation : Je vous dy que vous ne serez pas si tost diuertty, que vous ne perdiez ce que vous auez de triste en l'imagination. Vous gardez à cette heure vostre douleur : Soyez-y si vigilant que vous voudrez, il faut qu'elle échappe, & sa violence mesme fera - ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenance de ceux que nous auons perdus, nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fâche. Toutesfois, s'il ne se peut faire que nous voyans priuez à iamais des personnes qui nous estoient cheres, nous ne nous en ressouuions de la perte, sans quelque amertume;

amertume; faisons, s'il est possible, qu'en cette amertume mesme il y ait quelque douceur. Car, comme disoit souuent Attalus, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais enfin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous ressouuenons de nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se rejoüir sans s'affliger. Or qui est ce qui ne sçait point que les choses acres & mordicantes excitent l'appetit? Quant à moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis decedez, m'est toute douce. Ie n'y trouue rien d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie pense les pouuoir perdre. Quand ie les perds, ie pense les
auoir

auoir encore. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, Iugez de ce fait comme vous deuez. Ne soyez point ingrat d'un bien que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté vn amy, mais elle vous l'auoit donné. Cette incertitude de ne sçauoir combien nous deuous iouir de nos amis, nous en doit faire iouir plus auidement Representons-nous combien de fois nous les laissons pour aller en quelque long voyage; combien demeurans en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir, & nous trouuerons que quand ils viuoient, ils n'estoient pas si souuent en nostre compagnie comme à cette heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se moquer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, apres les auoir possédez peu soigneusement, & ne les ayans qu'apres les auoir perdus? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute

s'ils

s'ils ont aymé , parce qu'ils n'en ont iamais fait preuve , les fait pleurer de cette façon. Ils attendent bien tard à faire paroistre leur affection. Si nous auons d'autres amis , nous leur faisons tort de penser qu'il n'y ait pas en eux dequoy se consoler de celuy que nous auons perdu. Si nous n'en auons point , nous auons plus à nous plaindre de nous que de la Fortune. Elle nous a osté vn amy, & nous n'en auons point fait du tout. Et puis qui n'a eu qu'un amy, n'en a point eu. Si quelqu'un, à qui on auroit dérobé son manteau , s'amusoit à le pleurer , au lieu de chercher dequoy se couvrir les espales , & se parer du froid; ne diriez-vous pas qu'il n'auroit point d'entendement ; Vous avez mis en terre vn homme que vous aymiez : le remede est d'en aimer vn autre : vous aurez moins de peine à refaire vn amy, qu'à le pleurer.

III. Je sçay que ce que ie vous vay dire , est en la bouche de tout le monde : mais pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer. Le Temps est le remede indubitable des ennuis que la Raïson ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'un homme de iugement sçauroit mettre à ses larmes , c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plustost que la douleur vous laisse; & de bonne heure , cessez de faire vne chose que vous ne pouuez continuer long - temps , quelque volonté que vous en ayez. Nos peres qui bailloient vn an aux femmes pour pleurer , ne vouloient pas qu'elles pleuraissent tout du long de l'année : mais leur deffendoient de pleurer plus d'un an. Quant aux hommes , les loix ne leur en donnent point de terme, parce qu'ils ne le peuuent si peu faire , que tousiours il n'y aille de leur honneur ; & encore avec cette fragilité des femmes , laquelle
est-ce

est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui se vueillent jeter dans la fosse, de qui les larmes ayent continué iusqu'au bout du premier mois ? Il n'y a rien qui nous attriste si-tost que la douleur. Quand elle est recente, il se trouue quelques gens qui se consolent ; mais quand elle est vieille, le monde s'en mocque, & iustement. Car il y a de la simulation, ou de la folie.

I V. Je sçay bien, quoy que ie vous escriue, que iamais homme ne fut inconsolable, comme ie fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutesfois au iourd'huy ie condamne ma faute, & reconnois bien que cette affliction si démesurée venoit de ce que iamais ie ne m'estois représenté qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginois, c'estoit qu'il estoit bien plus ieune
que

que ie n'estois. Et comme si les destins eussent compté les âges, ie ne doutois point que ie n'allasse au tombeau premier que luy. Le remede à cét inconuenient, c'est d'auoir tousiours cette consideration deuant les yeux. Que nous sommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le soit. Ie deuois dire alors, *Serenus est plus ieune que moy; qu'importe: il doit mourir apres moy, mais il peut mourir deuant.* A faute de m'estre préparé de cette façon, la Fortune m'a surpris & m'a donné cette secouffe qui m'a pensé faire choir. A cette heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame que la necessité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra sortir. Tout ce qui peut arriuer quelquefois, peut arriuer aujourd'huy. Pensons d'óc, *Lucilius*, que nous irons bien-tost nous-mesmes là où nous auons regret qu'il soit allé, & peut-estre,

si selon l'opinion des Sages , il y a quelque vie qui nous reçoive au partir de celle-cy : celuy que nous pensons estre mort n'a fait que nous proceder.



EPISTRE LXIV.

ARGUMENT.

1. *Les preceptes de la Philosophie bien entendus sont des remedes aux maladies de l' Ame.*
2. *Il faut hemorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien vivre.*

I. **V**OUS fustes hier avec nous. Si vous n'y auiez esté ny plustost ny plus souuent, vous auriez sujet de vous plaindre. C'est pourquoy i'ay dit avec nous : car avec moy, vous y estes perpetuellement. Il m'estoit suruenu quelques amis , pour lesquels il falloit
faire

faire vn peu plus de fumée que de coustume , non toutesfois tant comme celle des grandes cuisines, qui met les sentinelles d'vne ville en alarme ; mais assez pour faire connoistre que i'auois des hostes. Nous parlâmes de beaucoup de choses , comme font des amis qui mangent ensemble : mais d'vn propos nous passions à l'autre, sans en continuër vn iusqu'à la fin. Apres cela nous-nous mismes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mériter , ie trouue que c'est vn grand homme, & Stoïque , quoy qu'il y en ait qui ne le veulét pas auoüer. Bon Dieu , que ie le trouue nerveux ! que ie le trouue releué ! les eserits des autres Philosophes ne sont pas de mesme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maistre ; au demeurant ouurez - les , vous n'y trouuerez pas vne goutte de sang. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilitez ; mais au partir de là , vous
en

en sortez avec aussi peu de resolution que vous en avez apporté. Mais de Sextius, vous n'en sçauriez si peu lire, que tout aussi-tost vous ne disiez. Il a de la vie; il a de la vigueur: il est libre: il est au dessus de l'homme: c'est à cette heure que ie me sens du courage & de la force. Quant à moy, ie vous confesseray librement, qu'en quelque posture que soit mô ame, ie n'ay pas si-tost commencé de le lire, qu'il ne me prenne enuie de prouoquer tout ce qu'il y a de mal-heur au monde, & de faire vn appel à la Fortune mesme. Ie pense estre en la place de cettuy-cy, qui dans Virgile demande vn sujet de faire paroistre sa valeur.

Il souhaite de voir qu'un Sanglier escumant,

Ou quelque blond Lyon d'un haut mont descendant

Vienne pour se jettter sur les brebis craintives.

Il faut que j'aye ou de l'occupa-
tion

tion à ma valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choses, Sextus a cela de particulier que vous montrant combien est grande la felicité qu'il vous propose, par mesme moyen il vous fait connoistre qu'il n'est point impossible d'y paruenir. Il la vous fait voir en vn lieu haut, mais accessible à qui se voudra mettre en chemin. La Vertu mesme fera que les contentemens vous sembleront des miracles, & cependât vous ne desesperez point de les auoir. Il faut auoüer qu'il n'y a point d'occupation à qui ie donne plus d'heures qu'à l'estude de la Philosophie. Mais i'en suis comme du monde, que ie regarde tous les iours avec autant d'esbahissement que si iamais ie ne l'auois veu. Aussi toutes les inuentions & les inuenteurs me sont venerables; il s'en faut saisir comme d'une succession commune: cela m'est acquis: cela est fait pour moy.

moy. Mais aussi deuons-nous imiter le bon pere de famille , & faire que par vostre industrie cét heritage aille à la posterité , meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laissé de la besongne : nous en laisserons bien à ceux qui viendront apres nous. Et quiconque naistra d'icy à mille siecles , s'il y prend peine, il aura tousiours moyen d'y adiouster quelque chose du sien. Mais quand les premiers auroient si exactement trauaillé , qu'il n'y auroit moyen de rien inuenter apres eux, il ne faut point craindre qu'en la nouveauté seule d'vser des inuentions & en la dexterité de les disposer , il n'y ait tousiours assez de matiere pour les esprits que produiront les siecles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des medicamens pour guerir les yeux : tout ce que vous auez à faire, sans en chercher d'autres, c'est de sçauoir bien appliquer

ceux-cy , selon que le mal , ou le temps le requerra. L'vn est bon pour la démangeaison des yeux, l'autre pour la crassitude des paupieres , l'autre pour le diuertissement d'vne defluxion subite, l'autre esclaircit la veuë. C'est à vous de les broyer , de choisir le temps d'en vser, & de sçauoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les Anciens nous ont laissé des remedes pour la guerison de l'ame. C'est à nous maintenant de sçauoir quand & de quelle façon il les faut appliquer. Ceux qui nous ont precedé , sont allez bien auant , mais non pas iusqu'au bout.

I I. Quoy qu'il en soit , nous leur deuons de l'admiration , & sommes tenus de les reuerer comme Dieux: Et quand nous aurions leurs pourtraits , & que nous celebrerions leurs natiuitez , ie ne pense pas que ce ne nous fust vn grand aiguillon , pour nous inci-

ter à la vertu: Pour le moins en de-
uons - nous tousiours parler avec
honneur , & rendre à ces precep-
teurs vniuersels du genre humain,
& qui nous ont fait l'ouuerture à
des choses si profitables, le respect
& la reuerence que nous rendons
à nos precepteurs particuliers. Si
nous voyons venir vn Consul, ou
vn Preteur, nous luy ferons toutes
les demonstrations qu'on fait aux
persónes de leur merite. Nous met-
trons vistement pied à terre: nous-
nous descourtirós, & leur quitte-
rós le chemin; Et quand M. Cató,
Lælius, Scipion, Socrate, Platon,
Zenon & Cleantes se presenteront
à nous nous les garderons comme
personnes vulgaires, & ne ferons
pas semblât de nous en emouuoir.
Quant à moy, ie proteste qu'il me
sont venerables , & qu'on ne les
nomme iamais en ma presence ,
que ie ne me leue pour leur faire
honneur.



EPISTRE LXV.

ARGUMENT.

1. *Combien il y a de principes des choses , suivant l'opinion de Platon, d'Aristote , & des Stoïques.*
2. *Comment & pourquoy Dieu a créé le monde.*
3. *Que la meditation des premiers principes nous porte à la connoissance de Dieu, & au desir d'estre reünis à luy.*
4. *Nous devons plustost penser au bien de l'Ame , qu'à celuy du corps.*

Hier au matin i'estois vn peu mal fait toutesfois apres midy cela s'estant passé , ie me mis à lire ; & par cét essay me trouuant assez en estat de trauailler, ie voulus passer plus outre. I'auois en main vn sujet assez difficile,

cile , & de quoy i'estois resolu de venir à bout. Je commençay d'en escrire quelque chose , & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Là dessus il me suruint quelques amis , qui m'osterent de dessus le travail , & me tancerent comme vn malade , qui ne se garde pas , & qui ne fait point de cas de sa san.é. Les discours furent mis en la place de l'escriture; & sur ce que nous ne peusmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant , vous fustes nommé pour arbitre. Tellement que c'est à cette heure à vous de nous appointer : Vous auez plus de besongne que vous ne pensez : il y a trois parties.

I. Nos Stoïques, cōme vous sçauuez, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matiere. La Matiere demeure oisive, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuure : mais au reste elle ne bougera , si personne ne la bouge.

Or la Cause, c'est à dire la Raison, donne forme à la Matière & la tourne comme bon luy semble: d'où vient toute cette diuersité d'ouurages que nous voyons. Il faut donc qu'en vne chose il y ait ce de quoy elle est faite: & ce qui l'a faite: l'vn, la Cause, & l'autre, la Matière. Toute science est vne imitation de la Nature, & pour ce rapportons ce que j'ay dit de l'ouurage de l'vniuers, à ce qui est de l'operation particuliere de l'homme. En vne statuë il a fallu qu'il y ait eu de la Matière qui receut l'artifice, & vn Artisan qui donnast vn visage à la Matière, en la statuë dont le bronze a esté la Matière, la Cause, l'Ouurier. Toutes autres choses en sont de mesme. Elles sont composées de ce qui est fait, & de ce qui fait: les Stoïques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la Matière, sans laquelle

quelle rien ne se fait. La seconde, l'Ouurier : & la troisieme la Forme, qui est donnée aux ouurages, comme à vne Statuë, & l'appelle *ἰδῶ*. Il y en adiouste encore vne quatriéme, qui est l'intention de l'ouurage. Je m'en vay vous dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statuë: car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir ce dequoy elle deuoit estre faite. La seconde Cause, c'est l'Ouurier. Car ce bronze n'eust iamais esté statuë, sans la dexterité de quelque main capable de la façonner. La troisiéme Cause, c'est la Forme : car on ne diroit point vne Statuë à lance, vne statuë à diadéme, si l'une n'auoit vne lance, & l'autre vn diadéme. La quatriéme Cause, c'est le dessein de l'Ouurier, sans lequel il n'auoit point trauaillé. Qu'appellez-vous le dessein ? Ce qui a conuié l'Ouurier, & l'a mis en besongne, comme l'argent, s'il l'a faite pour la vendre,

dire, la Gloire, s'il a cherché d'avoir de la reputation; ou la devotion, si son but a esté d'en faire vne offrande à quelque Temple, & pource ce qui a esté occasion de la faire, se peut appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entre les Causes de l'Ouvrage, il faille compter vne chose, sans laquelle l'Ouvrage n'auroit point esté fait? A ces quatre Causes, Platon en adiouste vne cinquiesme, qu'il appelle Idée. C'est le patron sur qui l'Ouvrier iette la veüe, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patrõ soit vn objet exterior, que l'ouvrier tienne deuant les yeux, ou vne conception interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces exemplaires de toutes choses, les nombres de tous les ouvrages qui sont faits, & leurs mesures, s'õt compris en l'intelligence de Dieu. Il est tout plein de ces figures, que Platon appelle Idées, immortelles, immuables, infatigables: c'est pour

pourquoy l'homme est perissable: mais l'humanité sur laquelle est prise la forme de l'homme, est permanente: Et quoy qu'il aduienne à l'homme, elle ne reçoit point d'alteration. Il y a donc cinq Causes, selon Platon, de quoy, par quoy, comme quoy, suiuant quoy, & pourquoy: Et enfin ce qui procede de toutes ces Causes par leur assemblément, comme en la statuë, puis que nous auons pris cét exemple. Le dequoy, c'est le bronze. Le par quoy, c'est l'ouurier. Le comme quoy, c'est la Forme qui luy est appropriée: le suiuant quoy, c'est le patron sur quoy l'ouurier a trauaillé: le pour quoy, c'est l'intention de l'ouurier: ce qui en procede, c'est la statuë.

H. Tout cela, comme dit Platon, se trouue en l'édifice du monde. Dieu est l'ouurier. Ce dequoy il est fait, est la Matière, la Forme, l'agencement & l'ordre que nous y voyons: le Patron, cette Imagi-

nation sur laquelle Dieu a conceu la merueille de son Ouvrage. L'intention, ce pourquoy il l'a fait. Vous me demanderez quelle peut auoir esté son intention? Sa bonté. Pour le moins Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde? Il est bon, il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte enuie à rien qui ne soit bon. Voila pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à cette heure vostre iugement, & declarez laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vray-semblable: Je ne dy pas la plus vraye, parce que le Vray est autant par dessus nous que la verité mesme. Cette multitude de Causes, mises par Platon & par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettét au nôbre des Causes toutes choses generalement, sans lesquelles l'ouurage ne peut estre fait, ils en ont nommé trop peu: Car

il faut qu'ils y mettent le Temps, puis que sans Temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le Lieu, parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait vn lieu pour la faire. Et faut enfin qu'ils y mettent le mouuement, parce que sans mouuement il ne se fait rien; sans mouuement, rien ne se corrompt. Il y a des mouuemens en tous arts: & n'est possible qu'il se fasse mutation quelconque, qu'il ne se fasse du mouuement. Mais l'importance est de sçauoir qui est la cause premiere & generale. Il faut qu'elle soit simple; car la Matiere l'est: voulons-nous sçauoir que c'est? c'est la raison operante, c'est Dieu: Et pource tout ce que ie viens de nommer ne sont pas Causes chacune à part soy: mais elles dependent toutes de la Cause efficiente. Vous dites que la Forme est vne Cause: & ie vous respons que l'Ouurier la met en son ouurage, & que

que par consequent elle en est partie, & non pas Cause. Il n'y a non plus de raison de dire que le Patron soit Cause: c'est vn instrument necessaire à la Cause. Le Patron est necessaire à l'ouurier, comme vne lime ou vn cizeau : Sans lime & sans cizeau l'art ne peut trauailler , & toutesfois ce sont parties & non causes de l'art. Quāt à l'intention de l'ouurier, que vous dites estre vne Cause : encore que c'en fust vne, ce n'est pas vne Cause efficiente, mais suruenante comme sont vne infinité d'autres. Mais ce n'est pas dequoy nous auons affaire. Nous cherchons la Cause generale. Car de dire avec eux, que c'est tout le monde parfait & acheué comme il est , ie n'y voy point d'apparence: Et ne les trouue pas en cela si deliez comme ils ont accoustumé d'estre : car il y a difference entre l'Ouurage , & la Cause de l'Ouurage. Ou prononcez vostre sentēce, ou, ce qui est le plus

plus court en choses si difficiles, demandez temps de vous y resoudre, & dites nous que nous reuenions vne autre fois.

III. Vous me demanderez quel plaisir ie prens à me tourmenter apres des choses qui ne peuuent remedier à mes affections vicieuses, ny me faire perdre vne seule de ces cupiditez qui me trauaillétz. La premiere meditatio que ie fais, c'est du moyen de me mettre l'esprit en repos. Ie ne regarde le monde qu'apres que ie me suis regardé. Mais pensez - vous que cette recherche mesme soit du tout infructueuse, & que le temps y soit entierement perdu? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il est partie. Ces consideratiōs luy en donnent le moyen : mais l'importāce est de n'ē faire pas les pieces si petites, & d'y chercher autre chose que ces vaines subtilitez.

La

La pesanteur du corps est le supplice de l'ame. Il la presse, & la tient en vne prison où elle est en vne misere perpetuelle, si par la consideration des ouurages de la Nature, la Philosophie ne luy donne quelque relasche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel: c'est là qu'il est en sa liberté: c'est là qu'il se plaist de se promener & que quelquesfois se déroband de sa garde, il repare en la contemplation des choses diuines ce qu'il a accueilly de vicieux & de sale au commerce de l'humanité. Comme vn Artisan, qui a les yeux lassez de quelque besongne delicate, s'il est logé en vne maison sombre, & qui n'a que des veuës empruntées: il sort en la ruë, & se va promener par la ville en quelqu'vn de ces lieux qui sont destinez à l'oïfueté du peuple, où il prend de l'air & du iour tout à son aise: Ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur & me-

lan

lancholique , autant de fois qu'il peut échapper , se tire en lieu decouvert , & se réioiit en la consideration des merueilles de l'Vniuers.

I V. Le Sage , & celuy qui est apres à l'estre, tiennent bien avec leurs corps , mais ce qu'ils ont de meilleur , s'en éloigne , pour vaguer à la meditation des choses celestes ; & faisant compte qu'il est au rolle d'vne compagnie , il pense que ce qu'il vit , est sa solde ; Et sans vouloir ny bien ny mal à la vie , se reduit à souffrir les incommoditez des choses mortelles, iusques à ce qu'il arriue en cette condition plus heureuse, à laquelle il sçait bien qu'il est reserué. Mevoulez-vous destourner de la consideration des œuures de Nature, & ne me laisser qu'vne partie de ce que ie puis auoir entier ? Ne m'informeray-ie point qui sont les principes des choses ? qui est celuy qui leur a donné leurs formes ? & d'vne

d'une masse lourde & confuse, où elles estoient embrouillées au fōds d'un abyfme, les a mises en la disposition agreable où ie les voy? Ne m'informera-y point qui est l'Ouurier du monde? comme il s'est peu faire que cette grandeur enorme ait pris vn ordre & vn reglement? qui peut auoir ramassé tant de choses esparfes? distingué tant de meslanges, & donné de l'ébellissement à tant de difformitez? d'où peut venir vne lumiere si grande? si c'est feu, ou quelque chose plus claire que le feu? Ne m'informera-y point de toutes ces choses? Ne sçauray ie d'où ie suis descendu? Si ie ne reuiendray plus au monde, quād i'en seray hors? ou si ie renaistray beaucoup de fois? où i'iray quand ie partiray du monde, & quelle place est preparée à mon ame, apres que la mort l'aura tirée de la captiuité du corps? Me deffendez-vous le commerce du Ciel? Voulez-vous que i'aye
toufiours

touſiours le nez en terre? Le ſuis de trop bon lieu , pour eſtre valet de mon corps. Je ne ſuis pas né pour ſi peu de choſe que luy. C'eſt vne chaine qui me garde d'eſtre libre & non autre choſe. Quand la Fortune m'attaque , ie la mets au deuant, pour receuoir les coups, & les empêcher de venir iuſques à moy. Tout ce que i'ay qui peut ſouffrir des iniures eſt dans ce méchât logis. S'il a des ſeruitudes , elles ne m'aſſuiettiffent point. Iamais la chair ne me donnera d'appréhenſions. Je ne ſeray iamais Hypocrite pour elle , & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Noſtre aſſociation n'eſt point ſi ferme, que ie ne la rompe, quãd bon me ſéblera? & à cétte heure même que nous ſommes enſemble, ſi nous ſommes compagnõs, nous ne ſommes pas égaux pourtant. C'eſt à l'eſprit qu'appartient le commandement. Meſpriſer ſon corps, c'eſt le moyé d'aſſeurer ſa liberté. Cette confi-

dation,

ration , dont nous parlerons tantost, nous y seruira beaucoup; c'est que tout est composé de Matière, & de Dieu; Que Dieu tempere le monde , & que toutes choses le suiuent comme leur guide & comme leur Gouverneur. Or Dieu, qui a donné la Forme , est plus puissant que la Matière qui l'a receüe. Ce que Dieu est au monde, l'Ame l'est en l'homme. Le corps est en luy, ce que la Matière est en l'autre. Il est donc raisonnable que le pire serue au meilleur. Soyez resolu contre toutes les choses fortuites : ne craignez ny les iniures , ny les coups , ny la prison , ny la pauureté. Qu'est-ce que la mort ! Ou c'est vne fin, ou c'est le passage : ie ne me soucie point de n'estre plus : c'est la mesme chose que n'auoir point esté; ny de passer, parce que ie ne scaurois aller en part où ie ne fois plus au large que ie ne suis.



EPISTRE LXVI.

ARGUMENT.

1. *Le corps , quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit.*
2. *Les biens, quoy que de trois sortes, sont egaux.*
3. *L'amour de la verité, est le premier bien de l'homme.*
4. *Toutes les actions vertueuses sont egales en Vertu , mais différentes au sujet qui les exerce.*
5. *La Vertu fait mespriser les tourmens & les incommoditez.*
6. *La moderation dans la joye est aussi loüable que dans l'affliction. La Vertu rend égaux tous les hommes vertueux.*
7. *La Raison est le iuge du bien & du mal : qu'il y a des biens selon Nature, & d'autres qui semblent contre Nature.*

8. *Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit par la santé du corps, & par la patience dans les douleurs.*

I. **I**'Ay veu ces iours passez Claranus, mon compagnon d'eschole, que ie n'auois veu il y auoit fort long-temps. le n'ay que faire de vous dire qu'il est bien vieil. Vous le croyez bien ainsi : mais ie vous iure qu'il a l'esprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à son corps attenué. Il y a eu de l'iniustice en la Nature, d'auoir donné vn si mauuais logis à vn si bel hoste. Sinon que peut-estre elle nous ait voulu faire voir en cét exemple, qu'il n'y a peau si foible ny si miserable, qui ne puisse loger vn esprit bien courageux, & bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouuoit empescher, & pour apprendre à mespriser toutes choses, il est méprisé le premier. C'est chose

se

se qui ne me semble pas bien dite.

*En un beau corps la vertu nous
plait mieux.*

Car elle n'a point besoin d'estre embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle mesme ; & le corps où elle loge , est consacré par son habitation. Sans mentir quād i'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau , & son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'vne cabane vn grād personnage, vn bel esprit & grand, d'vn corps bié difforme, & bien petit. Aussi ie pēse que tout expres la Nature a produit des hommes ainsi cōtre-faits, pour monstrier que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eût volontiers fait venir les esprits tous nuds au monde, si c'estoit chose qu'elle eût peu faire. Mais ce qu'elle fait à cette heure, est bié dauātage: car elle en loge quelques-vns dans des corps si mal disposez , qu'il semble qu'il leur soit impossible de se produire.

Et

Et cependant ils ont l'action si vive, & si gaillarde, que malgré tout ce qui les empesche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effects. Quant à moy, ie ne pense pas qu'elle ait donné cette mauuaise taille à Claranus, qui pour estre vn exemple, que pour la laideur du corps vn esprit ne s'enlaidit point, & qu'un corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit. Or combien que nous n'ayons esté gueres de iours ensemble, nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours, que ie vous feray tenir, à mesure que j'auray la commodité de les rediger par escrit.

I I. Nostre dispute fut le premier iour; comme les biens peuuent estre égaux, veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoïques appellent premiers biens, comme la Ioye, la Paix, le Repos du pays. D'autres seconds, qui
sont

sont tirez d'une matiere miserable, comme la Patience aux tourmens, & l'Abstinence en vne facheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaitons directement, les seconds en cas de necessité. Il y en a encores des troisièmes, comme vne alleure modeste & reglée, vn visage rassis & vne contenance telle qu'un homme de iugement la doit auoir.

III. Comme peuuent ces biens estre pareils, veu que nous en desirons les vns, & auons en horreur les autres? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est vne ame bandée à la contemplation de la verité; qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuir: qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature: qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comme tout s'y passe, qui tousiours fait ou medite quelque

que chose qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menasses, comme aux caresses, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne: releuée par dessus tout ce qui arriue; qui par sa bonne grace montre sa beauté, & par sa force, sa disposition & sa continence; vuide d'aprehension, & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduersité n'abbaisse, & que nulle prosperité n'en orgueillit. Telle est la vertu de l'ame: tel est son visage, s'il estoit possible de le voir tout, & tout à la fois. Au demeurant, elle a beaucoup d'especes, qui se font paroistre, suiuant la diuersité des sujets, sans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui est parfaitement bon ne peut décroistre: Aussi la vertu ne recule iamais: mais elle se conuertit tantost en vne qualité, tantost en l'autre; & donne la
forme

forme des objets où elle se veut
travailler. Quoy qu'elle touche,
elle luy donne sa ressemblance, &
sa teincture: elle est l'ornement
des actions; des amitez; & quel-
quesfois des maisons entieres, qui
la reçoivent, & qui prennent son
reglement. Enfin elle ne met la
main à chose quelconque, à la-
quelle elle ne donne tant d'éclat
& de grace, qu'on ne la peut re-
garder, sans estre ravy. C'est pour-
quoy sa force ne peut estre plus
forte, ny sa grandeur plus grande,
n'estant pas possible d'accroistre ce
qui est en sa perfection. Il n'y a
rien plus droict que ce qui est
droict, rien plus veritable que ce
qui est veritable, ny rien plus tem-
peré que ce qui est temperé. Toute
vertu a sa mesure; & toute mesure
ses bornes. La Constance ne scau-
roit aller au delà des siennes, non
plus que la Foy, l'Assurance & la
Verité au delà des leurs. Que peut-
on adjouster à ce qui est parfait?

Aussi ne peut - on adiouster à la vertu , laquelle il faut dire auoir esté defectueuse, s'il y a eu moyen d'y adiouster. Il en est de mesme de ce qui est Honneste , de ce qui est Bien-seant , de ce qui est Iuste & de ce qui est Legitime. Ils sont tous limitez de certains termes. C'est vne marque d'imperfection que de pouuoir croistre. Les loix de toutes choses bonnes sont semblables. Ce qui est loüable , & ce qui est desirable ne sont pas mieux joints ensemble , que le bien public, & le bien particulier. Toutes les vertus , les actions vertueuses, & les hommes vertueux , n'ont rien l'un plus que l'autre. Les vertus des plantes & des animaux, parce qu'elles s'aduancent & s'arrestent, valent ou plus, ou moins: mais les humaines, parcequ'il n'y a qu'une raison droicte , & simple, elles sont toutes sous vne mesme regle. Il n'y a rien de plus diuin que ce qui est diuin , ny de plus celeste

celeste que ce qui est celeste. Ce qui est mortel monte , descend, croist, décroist, se vuide, & se remplit. En cette incertitude , il ne peut y auoir que l'inegalité. Les choses diuines n'ont toutes qu'une nature. Or la raison n'est autre chose qu'une partie de l'esprit diuin , plongée dans le corps humain. S'il est vray que la Raison soit diuine, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la Raison, il s'ensuit que tout ce qui est bon soit diuin. Or il n'y a point de difference entre les choses diuines ; il n'y en peut donc auoir entre les bonnes ; & par ce moyen la Loye & la Patience aux tourmens sont choses pareilles : Car en toutes deux il y a du courage : mais en l'un il est plus remis & plus lasche , en l'autre plus attend & plus rendu. Et quoy ? ne trouuez-vous pas autant de valeur en celuy qui resolument attaque vne ville , & la force, qu'en celuy qui la defend

avec vne extreme obstination? Scipion est braue , qui ferre les Numantins de si près, que ne les pouuant vaincre , il les fait ruiner par leurs mains propres ; Et les Numantins braues, qui sçachât qu'ils ne sont point enfermez, puis qu'ils ont la porte de la mort ouuerte; & en cette resolution rendent l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes autres choses bonnes, comme la Tranquillité , Simplicité, Liberté, Constance, Equanimité, Perseuerance , sont égales entr'elles : Car elles procedent toutes d'une vertu qui tient l'ame droite, & l'empesche de s'émouuoir. Et quoy donc, la Ioye & la Patience, inflexible aux douleurs ne different point : Du tout point en ce qui est des vertus : mais beaucoup en ce qui touche le sujet , où l'une & l'autre s'exerce. Car en l'un l'esprit se dilate & se relâche naturellement ; & en l'autre, il sent de la douleur , qui est chose contre Nature.

ture. Ce ne font point choses qui se touchent , puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'un costé que d'autre, la diuersité des sujets n'apporte point de changement à la vertu. Que la Matière soit molle ou dure , facile , ou difficile , plaisante ou fascheuse , la Vertu n'en est ny pire ny meilleure. C'est d'oc force que les biens de l'un & de l'autre soient égaux , parce que celuy qui est joyeux , se comporte si bien en sa joye , & celuy qui souffre , fait vne si loüable résistance à la douleur , qu'il est impossible de se comporter mieux. Or deux choses , qui sont telles qu'il n'en peut estre de meilleures, ne peuuent estre que pareilles. Car si ce qui est hors la vertu , la peut faire ou plus grande , ou plus petite ; vne mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble ; Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honne-

nesté au monde. La raison est, qu'une chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire ; qui fait vne chose lentement , qui se plaint, qui recule , qui apprehende , il oste à l'action tout ce qu'elle a de grace, qui est de prendre plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre, ne peut estre honneste : toute crainte a de la seruitude: ce qui est honneste , est hors de trouble & de crainte. On ne peut refuser vne chose , la iuger mauuaise , & s'en tourmenter , qu'il n'y ait du tumulte , & de la discorde en l'ame. Car d'un costé l'apparence du bien nous pousse , & de l'autre la doute du mal nous retient ; c'est pourquoy , quand il est question de faire quelque chose de loüable; s'il y a des obstacles , il ne faut point dire qu'il y ait du mal ; mais seulement qu'il y a de l'incommodité. Vne chose honneste ne connoist

noist ny commandement ny contrainte; Elle est pure & separée de tout mal. Le voy bien que c'est, direz-vous, vous nous voulez persuader qu'autant fait celuy qui est bien à son aise, que celuy qui n'ouure point la bouche en la torture, & qui par sa patience fait rendre ceux qui ont charge de le tourmenter. Je pouuois vous répondre ce que dit Epicure ; Qu'un homme sage , quand on l'auroit mis à rostir dans le Taureau de Phalaris , s'écrieroit , Je me trouue bien ; ie me mocque de tout ce qu'on me fait. Vous estonnez-vous que ie vous die , qu'on n'est pas mieux de faire bonne chere en vn festin , que d'estre parmy les gesses quand on a le courage & la force de les endurer ? Que ferez-vous quand vous oüyrez Epicure vous dire , Que c'est plaisir d'estre tourmenté. Quant à moy ie trouue qu'en cét exemple il y a de la difference entre la Ioye & la Dou-

leur. Si i'en auois le choix , i'en desirerois l'vn, & tascherois de me parer de l'autre , s'il m'estoit possible. L'vn est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considerera de cette façon , il y aura bien loin de l'vn à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres tristes, comme aux plaisantes, sa procedure est tousiours semblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommoditez, ne seruent de rien, la vertu les gardera de paroistre. Les douleurs, les ennuis, les iniures se resserrent aussi-tost : & de quelque part qu'elle éclaire, tout ce qui brilloit en son absence, s'obscurcira; comme les estoilles en la presence du Soleil. Les incommoditez, quelques grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuée en la mer. Et pour monstrier qu'il est, comme ie
le

le vous dis, qu'un homme de bien voye vne chose loüable, il s'y en ira sans marchander. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il est necessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est honneste qu'il fasse. Vne belle action ne luy sera non plus suspecte qu'un homme de bien. Il se fierá d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aíse, du repos, & de la prosperité. Il fera d'une chose loüable, mais triste & penible, comme d'un homme de bien pauvre ou banny, & qui aura mauvais visage. Or à cette heure mettez vn homme de bien & plein de richesses d'une part, & de l'autre vn de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils soient inégaux en Fortune, ils sont égaux en preud'hommie. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La vertu n'est pas moins loüable au corps d'un homme

malade , ou prisonnier , qu'en ce-
luy d'un homme libre, bien robu-
ste, & bien composé. Si vous estes
vertueux , ayez tous vos membres
ou soyez estropié, vous estes d'au-
tant de merite d'une façon que de
l'autre : Autrement ce seroit iuger
du maistre par l'habillement du
valet. Car toutes choses qui sont
sujettes aux accidens comme l'ar-
gent , le corps , & les honneurs,
sont serviles , imbecilles , fluides,
caduques , & perissables d'un mo-
ment à l'autre. Comme au con-
traire, les œuvres de la vertu sont
hors de toute iurisdiction: rien ne
les peut ny forcer ny vaincre. Que
la Fortune les manie doucement,
ou rudement, comme il luy plaira,
c'est tout un. Elle ne leur peut
donner un masque si laid , qu'el-
les ne soient agreables. Le desir
est aux choses ce qu'est aux hom-
mes l'amitié. Je ne pense pas que
vous aimassiez mieux un homme
de bien riche que pauvre , ny fort

& nerueux , que gresse & floüet. Aussi quand vne chose est honno-
ste , vous ne la deuez pas moins
desirer laborieuse & difficile , que
pleine de repos & de plaisir. Au-
trement vous me ferez croire, que
de deux aussi vertueux l'vn que
l'autre , vous aimerez mieux le
beau fils bien parfumé , que l'au-
tre qui seroit tout crasseux , & en
si mauuais equipage , qu'il seroit
horreur à regarder : Et puis apres
vous en viendrez-là , que vous ai-
meriez mieux celuy qui seroit bien
sain, & entier de tous ses membres,
que celuy qui seroit borgne ou
boiteux : Et enfin de degré en de-
gré, vôtres dégoût passeroit si auât,
que de deux aussi iustes & aussi sa-
ges l'vn que l'autre, vous preferer-
iez sans doute celuy qui auroit les
cheueux plus longs, & plus frisez
que son compagnon. Où il y a de
l'inégalité de vertu , toute autre
inégalité ne paroist point. Elle est
le principal : le reste n'est qu'ac-
cessoire.

cessoire. Car qui seroit si mauuais Censeur contre les enfans , qu'il aimast mieux le sain que le malade, le grand & de belle taille , que le court & le petit ? Les bestes ne partagent point leur affection enuers leur petits. Elles se laissent tetter aux vns comme aux autres. Les oiseaux partagent également la bêche à leurs petits. Vlysse est aussi bien rappelé par les rochers d'Italque , qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'ayme son pays , parce qu'il est grand : mais parce que c'est son pays. A quelle fin tend ce discours ? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ses ouurages comme vn pere de ses enfans. Elle les regarde tous de mesmes yeux , leur est indulgente aux vns comme aux autres , fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle void les plus travaillez; comme vous voyez que les peres mesmes distribuans leurs richesses

entre

entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais estat meritera qu'ó en ait compassion. Ainsi la vertu, qui void quelques-vns de ses ouvrages mal traittez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres ; mais comme bonne mere, elle les prend entre ses bras ; & leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoi ne se peut-il faire qu'un bien soit plus grand que l'autre ? Parce que rien ne peut estre plus propre que ce qui est propre , ny plus plain que ce qui est plain. Vous ne pourez pas dire de deux choses qui sont égales à vne troisiéme , que l'une luy soit plus égale que l'autre. Aussi ne pouez - vous dire qu'il n'y ait rien de plus honneste que ce qui est honneste. Que si toutes les vertus ont pareille nature , il en faut autant croire des trois sortes de biens ; & de là ie conclus que la moderation est
aussi

aussi louable à se fascher qu'à se réjouir.

V I. Cette joye n'a point d'avantage sur vne constance qui ne s'ébranle point aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gemissemens. Ces premiers biens sont desirables; & les seconds merueilleux. Et neantmoins ils ne laissent pas d'estre égaux; parce que tout ce qu'il y a d'incommode, demeure couuert sous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & non pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme port, & ont mesme estendue les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plain. La monstre en est belle; mais comme vous les venez à pefer, vous trouuez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il est comme ie le vous dis, Lucilius, tout ce qui a passe-port de la Raison, est solide,

lide , ne perit iamais, fortifie l'esprit , & le releue en vne hauteur d'où iamais il ne descend. Les choses que le vulgaire louë & qu'il appelle bonnes , enflent ceux qui se paissent de vanitez. Celles qu'il estime mauuaises , donnent aux ames cette mesme frayeur, qu'aux bestes ombrageuses , les lieux qui leur font imaginer quelque peril. Mais comme il n'y a point de sujet de se réjouir aux vns , il n'y en a point de craindre aux autres. La Raison seule , parce qu'elle ne s'assujettit point aux sens , mais leur commande , est immuable, & ne se reuocque iamais , quand vne fois elle a fait vn iugement. La Raison est égale à la Raison, comme vne chose droite à l'autre ; & par consequent la vertu, qui n'est autre chose qu'une droite Raison, est égale à la vertu. Toutes les vertus sont raisons. Sont elies raisons ? elles sont donc droites. Si elles sont droites , elles sont égales.

égales. Car estans semblables à la Raison , elles sont semblables entr'elles. Or ie dy que les actions sont semblables entr'elles entant que l'Honneur & la Iustice les accompagnent , autrement il y a de la difference , selon que la matiere est plus large, ou plus estroite, precieuse , ou vile , & generale, ou particuliere. Quoy qu'il en soit , ce qu'elles ont de meilleur, est tousiours égal: comme les gens de bié sont tous égaux en ce qu'ils sont gens de bien : mais quelquefois l'âge les fait differer. L'vn est vieil, & l'autre ieune : Quelquesfois la forme du corps : l'vn est beau, l'autre laid. Et quelquesfois la Fortune , l'vn est riche, l'autre pauvre ; l'vn plein de credit & d'honneur a du renom par tout le monde , & l'autre bas & contemprible , bien à peine est connu de ses voisins : mais en ce qu'ils sont gens de bien , ils sont égaux. Le sens n'est pas iugé de ce qui est bon

bon ou mauuais. Il ne ſçait , ce qui eſt vtile , ou inutile. S'il ne void , ou s'il ne touche l'objet , il n'en ſçauroit que dire. Il ne peut ny preuoir les choſes futures , ny ſe reſſouuenir des paſſées ; Et partant il n'en peut ſçauoir les conſequences : Or c'eſt de cela que ſ'enſuit l'ordre & l'entrefuite des choſes, & cette vniformité de vie qui ſ'achemine à la perfection.

VII. C'eſt donc à la Raiſon de décider ce qui proprement ſe doit appeller Bien , ou Mal. Elle ne fait point de cas d'une choſe mendiée d'ailleurs, & qui ne naiſt point en l'homme : ce qui n'eſt ny bon ny mauuais , luy ſemble de peu d'importance : tout ce qu'elle eſtime Bien, eſt en l'Eſprit. Au reſte il y a des biens qu'elle met au premier rang, comme la victoire des enfans qui ſoient gens de bien ; le ſalut du pays, & à ceux-là , elle ſ'achemine de propos délibéré. D'autres ſeconds , qui ne
ſe

se, montrent qu'aux mauuaises fortunes, comme la patience aux incommoditez d'vne grande maladie, ou en l'affliction d'vn bannissement, & d'autres encore, qui sont autant selon que contre Nature, comme, de marcher discrettement, auoir bonne grace en vne chaire : car le seoir est aussi naturel que l'estre debout, ou le marcher. Entre ces deux precedens il y a de la difference. Car les premiers sont selon la Nature; comme se réjouir d'auoir des enfans qui soient gens de bien, & de voir leurs affaires publiques en bon estat. Les seconds contre Nature: comme estre dans les tourmens, & ne gemir point, auoir vne fievre chaude, & se passer de boire. Et quoy donc? est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre Nature? non; mais quelquefois le sujet où il est, est contre Nature. Mais contre tous ces maux auoir vne ame inexpugnable, c'est chose

chose qui est selon Nature ; Et pour le faire plus court , la matiere du Bien est quelquesfois contre Nature; mais le Bien iamais; parce qu'il n'y a point de Bien sans Raison : or la Raison se range à la Nature. Qu'est - ce donc que Raison ? Imitation de Nature. Qu'est - ce que le souverain Bien de l'homme ? S'accommoder à ce que la Nature veut. Vous direz sans doute , qu'une paix qui ne vid iamais d'espée hors du fourreau, est bien plus heureuse, qu'une qui a cousté beaucoup de sang; Et une santé qui ne fut iamais ébranlée , plus douce qu'une qui par l'observation d'une diette rigoureuse , & par la continuation de prendre des medicines , on a finalement recourée, apres avoir esté long-temps hors d'esperance de guerir : Et que par mesme moyen il ne faut point douter qu'une pure joye ne soit meilleure , qu'une opiniastre à souffrir les
fers

fers & les feux. Vous-vous abusez : les choses fortuites ont bien de la difference. Car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité: Tous biens ont vn mesme but, qui est de consentir à la nature. Ce consentement est aussi grand aux vns qu'aux autres. Quand en vne assemblée nous suiurons tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire. Cettuy-cy s'y accorde plus que cettuy-là. Tous d'une voix se rangent à la mesme opinion. I'en dis de mesme des Vertus: Elles s'accordent toutes à la Nature. I'en dis de même des biens; ils s'accordent tous à la Nature. L'un est mort ieune, l'autre vicil, & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoient ny plus ny moins mortels l'un que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un qu'à l'autre qu'elle ait tranché l'un en sa fleur, & fait sortir l'autre du monde, aussi-tost

si-toſt qu'il y fut entré: vn autre eſt mort en mangeât, vn autre en dormant, vn autre en paſſant ſon téps avec vne fême. Oppolez-leur à cete heure ceux que l'eſpée a tuez, que la morſure d'vn ſerpent a fait mourir, qui ont eſté briſez ſous quelque ruyne; ou qui par vne lógue contraction de nerfs, avec des douleurs extremes, ont perdu l'vſage du corps vn membre apres l'autre: on peut dire qu'entre ces fortes de mort, il y en a de pires & de meilleures: mais c'eſt touſiours vne mort. Les chemins par où elle vient, ſont diuers: mais ils ſe viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite: car en tous hommes generalement elle ſe limite en la fin de la vie. Je vous en dy de meſme des biens: l'vn eſt parmy du ſucce, l'autre eſt parmy de l'abſynthe: l'vn a conduit l'indulgence de la fortune l'autre a dópté ſa violence. Quoy que la ma-

tiere

tiere où ils travaillent soit différente, & que l'un marche à son aise en vne campagne raze, l'autre avec peine grimpe contre vn rocher; ils sont aussi bons l'un que l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils sont bons, ils sont louïables, & ne marchent qu'avec la Raison & la Vertu. La vertu ne veut rien auoir d'inégal, entre les choses qu'elle auoie à soy; & ne prenez pas ce que ie vous dy pour vne doctrine de Stoïque seulement. Epicure mesme fait deux sortes de Biens, desquels il compose cette souueraine & parfaite felicité. Qu'il n'y ait ny douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens-là sont pleins, il n'y a moyen d'y rien adiouster. Car comme mettriez-vous quelque chose en vn vaisseau plein! le corps n'a point de douleur; Que se peut-il adiouster à cette insolence? l'esprit n'a point de trouble; que se peut-il adiouster

adiouster à cette tranquillité ? Comme le Ciel éclairé d'un beau Soleil, & de tous costez purgé de nuées, n'est point susceptible de plus grande lumière; Ainsi l'homme qui a soin du corps & de l'esprit, & qui bastit sa félicité du repos de l'un & de l'autre, quand il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au comble de ses desirs, & en un estat qui ne scauroit estre meilleur. S'il y seruient quelques delices extérieures, elles ne font point pour cela croistre son bien, parce qu'il estoit desia parfait: mais elles le consolent, par maniere de dire, & luy donnent de l'entretien. Quand un homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que la félicité puisse aller plus auant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biens de cette façon. Epicure en fait vne diuision pareille à la nostre. Il dit qu'il y a de certaines choses qu'il estime

estime desirables, comme vn repos de corps avec exemption de toutes incommoditez, & vn relâchement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Apres ces premiers, il en met d'autres qu'il confesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rang il met la patience en quelque fascheuse maladie, & la constance aux extremitez d'vne douleur. Il estoit sujet à la pierre & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre dauantage. Et neantmoins, il dit que le iour mesme qu'il auoit quelque accez de l'vne de ces maladies, ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la ioyissance du souverain bien. Il s'en suit donc que ces choses que vous aymeriez mieux n'éprouuer point, & que toutesfois quittez. L'occasion s'offre de s'occuper, vous aduoiez estre cheris-

fables,

fables, loüables & dignes d'aller du pair avec les plus grands biens, sont estimées biens par Epicure. Aussi ne peut-on nier que les biens qui ont fait la closture d'une vie bien-heureuse, qu'Epicure mesme en mourant a remercié, ne puissent faire comparaison avec les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que ie vous ay dit, Lucilius, n'est encore rien. Il faut que vous me donniez congé de passer plus avant. S'il estoit possible qu'il y eust des biens plus grands les vns que les autres, ie prendrois ceux qui vous sembleroient desagréables, & laisserois les doux & les delicats. Les prosperitez sont plus aisées à conduire que les aduersitez à passer. Ie sçaz bien que le mesme iugement qui nous rend moderez en la bõne fortune, nous garde en la mauuaise de perdre le cœur, & qu'un soldat qui sans peur aura esté en garde hors de la tranchée en vne nuit que l'enne-

my n'aura point donné d'alarme, peut bien estre aussi braue que ce-
luy qui apres auoir eu les iarrets
côppez , aura combattu sur les
genoux , & ne se fera iamais vou-
lu rendre. Mais quoy que ce soit,
ceux qu'on void reuenir sanglâts,
ou d'un assaut ou d'une charge,
ont des acclamations de loüange,
& des benedictions du peuple,
plus particulieres & plus affe-
ctionnées , que ceux , qui bien
qu'ils ayent bien fait , toutesfois
ne rapportent point de marques
d'y auoir esté. C'est pourquoy,
sans mentir ie ferois plus de cas de
ces Biens à qui la Fortune a don-
né de l'exercice , qui ont veu les
tempestes , & y ont fait preuue de
leur suffisance , que de ceux qu'une
bonnasse continuelle a laissé
languir en oisueté. A quelle main
entiere du plus vaillant homme
du monde ne prefererois - ie celle
de Mutius , toute tronçonnée &
rostitie comme elle fut ? Du mesme
courage

courage qu'il auoit méprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes, & ne se lassa de regarder fondre sa main dans le feu, que Porfena, par enuie d'un si bel acte, ne luy fist oster en despit qu'il en eust; & pour faire cesser sa gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'estime d'autant par dessus ces biens paisibles, & qui n'ont iamais senty secouffe aucune de la Fortune? Que c'est chose plus nouvelle de vaincre avec vne main perduë, qu'avec vne main armée. Et quoy donc, me desireray - ie ce bien? pourquoy non? comme aurois-ie le courage de faire vne chose, si ie n'auois le courage de la desirer; sinon que ie pensasse estre mieux à mon aise de bailler mes jambes à froter à quelque Bardache desia vieil, ou me faire chatouiller les doigts par ie ne sçay quelle fem-

me , ou par quelque homme qui qui ne vaudroit gueres mieux ? Pourquoi n'estimeray - ie Mutius bien plus heureux , qui tendit sa main au feu, comme s'il l'eust presentée à quelque Operateur pour la manier ? Il raccoustra tout ce qu'il auoit gasté , sans armes ; & tout estropié qu'il estoit ; il mit fin à la guerre , & avec vn morceau de main emporta la victoire de deux Roys.



EPISTRE LXVII.

ARGUMENT.

1. *Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.*
2. *Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels, ne laissent pas de l'estre.*

POur commencer par les discours ordinaires, le Printemps approche

approche desia de l'Esté : Mais au lieu de s'échauffer , il se refroidit, & n'y a point encore d'assurance , parce que bien souuent nous retombons en Hyuer quand nous en pensons estre échappés. Voulez-vous sçauoir comme il est encore incertain ? Je ne puis encore ny sortir de la chambre , ny demeurer sans feu ; Vous direz que c'est n'auoir ny chaud ny froid , ie l'aduouë, Lucilius, mon âge a de la froideur assez sans en chercher ailleurs. A grande peine puis-ie degeler au mois de Iuillet. Aussi ie demeure la pluspart du temps sur les matelas. I'ay cette obligation à ma vieillesse , qu'elle me fait garder le liët. Pourquoi ne luy en aurois - ie de l'obligation? Elle m'empesche de faire ce que la Raison me deffend de vouloir: mon plus grand entretien est avec mes liures. Si quelquefois ie reçois de vos lettres , ie me fay croire que ie suis avec vous: ie me trans-

porte tellement que ie pense plustost parler à vous que vous escrire; Et pource ie respondray sur la question que vous me faites, comme si vous estiez present, nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demandez si tout ce qui est bon, est desirable; & dites que si c'est vne bonne chose que de ne s'émouuoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie, & les endurer patiemment, il s'ensuit que la torture, le feu, & la maladie sont choses desirables; à quoy toutesfois il n'y a point d'apparence; & ne voit-on point que iamais homme ait fait d'offrandes aux Dieux, pour les remercier d'auoir bien eu les estriaieres, ny pour auoir esté bien trauaillé de la goutte, ou bien allongé à la torture. Distinguez ces choses, Lucilius, & vous connoistrez qu'en ce que vous trouuez si rude, il y a quelque chose à desirer. Je voudrois bien n'auoir point la torture :

re : mais s'il faut que ie l'aye , ie souhaitteroie la pouuoir souffrir en homme d'honneur & de courage. I'aymeroie mieux la paix que la guerre , & neantmoins s'il faut que la guerre vienne , ie desireray de ne me desesperer point aux calamitez qu'elle apportera. Ie ne suis pas si hors du sens , que ie demande d'estre malade ; toutesfois s'il m'arriue de l'estre , ie desireray de pouuoir (mais avec resolution) souffrir ce qu'il faudra que ie souffre , & forcer mon intemperance d'obeyr au regime quiluy sera prescrit. Ainsi les incommoditez ne sont point desirables , mais bien la Vertu , qui fait supporter les incommoditez. Il y en a des nostres qui tiennent que cette patience aux aduersitez, c'est chose qu'il ne faut ny trop fuyr , ny trop desirer ; & qu'il n'y a point de raison de desirer ; vne chose qui ne soit purement bonne , tranquille & hors de tout

ce qui nous peut brouiller l'esprit. De moy, ie ne suis pas de leur aduis. Pourquoy ? premierement, parce qu'il n'est pas possible qu'une chose soit bonne & ne soit point desirable.

II, Si la Vertu est desirable, il faut que tout Bien le soit, puis qu'il n'y a point de Bien où il n'y ait de la Vertu. Au partir de là, si vne patience magnanime aux aduersitez n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité ne l'est point ? Or est-il que c'est pour elle que nous mesprisons les dangers, & les appellons au combat. Sa plus belle partie & la plus admirable c'est, que tant s'en faut qu'elle craigne les feux & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occasion de s'éprouuer avec eux ; & quelquesfois mesme au lieu de parer les coups, s'ouure l'estomach, & le dispose à les recevoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable, il en faut aduouër

aduouër autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est vne partie de la Magnanimité : Mais faites-en la distinction que ie vous ay ditte; & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourmens n'est point chose desirable ; mais c'est chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire , parce qu'en cela consiste la Vertu. Mais quoy qu'il en soit, où s'est-il iamais trouué personne qui ait de semblables souhaits ? Il y a des vœux qui se font ouuertement , quand la chose qu'on demande , est spécifiée : il y en a d'autres qui sont cachez parmy vne multitude de vœux particuliers , compris sous vn vœu general. Comme ie me desire vne vie honneste , c'est chose qui consiste en plusieurs actions. Là de s'ous est le tonneau de Regulus , le poignard de Caton , le bannissement de Rutilius , & ce breuuage em-

poisonné de Socrate , qui de la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand i'ay désiré vne vie honneste , i'ay par mesme moyen désiré le tonneau , le poignard, le bannissement, & le poison, parce que ce sont choses sans lesquelles il est quelquefois impossible de viure honnestement.

Heureux , O ! bien-heureux & trois & quatre fois

Ceux qui peuent mourir sur les tours Phrigiennes

Deuant les yeux du peuple , & des meres Troyennes !

N'est-ce pas vne mesme chose de désirer ceste mort à quelqu'un , & de confesser qu'il y a sujet de la désirer ? Decius se deuoua pour la republique ; & donnant des esperons à son cheual, alla chercher la mort dans les espées des ennemis. Son fils par vne emulation genereuse de la Vertu paternelle , avec paroles solennellement conceuës, & desia comme hereditaires en sa maison

maison, en fist de mesme, ne se souciant d'autre chose que d'apaiser les Dieux par la Viétime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous que furent fondées ces résolutions glorieuses de l'une & de l'autre, que sur l'opinion qu'ils auoient, que c'estoit chose desirable qu'une bonne mort? Il n'y a donc point de doute, que la plus belle & la meilleure chose du monde ne soit de mourir en quelque entreprise vertueuse, & par un acte memorable consacrer son nom aux siècles à venir. Vous pensez, quand un homme résiste courageusement à la douleur, qu'il ne se serue que d'une Vertu, parce que la Patience est celle qui paroist le plus en cette action: vous vous trompez, elles y sont toutes. Quant à la Magnanimité, c'est chose certaine qu'elle y est, parce que la Patience, la Souffrance & la Tolerance ne sont que ses branches. La Prudence y est, qui com-

me

me intendante sur tout ce qui se delibere , conseille de se comporter genereusement en ce qu'il est impossible d'éviter. La Constance y est , qui ferme contre toute violence , ne quitte jamais la place qu'elle a prise , & jamais ne quitte ce qu'une fois elle a resolu. Toutes les autres Vertus y sont tout de mesme : c'est vne societé qui ne se diuise point que la leur. Quant il se fait quelque chose de louable , il y en a bien vne qui principalement en prend la conduite : mais c'est par l'aduis de ses compagnes ; or depuis que toutes les Vertus approuuent vne chose , encore qu'il semble que ce ne soit l'ouillage que d'une seule, indubitablement elle est desirable. Et quoy ? Penseriez - vous que rien ne fut desirable que ce qui vient par le ministere des voluptez & du repos, & qui nous fait mettre les festons sur nostre porte ? Il y a des voluptez melancholiques , & des
des

des vœux plus celebrables par adoration que par applaudissement. Ne pensez - vous pas que Regulus ne desirast d'estre bien-tost de retour au supplice, qui luy estoit reserué par les ennemis? Prenez l'ame de quelque grand personnage, & pour quelque temps laissez les opinions populaires: representez - vous la vertu telle que vous devez penser qu'elle est, belle, magnifique, & qui ne demande point que nous luy portions des œillets & des roses; mais que nous la seruions avec le sang & la sueur. Regardez M. Caton approchant ses mains pures de cette venerable poitrine, & courageusement agrandissant la playe, que le coup n'auoit pas fait assez profonde. Que luy direz-vous? Que vous plaignez son inconuenient, ou que vous louiez sa resolution. Il me souuient à ce propos de nostre Demetrius, qui dit qu'une vie hors de toute apprehension, & qui
n'a

n'a iamais contesté contre la Fortune, est vne mer morte. Quand vn homme n'a rien qui l'excite, qui luy fasse du mal, ny qui par menace ou attaque, luy donne sujet d'éprouver comme il a le courage en bonne assiette, mais croupit en l'oïsiueté d'vn repos continuél, ce n'est pas tranquillité, c'est vne bonace & langueur de mer. Attalus le Stoïque disoit ordinairement, Qu'il ay moit mieux que la Fortune l'employast au camp qu'à la chambre. Je suis tourmenté: mais ie ne dis mot: cela va bien. On me fait mourir: mais ie ne gemis point: cela va bien. Epicure diroit cela m'est doux. Mais ie penserois parler indignement d'vne chose si honneste & si graue de luy donner vn nom si delicat. Je suis dans le feu, mais ie ne me rends point. Pourquoy ne fera-ce chose desirable, non que le feu me brusle, mais que le feu ne m'estonne point? La plus belle & la plus
excel

excellente chose du monde, c'est la Vertu : & i jamais les choses ne peuvent estre que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.



EPISTRE LXVIII.

ARGUMENT.

1. *Il blasme la vie trop solitaire.*
2. *Quelles doiuent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.*
3. *La Vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame, que tout autre âge.*

IE me range de vostre opinion, & suis d'aduis que vous - vous cachiez en quelque retraite; mais que vous cachiez vostre retraite mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte, ils vous en monstrent

monstrent l'exemple : mais vous y trouuerez l'vn & l'autre. Je le vous feray voir quand il vous plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suiuent, se meslent de toutes Republicques, ny continuellement, ny sans fin : & puis quand nous auons mis le Sage aux affaires d'une Republicque digne de luy, qui est le monde, en quelque part qu'il fasse sa retraite, il est tousiours en sa Republicque; & peut-estre il sort d'un petit coin, pour entrer en un Palais; & porté dans le Ciel, reconnoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires eminentes, que les grands du monde ont eleuées pour l'ostentation de leur vanité. Retenez bien ce que ie vous vay dire. Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Je reuiens à cette - heure à ce que i'auois commencé de vous conseiller; que la retraite que vous voulez

lez faire, soit secrette. Ne publiez point que c'est pour Philosopher : trouuez luy quelque autre pretexte : dittes que vous-vous trouuez mal , & que vous-vous affoiblissez, ou que vous estes lassé de travailler.

I. C'est vne lasche ambition que de rechercher de la gloire à se reposer. Il y a des bestes qui de peur qu'on ne les trouue , brouillent leurs voyes à l'entour de leurs gistes. Il vous en faut faire de même : autrement il ne vous manquera pas d'estre suiui. La plupart des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils voyent la porte ouuerte , & si elle est close , ils crochettent les serrures pour y entrer. Il n'y a rien qui sollicite plus vn larron que ce qui est sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise , n'arreste iamais les curieux. Le monde est ainsi fait , il n'y a si lourdaut à qui ce qui est tenu

tenu secret , ne fasse ouvrir les yeux. Vous ferez tres-bien, si vous vous retirez , de ne publier point vostre retraite. C'est vne maniere de la publier , que de se cacher trop, & ne se laisser voir à personne : l'un s'est retiré Tarente, l'autre s'est enfermé à Naples : vn autre depuis long-temps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeller le monde , que de faire vne farce de sa solitude.

I I. Quand vous ferez vostre retraite , pensez à parler avec vous, & non à faire parler de vous. Mais que me ditay-ie ? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous - mesme. ConteZ-vous vos veritez, & accoustumez-vous à les ouïr. Si vous sentez quelque chose en vous , où plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez vostre infirmité , c'est de quoy vous ferez vostre principal entretien. Chacū sçait les indispositions

sitions de son corps , & pour ce l'un se fait vomir, pour se décharger l'estomach : l'autre mange souuent , pour le fortifier : l'autre se desseche par abstinence : l'autre se purge; l'autre, qui est goutteux, se garde du vin & du bain ? Et quoy qu'il en arriue , nous ne nous soucions pas du demeurant, pourueu que nous remedions à ce qui nous presse le plus. Ainsi nous auons dans l'ame des parties interessées , qu'il est question de guerir. Que fais-ie quand ie me repose? ie pense mon vlcere. Si ie vous monstrois vn pied enflé, vne main liuide, ou les nerfs dessechez de quelque iambe raccourcie , vous ne trouueriez point mauuais que ie ne bougeasse d'vne place, & que ie donnasse ordre à ma guerison. I'ay vn mal plus grand que tout cela, mais ie ne le vous puis monstrier. L'inflammation est interieure ie ne veux point que vous me donniez de louüange , & que vous
me

me preschiez que ie suis vn grand homme, que i'ay tout mesprisé, que parce que les folies de cette vie m'ont despleu, ie m'en suis voulu separer. Rien ne m'a despleu que moy-mesme. Vous n'avez que faire de venir à moy pour y profiter quelque chose. Vous vous trompez de penser que ie vous doive donner du secours. Ce n'est pas vn medecin qui se tient ceans, c'est vn malade. I'ayme bien mieux, quand vous partirez d'avec moy, que vous disiez: i'estimois eét homme-là bien-heureux, ie le tenois pour homme bien suffisant: i'auois porté les oreilles ouuertes, mais il m'a trompé: ie n'ay rien veu; ny rien ouy qui m'ait contenté, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner. Si vous vous en allez avec cette opinion de moy; si vous en partez de cette façon, ie suis bien: i'ayme mieux que mon repos soit excusé, qu'enuié. Vous me direz à cette-
heure;

heure; Et comment, Senèque, me recommandez-vous le repos? Vous tenez le langage d'un Epicurien. Je vous recommande le repos; il est vray, mais c'est un repos où j'entends que vous ayez des occupations plus belles & plus laborieuses, que celles que vous avez laissées. Estre toujours à la porte de quelque grand, tenir une liste des vieillards qui n'ont point d'enfans, avoir du credit en cour, ce sont choses sujettes à l'enuie, de peu de durée, & à quoy, sans mentir, un homme d'honneur se fait tort de s'arrester. Cettuy-cy a plus de reputation au Palais que ie n'ay: cét autre est mieux suiuy: ie ne puis avoir tant de train que l'un, ny tant de faueur que l'autre. Il ne m'en chaud que tout le monde me vainque, pourueu que ie vainque la Fortune. Pleust à Dieu que vous eussiez pris, il y a long-temps, le chemin que vous prenez à cette-heure! Mais c'est
la

la coustume d'attendre à deuiser de la felicité de la vie , qu'on soit en la presence de la mort. Quoy que c'en soit , contentons-nous d'auoir esté si longs , & ne differons plus à l'aduenir : puis que nous n'auons voulu croire la raison de beaucoup de choses qu'elle nous disoit estre superflûes & ridicules , croyons-en l'experience que le Temps nous a donnée.

III. Faisons cõme ceux qui sont partis tard , & veulent regagner le temps. Piquons : nous auons vn âge le plus propre du monde à cette estude. Il a ietté son écume, & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il estoit impossible de dompter. Il ne faut plus guere de choses pour les éteindre du tout. Oüy : mais quand feray - je mon profit d'une chose que ie commence d'apprendre , quand ie suis prest de mourir ? Si vous n'en titez autre commodité , vous en mourez plus
 homme

homme de bien : Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne consciéce, que celuy qui par la connoissance des affaires du monde, & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses, a dompté les passions, & s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous auons, pour l'employer à l'acquisition d'vn si grand bien. Quiconque se fait sage en la vieillesse, il en a l'obligation à ses années.



EPISTRE LXIX.

ARGUMENT.

1. *Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplative, & replongent l'Ame dans le Vice.*
2. *Le Sage medite continuellement la mort.* I. le

I. **I**E n'approuue pas que vous changiez souuent de lieu, & que tantost vous soyez en l'vn, tantost en l'autre, sans faire autre chose que d'estre tousiours par le chemin. Premièrement, parce que tous ces voyages tesmoignent vn esprit mal arresté. Vous ne pouuez bien establir vostre repos, si vous regardez tousiours apres les nouueautez, & ne faites autre mestier que de courir. Ayez le corps ferme, si vous voulez que l'esprit le soit. Apres cette raison, il y en a vne autre. C'est que les remedes, s'ils ne sont continuez, ne peuuent profiter. Le repos & l'oubly de la vie passée, ne veulent point d'interruption. Donnez loisir à vos yeux d'apprendre à se passer des choses qu'autresfois ils ont tant pris de plaisir à regarder. Accoustumez vos oreilles à de meilleures paroles que celles qu'elles ont ouyes par le passé. Vous ne scauriez sortir, que vous
ne

ne rencontriez quelque chose qui rallumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maistresse à bon escient , il se faut garder de rien voir qui nous la represente, parce qu'il n'y a point de playes qui se cicatrisent si tard , ny qui plustost se remettent à saigner que celles de l'amour. Ainsi pour ne retomber iamais au desir des choses qui vous ont passionné , ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les objets que vous leur auez ostez. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque costé qu'elle se tourne , si elle se veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de l'occupation, & des gages : Il n'y a rien de si mauuais qui n'ait sa recompense. L'Auarice promet de l'argent ; la Luxure, beaucoup de plaisirs, & de beaucoup de sortes : L'Ambition , des estats , du credit , de la grandeur , & tout ce qui en dépend: les vices ne se font point seruir sans payer : mais au-

pres de la Vertu , chacun vit à ses despens , & sur sa bource. Quand nous donnerions tout vn siecle à dompter les vices, la licence qu'ils ont prise de longue main , les a tellement enfléz , que ie ne sçay si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrions faire en vn temps si court comme celuy de nostre vie, & encore le coupant en tant de morceaux , comme nous faisons. Veillons continuellement en vne chose & tenons - y tousiours l'esprit bandé: tout ce que nous pourrions faire , ce sera de la mettre à quelque degré pres de la perfection.

I I. Si vous me croyez , n'ayez autre meditation, ny autre exercice que de vous preparer non seulement à receuoir la mort , mais à l'enuoyer querir , si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autant vaut - il aller vers elle, comme attendre qu'elle vienne.

vers

vers nous. Tout reuiet à vn: c'est vne parole tres - mal ditte, & vrayement digne de la bouche des ignorans, où elle est ordinairement, Qu'vn homme est bien-heureux de mourir de sa belle mort: Et puis vous pouuez penser encore vne autre chose, que vous ne pouuez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous auez eu le temps que vous deuez auoir. Vous ne laissez rien du vostre: ce qui demeure est pour les autres.



EPISTRE LXX.

ARGUMENT.

1. *La vie passe sans qu'on s'en aperçoine.*
2. *Qu'on doit quelquefois desirer la mort, & ne la fuir iamais: il n'importe pas de mourir tost ou tard,*

I 2

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

tard , mais de bien ou mal mourir.

3. *Qu'il ne faut point conseruer la vie par une action lasche.*
4. *Si on doit attendre ou preuenir la mort.*
5. *D'où vient l' apprehension de la mort.*
6. *Que les meditations de tous les accidents humains , horsmis de la mort , peuuent estre superflues.*
7. *Que les gens de basse condition ont mesprise la mort , aussi bien que Caton , & que les autres grands personnages.*

I. **I**E suis allé visiter vos Pompées , qu'il y auoit long-temps que ie n'auois veus. Ils m'ont tellement representé mes ieunes ans , qu'il m'estoit aduis que i'en venois de partir , & que i'y deuois encore faire ce qu'autrefois i'y auois fait. Nous laissons la vie derriere nous & comme à ceux qui sont en la mer.

Les

Les villes & les champs de leurs yeux se reculent.

Ainsi en la rapide vifteffe des années, nous perdons premierement nostre Enfance, puis l'Adolescence, puis ce qui est entre le ieune homme & le vieil aux confins des deux âges, puis ce qu'il y a de meilleures années en la vieillesse mesme: Et finalement commence à paroistre cette fin generale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

II. Pensons - nous que ce soit vn escueil, sots & mal-auisez que nous sommes? C'est vn port que nous deuons quelquesfois desirer, & iamais fuir. Celuy qui dès ses premiers ans y est arriué, n'a non plus de sujet de se plaindre, que celuy qui auroit bien - tost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoit estre bien loing. Car aux nauigations (comme vous sçauéz) quelquesfois faute de vent nous sommes si long - temps à branler sur l'eau,

que la bonasse nous importune: & quelquesfois aussi nous en auõs vn si bon que nous sommes tous esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre du vaisseau. Pensez qu'il en est de mesme en la vie: Quelquesfois ceux-mesmes qui ne se pressent pas, se trouuent en vn moment portez, où ils doiuent aller: & quelquesfois ils sont menez si bellement, que le chagrin les desseche, & que bien souuent en cette longueur, il arriue des occasions pour lesquelles ils seroient bien-aises de ne viure point. Car le viure de soy n'est pas desirable, mais le bien viure. C'est pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie, comment & ce qu'il doit faire. Il pense tousiours quelle sera sa vie, non combien longue. S'il se void pressé d'incommoditez, & de trauerfes qui
luy

luy empeschent le repos , il s'ouvre la porte luy-mesme , & n'attend pas tousiours à le faire , qu'il se voye à l'extremité : mais aussitost qu'il commence à se deffier de la Fortune , il prend garde à ses affaires , & considere si c'est point là qu'il faut tirer l'anchre. C'est tout vn qu'il se donne luy-mesme la mort , ou qu'il la reçoit, qu'elle vienne tard, ou de bonne heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beaucoup perdre d'une chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tost, ou mourir tard, mais de mourir bien , ou mourir mal. Qui meurt bien , se met hors du danger de viure mal. Et pource ie trouue que ce Rhodiot parla plus en femme qu'en homme, qui ayant esté mis en vne cage par vn Tyrann , qui le faisoit nourrir là dedans en beste sauuage , comme quelqu'un de ses amis luy conseilloit de se laisser mourir de faim,

luy respondit, que tant qu'un homme viuoit, il ne se deuoit iamais desespérer de rien.

III. Quand cela seroit vray, si est-ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que ie n'en voudrois point. Il y a des choses bien precieuses, que quand ie serois assuré de les auoir en faisant vne si vilaine confession de ma lascheté, j'aimerois mieux ne les auoir pas. Pourquoy considereray-ie plustost, que sur celuy qui vit, la Fortune peut toutes choses, que ie ne considereray que sur celuy qui sçait mourir, la Fortune ne peut rien? Si est-ce pourtant que quelquesfois, encore que ie me voye la mort toute assurée, & que ie sois sur le poinct de receuoir le supplice qui m'est destiné, ie ne presteray point la main à ma punition: C'est vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy qui vous doit tuer, ayez patience: pourquoy

quoy le preueniez-vous , & pourquoy vous faites-vous procureur de la cruauté d'autrui ? Est-ce que vous portez enuie à vostre bourreau , ou que vous luy vouliez espargner sa peine ? Socrate pouuoit bien preuenir la ciguë par l'abstinence : & cependant il fust trente iours prisonnier , attendant la mort d'une heure à l'autre, non pas en cette intention , que tout estoit possible, & qu'en si long espace de temps , il y auoit place pour beaucoup d'esperances, mais pour se conformer aux lieux , & ne retrancher rien à ses amis, du peu de temps qu'ils auoient à le posséder.

I V. Quelle contrariété d'opinions est-ce de mespriser la mort, & auoir peur de la prison ? Scribonia, femme d'honneur, fust tante de Drusus Libo , ieune homme d'aussi petit iugement , que de grande maison ; Qui se promet-

toit plus , qu'en son siecle il n'estoit

estoit permis à personne d'esperer, & plus qu'en quelque siecle qu'il fust, vn si mal-habile homme ce que luy, ne pouuoit iamais auoir. Comme il eust esté rapporté du Senat dans vne litiere, tout mal-fait, & mal-accompagné, (parce que tous ses plus proches le tenans, non plus criminel, mais desia mort, l'auoient mal-heureusement abandonné) il commença de prendre aduis s'il deuoit attendre la mort ou se la donner. Sur quoy Scribonia luy ayant demandé quel plaisir il auoit à faire la charge d'vne autre; il la creut; il se fit mourir, & fit bien; Car ayant à mourir au bout de trois ou quatre iours, a l'appetit de son ennemy, c'estoit bien faire la charge que de viure pour attédre sa commodité: Ce n'est donc pas chose qui se puisse vniuersellement décider, si me voyant menacer de la mort par quelque violence extérieure, ie la dois attendre ou
pre

preuenir. Il y a beaucoup de raisons d'une part & d'autre. Si de deux morts qui s'offrent, l'une est douce & l'autre cruelle, pourquoy ne ietteray-ie la main sur celle qui aura moins d'incommodité? Comme pour m'enbarquer ie choisiray le nauire où ie me dois mettre, & pour me loger ie prendray plustost vne maison que l'autre, i'en feray de mesme de la mort. Ayant à quitter le monde, ie prendray le chemin qui me semblera le plus beau pour en sortir. Et puis, comme la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure, ainsi la mort la plus longue est tousiours la pire. Il n'y a chose où l'esprit doie plustost suiure sa fantasie qu'en la mort. Qu'il sorte du costé que son humeur le pousse; soit que le fer soit plus selon son goust, soit qu'une corde luy plaise dauantage, ou qu'il aime mieux quelque breuuage qui luy bouche les veines; laissons-le faire. Qu'il
rompe

rompe les liens de sa seruitude, de la façon que bon luy semblera. En la vie il faut tascher de contenter tout le monde , mais en la mort, nous n'auons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'un dira que vous auez eu faute de cœur; vn autre, qu'il y a eu de la temerité en vostre fait; & vn autre encore, qu'il y auoit bien quelque maniere de mort plus genereuse & plus braue que celle que vous auez choisie. Mais pensez plustost que vous estes sur vne deliberation, que quand vous l'aurez executée, vous n'auetz plus que faire de ce qu'on dira de vous? Et ne vous souciez d'autre chose que de vous oster à la Fortune le plustost que vous pourrez : autrement vous trouuez toujours quelqu'un qui n'approuuera pas vostre resolution. Il y aura mesme entre ceux qui font profession d'e-

stre

estre Philosophes, qui vous diront, Qu'il ne faut iamais faire de violence contre sa vie; Que c'est impieté d'estre meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité: Ceux qui tiennent ce langage, rendent la liberté prisonniere, & ne s'en apperçoient pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre aduantage, que ce que n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en auons vne infinité pour en sortir. A quel propos me reserueray-ie aux rigueurs d'une maladie, qui n'a point d'esperance, ou à toutes les hontes que me vouldra faire vn insolent & cruel ennemy? Si parmy les tourmens mêmes, j'ay moyen de m'ouurer le passage; & me faire faire place, s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher? Le poinct seul où nous ne pouuons proposer de grief contre la vie, c'est, qu'elle ne tient personne.

sonne. La condition des hommes est bonne en vne chose, que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez - vous plaisir de viure ? viuez. Vous en faschez-vous ? Vous estes libre de vous en retourner d'où vous estes venu. Vous - vous estes si souuent fait ouurir la veine , pour vous aller d'une douleur de teste, ou pour vous décharger de quelque abondance d'humeurs. Ne pensez pas qu'il vous faille faire quelque grande playe qui vous déchire tout ce que vous auez dans le corps. La pointe d'un caniuert vous fera l'ouuerture d'une liberté perpetuelle, & par vne piqueure vous - vous mettrez hors d'aprehension à tout iamais.

V. A quoy tient - il donc que nous y allions si lentement ? C'est que iamais nous ne nous ressouuenons que nous ne sommes icy que pour vn temps, & que quelque iour il nous sera force d'en deloger.

loger. Nous sommes comme ces vieux locataires , que la longueur du temps a tellement accoquinez en vne maison , que quelques incommoditez qu'ils y reçoient , il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez-vous estre maistre de vostre corps ? Demeurez - y come tousiours prests à le quitter. Proposez-vous que c'est vne compagnie où vous ne deuez pas tousiours estre ; Et vous la laisserez avec moins de regret , quand il vous en faudra separer. Mais comment nous resoudrons - nous à finir nostre vie, nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'estendre nos concupiscences ?

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire : car toutes les autres peuvent estre superflües. Parce que ie me seray preparé contre la pauureté , peut-estre ie seray riche , tant que ie viuray : ie me seray pourueu d'armes contre les douleurs,

douleurs , & vne santé continuelle m'ostera les occasions de m'en seruir : ie me seray fortifié de resolutions , encore que la fortune me fist perdre ma femme, mes enfans , ou mes amis , & ils viuront tous plus que moy ; La mort est le seul ennemy contre lequel ie ne puis faillir de me preparer , parce qu'indubitablement il me faudra venir aux mains avec elle.

VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands personnages qui ayent de la force assez pour rompre les fers qui nous tiennent en cette captiuité du corps Caton fut braue certainement , de prendre son ame avec la main, & la mettre dehors , quand il vid qu'elle ne sortoit pas assez tost par l'ouuerture que l'espée auoit faite. Mais ce ne sont pas coups qui appartiennent à luy seul: en la lie mesme des hommes, ils'en est trouué qui d'une secouffe magnanime & vigoureuse , se
sont

sont attachez aux outrages de la Fortune, & n'ayans peu ny mourir à leur fantaisie, ny faire election des instrumens pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, & rendu mortelles des choses qui n'estoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernierement au jeu des Bestiaires, vn Alemand qu'on preparoit pour le spectacle du matin, feignit de vouloir aller faire ses necessitez, parce que par autre moyen il ne se pouuoit deffaire de ses gardes. Il y a ordinairement vne esponge aux priuez, pour le seruice de ceux qui en ont affaire; il la prit avec le morceau de bois où elle estoit attachée, & se la fourra toute dans la gorge: si bien que par l'empeschement de sa respiration il se fit sur l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire vne honte à la mort. Je sçay bien que vous me direz, que le parfum n'en estoit gueres bon.

Mais

Mais comme sçaura mieux mon-
strer vn homme la faute de son iu-
gement , que de faire le degousté
quand il est question de mourir? Il
faut aduouër que cét homme , qui
auoit le courage grand , meritoit
bien qu'on luy remît l'élection de
la mort en sa liberté. Comme pen-
sez-vous qu'il se fust brauement
seruy d'vne espée, & comme cou-
rageusement il se fust jetté dans la
mer , ou précipité d'vn rocher en
bas, s'il en eust eu le moyen? Quoy
que dépourueu de toutes choses, il
trouua dequoy se bien faire , &
nous apprit que pour mourir il ne
faut autre chose que le vouloir.
Que chacun iuge de cette action
ce que bon luy semblera : mais
pour moy, ie tiendray tousiours
cette maxime , Que la mort n'a
point de vilainie si puante qui ne
me sente mieux que tout le musc
& tout l'ambre - gris que la serui-
tude sçauroit auoir. Puis que i'ay
commencé par les exemples de
gens

gens de basse qualité, i'y continueray, pour obliger ceux de qui la condition est meilleure, à leur demander quelque chose dauantage, quand ils verront qu'une chose qu'on estime si terrible, est méprisée par les hommes du monde qui sont les plus méprisez. C'est vne opinion dont nous sommes abbreueez de longue main, que ces Catons, Scipions, & autres leurs semblables que nous admirons, sont au delà de nostre imitation: Mais ie vous veux monstrier que parmy ces maraux destinez au combat des bestes, il ne se trouuera pas moins d'exemples de cette vertu, que parmy ces Capitaines qui ont eu les premieres charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas long - temps qu'un belistre qu'on enuoyoit dans vne charrete avec des gardes, pour le spectacle du matin, feignant d'auoir sommeil & de chercher vn lieu pour se reposer la teste, trouua moyen
de

de se la passer entre deux rais , & s'y tint ferme , iusques à ce que la rouë qui tournoit , luy eust tords & rompu le col. Il échappa du supplice par la charrete mesme qui le portoit. Quand vn homme a volonté de sortir , il n'y a rien d'assez fort pour l'en empescher. La Nature ne nous garde point sous la clef. Ceux que la necessité de sortir du monde, laisse en liberté de choisir la porte, peuuent prendre celle qu'il leur plaira. L'électiõ ne peut estre qu'en la multitude: quand les occasions sont difficiles, il faut prendre la premiere venue pour la meilleure. Quand ce seroit chose dequoy iamais on n'auroit oüy parler, l'esprit ne manquera pas à qui aura du courage assez : vous voyez que ces chetifs esclaves mesmes s'euertuent quand la douleur les a piquez , & que ceux qui les gardent, ne sçauroient estre si fins qu'ils ne trouuent moyen de les tromper. On ne
peut

peut dire que ce ne soit le train d'un galant homme, d'auoir fait la resolution de mourir, & tout ensemble trouué le moyé de l'exécuter. Puis que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de semblables exemples, ie vous en vay dire encore vn. La seconde iournée du combat naual, vn Babare à qui on auoit baillé vne demy-pique, pour se battre contre vn autre, se la mit au trauers de la gorge. Et de fait n'eust-il pas esté bié lâche de se reseruer à des tourmens suiuis de la risée de tout vn peuple, puis qu'il auoit moyen de s'en garentir? & bien mal aduisé d'attendre la mort, puis qu'il auoit des armes en la main? Ce spectacle fut d'autant plus grand, que l'exemple de mourir fut trouué plus honnesté que celuy de tuer. Et quoy d'oc? pourquoy ne seront les gens d'honneur, fortifiez par la meditatió, & par le discours de la Raison contre les choses casuelles, ce que
font

font les hommes perdus & criminels? C'est par la Raison que nous sçauons que par quelque chemin different que la mort vienne, elle ne vient iamais que par vn effort, & qu'il ne peut chaloir ou commence vne chose qui doit venir infailliblement. La mesme Raison nous exhorte, que s'il se peut faire, nous mourions sans douleur. Sinon que nous fassions comme nous pourrons, & prenions la premiere chose que nous trouuons pour nous dégager. La violence pour viure, est chose malhonneste; mais quand il est question de mourir, on ne sçauroit faire chose plus braue, ny plus glorieuse que d'en vser.



EPISTRE LXXI.

ARGUMENT.

1. *Pour prendre un bon conseil, il faut auoir un but, qui doit estre*
le

le souverain Bien.

2. *Il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste.*
3. *La Sagesse nous apprend à distinguer le bien d'avec le mal.*
4. *Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauvaises fortunes.*
5. *Qu'on ne doit point resister à la mort.*
6. *La Philosophie nous monstre le chemin de l'honneur & de la Vertu.*
7. *Qu'on trouue la Felicité aussi bien dans les aduersitez, que dans les prosperitez.*
8. *Description d'un homme sage.*
9. *Definition de la Vertu.*

Vous ne cessez de me faire des consultations, & ne prenez pas garde qu'il y a bien du chemin entre vous & moy. Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point

point que bien souuent quand vous receuez mes aduis , vous ne fiffiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escrits ; car on accommode le Conseil à la disposition des affaire. Or elles changent d'une heure à l'autre , & courent plustost qu'elles ne vont. Il faut donc prendre conseil d'une chose , plustost que le iour qu'on la veut faire ; Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard & qu'il seroit meilleur d'estre pris sur le poinct mesme de l'execution.

I. Or ie m'en vay vous apprendre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrez sçauoir ce que vous deuez ou fuyr , ou desirer , iettez aussi-tost les yeux sur le souuerain Bien , & souuenez - vous quelle profession de vie vous - vous proposez de faire : car à cette regle se doiuent conformer toutes vos actions. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne
sommes

sommes asseurez de la forme du tout. Quoy que vous ayez les couleurs broyées, vous ne sçauriez rien peindre, que premierement vous ne sçachiez ce que vous voulez représenter. La principale faute que nous faisons, c'est que nous délibérons de la vie par pièces, & jamais en gros. La première chose que doit faire vn homme qui veut tirer vne fleche; c'est de sçauoir ce qu'il veut frapper. Nos Conseils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Vn marinier qui ne sçait où il veut prendre terre, ne sçaura quel vent il doit desirer. Parce que nos actions sont toutes fortuites, c'est force que la Fortune y ait beaucoup de pouuoir. Il en est qui sçauent des choses qu'ils ne pensent pas sçauoir, comme quelquesfois il nous aduient de demander ceux qui sont aupres de nous: ainsi le plus souuent en faisons - nous de ce qui est le souuerain Bien. Il est

tout aupres de nous , & nous l'allons chercher bien loin. Je ne vous amuseray point de beaucoup de paroles pour vous faire entendre que c'est;ny ne vous broüilleray point l'esprit d'une diuersité d'objets. Je vous mettray tout droit le doigt dessus.

II. Que me seruiroit de vous aller chercher tant de diuisions & de subdivisions , puis que tout d'un coup ie vous puis dire ; Le souuerain Bien est ce qui est honneste , & ce que vous admirerez dauantage , il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste: tous les autres ne sont ny vrais ny legitimes. Si vous-vous imprimez cette opinion & deuenez amoureux de la Vertu (car de l'aymer simplement ce n'est pas assez) elle ne s'approchera de rien, si triste & si miserable, quelque opinion que les autres en ayent ; qu'elle ne vous fasse trouuer du repos & du plaisir. Les tourmens mesmes , si
vous

vous - vous y troublez moins que celuy qui vous les fait souffrir , & les maladies, si vous ne murmurez point, & ne perdez point courage, vous seront des exercices qui vous donneront du contentemēt. Toutes ces choses qui sont ameres au goust des autres, vous seront douces , si vous les rehaussez au dessus d'elles. Vous tenez pour vne proposition indubitable , Que ce qui n'est point bien, ne peut estre honneste , & que lors toutes incommoditez se peuuent iustement dire bonnes , quand elles sont deuenuës honnestes par la presence de la Vertu. Je sçay bien qu'il est aduis à beaucoup que ce sont Chimeres, & choses qui passent la condition des hommes, que ce que nous promettons ; de quoy ie ne m'ēbahy point , parce qu'ils ne jettent les yeux que sur le corps. Mais qu'ils se retournent vers l'ame ; & ils parleront d'un homme comme d'un Dieu. Reti-

rez-vous donc , Lucilius , & me laissez toute cette race de Philosophes pedants , qui d'une chose si haute & si magnifique , nous ramènent aux syllabes, & repaissent les esprits de certaines subtilitez qui ne font que les affoiblir. Tâchez de ressembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Philosophie , & non à ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est vne chose qui donne bien de la peine, auant qu'on la sçache , & peu de fruit quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy , rangez-vous à ces premiers maistres. Socrates , de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure , dit, Que la plus grande sagesse que puisse auoir vn homme , c'est de sçauoir faire distinction du bien & du mal. Voulez-vous estre heureux , dit-il , ne vous fâchez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un
vous

vous veut dire des iniures , qu'il vous en die : s'il vous veut faire des outrages , qu'il vous en fasse; quoy qui vous arriue , vous ne souffrirez rien , pourueu que la Vertu soit avec vous. Voulez-vous estre heureux ? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien ? Endurez qu'on vous mesprise. C'est vne patience dont personne n'est capable , s'il n'a cette opinion , Que tous biens sont égaux, parce que rien ne peut estre Bon qui ne soit Honneste , & que ce qui est Honneste en quelque sujet qu'il soit , n'est iamais susceptible d'inégalité.

IV. Et quoy donc ? il ne peut auoir aucune difference si Caton est Preteur, ou s'il ne l'est pas: s'il gagne la bataille de Farsalle , ou s'il la perd : Ce bien, de demeurer inuincible en vn party vaincu , est aussi grand comme est le bien de reuenir Victorieux à Rome. Pacifier les choses , & les remettre en

leur premier estat , pourquoy ne seroit-il aussi grand ? la Vertu qui domte la mauuaise Fortune , est celle mesme qui regle la bonne : Or la Vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite : elle est tousiours d'vne taille. Mais Pompée sera mis en route. Tous ces Grands , de l'assistance desquels il se seruoit , pour vn argument que sa cause estoit la cause de la Republique ; Ce Senat mesme portant les armes , duquel il faisoit son auant-garde , seront tous defaits en ce combat ; & la ruyne d'vn si grand Empire enuoyera ses esclats en tous les quartiers du monde ; vne partie en Egypte, l'autre en Afrique , & l'autre en Espagne ; Et la pauvre Republique , de peur de n'estre pas assez longtems miserable , ne pourra pas tomber vne seule fois ? ie veux que tout cela soit : ie veux que Iuba se perde en son propre Royau-me , & que ny la connoissance du
pays

pays , ny la valeur de ses sujets, opiniaftrez à mourir pour le service de leur Roy , ne l'en puisse garentir ; le veux que la foy mesme de ceux d'Vtique cede à la continuation des mauuais succez, & qu'en Afrique Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de sa maison y auoient tousiours euë auparauant ; Il y a long-temps que Caton a donné ordre à sa seureté : Mais quoy qu'il en soit, il a esté vaincu ? Que voulez-vous faire ? c'est vn rebut qu'il faut compter parmy les autres. Il ne se desespere non plus pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas esté Preture. Le iour qu'on luy refusa la Preture , il ne fit que jouër : la nuit qu'il deuoit mourir , il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture tout en vn rang. Il s'estoit par vne meditation continuelle graué certe maxime en l'ame , Qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arri-

uer. Pourquoy se fut-il troublé du changement de la Republique, luy qui sçauoit qu'il n'y a rien au monde, non pas la terre, non pas le Ciel, non pas cette contexture vniuerselle, quoy que Dieu mesme la conduise, qui ne soit sujet à reuolution. Les choses ne seront pas eternellement en l'ordre où elles sont à cette heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progres, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyons se promener sur nos testes, & ce que nous foulons sous nos pieds, se diminuë chaque iour de quelque chose, & à la fin doit cesser entierement. Il n'y a rien qui n'ait sa vieillesse. Nature enuoye tout en mesme lieu, quoy que ce soit par interualles inégaux. Ce qui est, ne fera plus & ne perira pas pourtant, mais se resoudra. Cette resolution nous semble vne mort,
parce

parce que nous ne regardons qu'aux choses qui sont pres de nous , & que l'esprit offusqué des nuages du corps , & engagé en sa seruitude, ne peut pas donner iusques à celles qui sont plus éloignées. S'il le pouuoit faire , & se promettre que comme la mort à la vicissitude apres la vie, la vie aura sa vicissitude apres la mort , & qu'alternatiuement les choses ne cesseront iamais d'estre faites & deffaites, & refaites par l'eternelle bonté de Dieu , qui veut donner cette occupation à sa prouidence , il porteroit sa fin & celle des siens avec plus de patience qu'il ne fait. C'est pourquoy, quand Caton aura couru de l'esprit , les siecles passez & les futurs , il dira, Que toute la race des hommes, nais & à naistre , est condamnée à la mort. Que toutes ces grandes villes , à qui la Fortune a donné quelque part de la seigneurie du monde, ou qui dans les autres Mo-

narchies ont la principale reputation, seront vn iour en si pitoyable estat qu'on en demandera des nouuelles, & n'auront plus de nom que dans les Histoires. Les vnes prendront fin par la guerre, les autres par vne longue paix, qui se changera tout bellement en faineantise, & les autres par la superfluité des despenses, qui est la ruyne la plus certaine que les grands Estats puissent auoir. Toutes ces campagnes fertiles seront couuertes de quelque inondation subite de la mer, & seront mer elles-mesmes, ou bien quelque spacieuse cauerne, qui est peut-estre sous elles, se venant à lascher, les engloutira. Quelle raison ay-ie donc de me plaindre, & faire le mal-content, si de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers?

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu, ny se vouloir excepter d'vne loy generale,
mais

mais se refoudre , ou qu'il s'en va recevoir vne meilleure vie ; & en quelque lieu plus clair & plus tranquille , iouyr de la compagnie des choses diuines ; ou pour le moins , que sans sentiment de rien qui l'incommode , il retournera se rassembler à sa Nature , & à ce tout duquel autresfois il estoit venu. Caton ne iuge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort, parce que la Vertu n'est point vne matiere qui s'allonge , ou qui s'élargisse. Socrates disoit , que la Vertu & la Verité sont vne mesme chose. Comme la Verité ne croist point ; aussi ne fait la Vertu. Elle est sans plenitude : il n'y a rien de vuide. Vous n'avez donc dequoy vous ébahir , quand ie vous dy que tous biens sont égaux , & qu'aussi grands sont ceux qu'avec élection on peut recevoir , que ceux qu'vn accident inopiné fait suruenir. Car si vne fois

fois vous-vous laschez à cette opinion d'inégalité , apres que vous aurez mis la souffrance courageuse & magnanime entre les moindres biens , vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera miserable , & miserable Caton , qui remet ses mains à sa playe plus courageusement la seconde fois que la premiere; Et plus miserable que tous les autres , Regulus si cruellement traité, pour auoir estimé sa parole plus que sa vie, & ne s'estre pas voulu permettre de mentir , mesme à ses ennemis. . Et toutesfois c'est vn langage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car comme ils n'auoient pas qu'il soit heureux , aussi disent-ils qu'il n'est pas mal-heureux. Les Academiques tiennent, Que certainement vn homme resolu parmy les douleurs est heureux: toutesfois non parfaitement, ny pleinement : Mais c'est vne
opinion

opinion qu'il leur est impossible de soustenir. Qui est heureux, est au comble du bien, qui est au comble du bien n'a point d'autre bien au dessus de luy. La Vertu ne souffre point de diminution : là où elle est, le vertueux aura le corps en pieces, qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu, j'entends vne Vertu pleine de vigueur & de courage, à qui les mains demangent de se battre, & qui prend le moindre ennuy qu'on luy fasse, pour vn appel. Ne voyez-vous pas les ieunes gents, de qui l'inclination est genereuse, quand le desir de paroistre les a conuiez à quelque entreprise, s'exposer librement aux perils, & ne trouuer point de mauvais chemins, quand il faut aller chercher de la reputation.

V I. La Philosophie vous inspirera la mesme assurance, & vous baillera le mesme mespris de tout ce qui vous sçaura arriuer.

Ce

Ce sera d'elle que vous receurez
 cette impression veritable, Qu'il
 n'y a point d'autre bien au monde,
 que l'honneur, Que ce n'est pas
 vne corde qui se puisse lascher &
 roidir comme l'on veut, mais
 vne regle qui ne scauroit estre si
 peu courbée, que tout n'aille de
 trauers. C'est à la Vertu de iuger,
 & non d'estre iugée, s'il n'y a
 moyé de la faire plus droite qu'elle
 est, il s'ensuit aussi qu'en tout
 ce qui sera dressé sur icelle, il ne
 peut y auoir rien qui soit plus ou
 moins droit l'vn que l'autre; Car
 estant force qu'ils se rapportent à
 leur regle, la raison veut aussi
 qu'ils se trouuent conformes en-
 tr'eux.

VII. Et quoy donc? Estre en
 vn festin parmy les delices, ou à
 la torture parmy les douleurs,
 c'est vne mesme chose? Pourquoi
 non? Je vous feray bien plus éba-
 hy quand ie vous diray qu'il fait
 bon estre à la torture, & mairmais
 estre

estre en vn festin. Mais c'est, quand à la torture on fait ce qui s'y doit faire, & qu'au festin on ne s'y comporte pas comme on doit. Ce n'est pas la matiere qui fait les choses bonnes ou mauuaises: c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'õt qu'une mesure & qu'un prix. Je sçay bien que quelqu'un de ceux-cy qui mesurent les autres à leur aune, me sauteroit volontiers au visage, parce que ie dis qu'aussi heureux est celuy qui a des aduersitez, & les supporte, que celuy qui parmy les prosperitez, se conduit avec discretion; Et qu'il est aussi heureux que celuy qui triomphe, que celuy qui vaincu de la Fortune, mais immuable de courage, est porté deuant le chariot du Victorieux; parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuuent faire, est impossible, & iugent de la force des autres par imbecillité. Pourquoi trouuez-vous estrange ce
que

que ie dis ? qu'estre lié , blessé , tué , brûlé , soient choses bonnes ? Elles sont quelquesfois plaisantes. La modestie est vne gésne au voluptueux , & le travail vn supplice au faineant. Le delicat a pitié d'un homme actif , & l'ignorant de celuy qui estude. Il en est de mesme des autres choses. Quand faute d'inclination, de force, & de suffisance , nous ne nous en sentons pas capables , nous les estimons dures & difficiles , & ne nous souuenons pas combié nous en cónoissons à qui ne boire point de vin, & estre éueillez au poinct du iour , sont les plus cruels supplices qu'il est possible d'endurer. Ces choses-là de qui nous auons si mauuaise opinion, ne sont ny dures ny difficiles : mais nous sommes foibles. Il faut vn grand courage, pour faire iugement des choses qui sont grandes : autrement nous l'imputerons à vne faute qui vient de nous. Les rames nous
sem

semblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans l'eau. Et cependant elles ne laissent pas d'estre bien droites. Les choses se font diuerses, selon la façon dont on les regarde. Nôtre esprit ne void pas bien clair en la connoissance de la Verité. Faites-moy voir vn ieune homme, qui n'ait point encore eu de part à la corruption du siecle, & qui ait l'esprit vif. Je m'asseure qu'il m'auouëra qu'vn homme qui magnanimement supporte le faix des aduersitez, se croit plus heureux, que celuy que la Fortune assouuit de toutes les prosperitez qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nonuelle que ce qui n'est point au vent, ne branle point. Mais quand on void vn homme se hausser là où les autres s'abbaisent, se tenir de bout là où les autres sont par terre, c'est en cette merueille que ie trouue vn iuste sujet de s'ébahir. Je ne croy pas que ny aux
tout

tourmens , ny en tout ce qu'ordinairement on appelle aduersitez, il y ait autre mal , sinon que l'esprit se plie , qu'il se courbe , que les genoux luy manquent , qui sont toutes choses à quoy le Sage n'est point sujet. Quelque charge qu'il ait sur le dos , il ne marche iamais que droit : sa taille paroist tousiours. S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui peut tomber sur vn homme , il n'en murmure point : il connoist sa force , & sçait bien qu'il a les espauls bonnes. Je ne le separe pas pourtant du nombre des hommes , ny ne me figure pas aussi peu de sentiment en luy , qu'en quelque souche. Je sçay bien qu'il est composé de deux pieces , l'vne irraisonnable , sensible aux morsures, aux brusleures , & aux douleurs : l'autre raisonnable , ferme, intrepide, & inexpugnable en ses resolutiõs. C'est en celle - la que consiste le souuerain Bien de l'homme. Tant qu'il

qu'il y a du deffaut, l'ame n'a que des anxietez ; & des inquietudes, quand il est plein. Vn rocher n'est pas immobile comme elle est. C'est pourquoy quelque zele qu'ait l'homme à se faire vertueux, & quelque pres qu'il soit de la perfection, s'il n'est point encore au dernier poinct, il se voudra faire accroire qu'il a besoin de reprendre son haleine ; & au lieu que tout d'une venuë, il peut acheuer le peu qui luy reste, il relaschera quelque chose de sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore passé tout le mauuais chemin, & que iusques à ce qu'il soit au haut, il est tousiours en danger de glisser. Mais celuy de qui la Sagesse est accomplie, n'est iamais bien à son aise, que quand il fait quelque preuue genereuse de sa Vertu. S'il se presente vne occasion de faire quelque acte louable, il va droit où l'honneur & la Raison luy font signe. S'il y a des difficultez.

ficulitez & des risques, il passe par dessus, & ne se soucie pas qu'on die qu'il a esté mal heureux, pourveu qu'on auouë qu'il est homme de bien. Je viens à cette heure à l'endroit où vous m'attendez, afin que vous ne pensiez pas que la Vertu que preschent les Stoïques, soit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, sentira douleur, & blesmira. En quoy consiste donc la misere, & ce qui veritablement s'appelle mal? A trembler, à sentir douleur, & à blesmir? Rien moins: Ce qui la cause c'est quand l'esprit troublé par ces incommoditez, est réduit à se confesser esclave du corps, & à murmurer contre sa condition. C'est bien chose indubitable, que le Sage demeure maistre de la Fortune par sa vertu: mais il en est assez, qui font profession de l'estre à qui bien souuent les menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehensions. Mais
c'est

c'est nostre faute d'exiger des escoliers, ce qui n'appartient qu'aux maistres. Je louë bien ce qui est bon, & me conseille de le faire: mais ie n'en puis encore prendre la resolution; & quand ie l'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay, deuant que de m'en pouuoir seruir, où l'occasion s'en presenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend, pour vne seule fois qu'on l'aura trempée; & d'autres qu'elle ne scauroit prendre, qu'elle n'ait esté dégressée, & remise en la chaudiere beaucoup de fois; Aussi est il de certaines sciences qui ne sont pas si-tost enseignées, que ceux qui les ont apprises, n'en scachent assez, pour en faire eux-mesmes des liures. Mais si cette-cy ne descend iusques au fonds, & seiourne pour auoir loisir d'agir dans l'esprit; ce qu'elle y opere, n'est pas teinture, c'est vne tache, & ne se void point d'effect de ce qu'elle auoit
pro

promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de paroles pour enseigner qu'il n'y a point d'autre bien que la Vertu, ou pour le moins que sans Vertu, rien ne se peut appeller Bien; & que la meilleure partie de nous qui est la raisonnable, est le siege de la Vertu.

IX. Que sera-ce que cette Vertu? vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude de l'esprit & despouillera les choses de ces vaines apparences, qui nous les font bien souuent sans occasion, ou fuyr, ou desirer. Quiconque aura ce iugement, ne fera point difficulté de declarer que toutes choses sont bonnes, & pareilles, quand elles ont passé par les mains de la Vertu. I'auou  que les biens du corps sont bons au corps; mais ils ne le sont pas generalement. Et bien qu'on leur puisse donner quelque paix comme   choses sujettes au commerce,

ce, si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui véritablement est Bien: Aussi ne seront-ils pas égaux les vns aux autres. Les vns seront plus grands, & les autres plus petits. En ceux-mêmes qui font profession de Sagesse, il y a bien de la différence. Les vns en sont desja si auant, qu'ils osent bien hauffer les yeux, pour regarder la Fortune, mais ce n'est pas sans ciller, parce que l'esclat de sa pompe les éblouit. Les autres qui sont paruenus au dernier degré, ont de la confiance, & entrent en contestation avec elle. Les choses qui ne sont pas acheuées, ne sont iamais fermes: tantost elles s'entrouurent, tantost elles panchent, tantost elles se reculent, & tantost elles tombent tout à plat. Le remede c'est de marcher tousiours & s'euertuër. Car il ne sçauroit y auoir si peu d'interruption à nostre diligence, que ce ne soit force de reculer. Quand
vous

vous avez quitté cette affaire, & que vous y voulez retourner pas à pas, il ne faut pas penser de reprendre à l'endroit où vous l'avez laissé. C'est à recommencer tout de nouveau. Pressons donc, & perséuerons : il y a plus à faire qu'il n'y a de fait : il est vray que c'est desia quelque profit, que d'auoir bonne volonté de profiter. Pour moy ie puis dire sans mentir, qu'il n'y a chose en ce monde que ie desire avec plus de passion : Ie voy bien aussi que de vostre costé vous y auez du zele, & que vous y marchez de bon pas. Dépêchons-nous, afin d'auoir du contentement à viure: car autrement, avec assez peu d'honneur, que pouuons-nous dire, sinon que nous sommes retenus en vne demeure où nous ne voyons que des ordures & des saletez ? Sur tout, faisons que ce que nous auons de temps, soit tout à nous : ce qui ne peut estre, que nous mesmes
ne

ne soyons premierement à nous. Quand sera-ce que j'auray du courage assez pour mespriser l'une & l'autre Fortune ? Quand sera-ce, qu'après auoir mis toutes mes passions sous le pied, ie pourray dire cette parole glorieuse, l'ay vaincu. Demandez-vous qui ? Non les Perses, non les extremitez des Medes, ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuses au delà des Daces : Mais l'Ambition, l'Auarice, & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.



EPISTRE LXXII.

ARGUMENT.

1. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne-heure & estre continuée.*
2. *La Fortune n'a point d'Empire*

re sur le Sage.

3. *Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui est en voye de l'estre.*

I. **I**E sçay bien la responce de la question que vous me faites, s'il m'en pouuoit ressouuenir. Mais il y a si long-téps que ie n'ay donné de l'exercice à ma memoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les fueillets collez, comme ces liures qui n'ont esté maniez depuis long-temps. Nostre esprit a besoin d'estre souuent deplié, pour remuer ce qui est dedans, & le reconnoistre, afin de s'en pouuoir seruir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour vne autre fois, car c'est chose qui merite bien qu'on y pense. Au premier séjour que ie pourray faire en quelque lieu, ie n'espargneray pas d'y mettre la peine. Il y a des choses qui se peuent escrire en coche, & d'autres qui veulent le

le lit, le repos, & le cabinet. Cependant parmy ces occupations mesmes, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si i'en voulois attendre la fin, ce ne seroit iamais fait. Nous les semons ; pour vne il en vient vne douzaine ; & puis nous - nous donnons des remises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de cette affaire, ie m'en vay y trauailler à bon esciët: si ie me puis tirer vne fois du boubier où ie suis, ie m'en vay devenir vn grand escholier.

I. Il ne faut pas philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire : mais il faut quitter toute besongne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin, & que nous ne ferions autre chose iusques au dernier iour de la plus longue vie qu'un homme sçauroit auoir, c'est vne estude où nous ne sçaurions employer trop de temps. Autant vaut

n'y trauailler point du tout , que d'y trauailler par interualles. Car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'auons interrompuë ? Elle fait comme vne corde, qui se rompt pour auoir esté trop tenduë. Elle reuiet à son commencement. Il faut resister aux occupations & les remettre aux armoiries plustost que les estaller. Quand vne estude est salutaire , il n'y a point de temps qui ne luy soit propre : Mais la pluspart n'estudient pas aux choses pour lesquelles il faut estudier.

II. Quelque empeschement qui suruienne , il ne troublera point vn esprit qui se sera mis en bon estat : Ceux qui n'y sont pas, ont encore des trauerfes : le contentement du Sage est d'vne contexture si bien entrelassée, & d'vn assemblage si fort , que la Fortune n'a point de pouuoir assez pour le rompre : en quelque temps , & en quelque part qu'il soit , il est toujours

jours à l'abry , parce qu'il ne dépend que de luy - mesme , & ne met point ses esperances en la faueur. La Felicitè luy est domestique : Elle sortiroit si elle entroit; mais elle naist chez luy. Il ne se peut faire que quelquesfois il n'étreuienne quelque chose: mais ce n'est qu'une égratigneure, qui luy prend vn peu du dessus de la peau: il peut bien auoir des incommoditez , mais son bien principal est tousiours en sa place. Il n'est point d'homme si bien composé , ny si sain, à qui quelquesfois il ne sorte quelque pustule, ou quelque bube: mais cependant , l'interieur n'a point de mal. Il y à la mesme difference entre vn qui est parfaitement sage , & vn qui est apres de l'estre , que d'vn homme sain , & d'vn autre qui releué d'une longue & dangereuse maladie pense estre guery , parce qu'il luy est bien amendé. Cettuy-cy, s'il ne se gouerne bien , sent des pesan-

teurs, & bien souuent est contraint de prendre le liect. Le Sage ne retóbe iamais, ny en la maladie d'où il est sorry, ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn temps; & celuy qui la vous a renduë, ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renuoyer querir vne autre fois; vn esprit guery n'a iamais plus besoin du medecin.

III. Voulez - vous sçauoir à quoy vous connoistrez qu'il est guery? S'il a son contentement en soy-mesme: s'il y a son assurance, & reconnoit que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils se donnent & demandent les vns aux autres, ne sont nullement considerables en l'establissement d'une vraye felicité. Car il n'y a point de doute, que ce qui peut croistre, n'est point parfait, ny ce qui peut décroistre, n'est point perpetuel. Qui veut auoir vne joye durable, & que

que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chez soy. Toutes ces vanitez, qui semblent des merueilles au peuple, ne font que passer d'une main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à iouïr en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait dequoy prendre plaisir, mais il y faut apporter le temperamment de la Raison, & par son reglement, donner grace à des choses, qui n'en ont point, quand on les prend avec indiscretion. Attalus vsoit ordinairement de cette similitude. Auez-vous iamais veu ces chiens qui receuans à gueule ouuerte ce qu'on leur jette, n'ont pas loisir d'auoir auallé le premier morceau, pour ouuir la gorge à recevoir l'autre? Nous en sommes de mesme. Si la Fortune, apres nous auoir fait long-temps attendre, nous iette quelque chose; nous l'enuoyons aussi-tost en bas, sans la gouster, pour nous en reuenir

tendre la main comme auparavant. Le Sage n'en fait point de mesme parce qu'il est plein, & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre avec vne contenance qui ne monstre aucune agitation. Sa joye est parfaite, & continuelle, parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont point encore au dernier poinct de Sagesse, quelque bonne que soit leur intention, & quelque chemin qu'ils ayent desia fait, ils ne sont iamais long-temps en vn estat. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre. Le peu d'inexperience les fait broncher à chaque pas, & tombent en cét abyssme sans fonds, imaginé par les Epicuriens. Il y en a encor vne troisiéme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sagesse à pleine main : mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ny ne glissent : Ils ne sont pas encore en terre, mais ils

ils sont defia dans le port. Puis donc qu'il y a si grande difference entre les premiers & les derniers, & que ceux du milieu mesme, ne sont pas hors des vagues, mais se peuvent voir en pire estat, qu'ils ne furent iamais, n'embrassons rien qui nous embarrasse, fermons la porte aux affaires: Si elles entrent vne fois elles en mettent d'autres en leur place deuant que de sortir. Remedions-y de bonne heure: la fin n'en sera pas meilleure que le commencement.



EPISTRE LXXIII.

ARGUMENT.

1. *Les Sages honnoient dauantage les Roys & les Magistrats, que ne font les Courtisans, l'Ambition desquels n'a point de mesures.*

2. *Les Sages sont plus obligez aux Roys du bien de la Paix, que le reste des hommes.*
3. *L'homme de bien est semblable à Dieu.*
4. *Par quel moyen on peut deuenir homme de bien.*

I. **C**'Est vne opinion mal fondée à mon aduis, de penser, que la Philosophie rende ceux qui la suiuent, desobeyssans, & contempteurs des Roys & des Princes, & generalement de tous ceux qui sont au gouvernement de l'Estat. Au contraire, ie n'en trouue point qui les respecte davantage, comme certainement ils en ont beaucoup d'occasion. Car à qui est-ce que les Magistrats font plus de bien, qu'à ceux qui par leur Sage administration treuuent moyen de viure en repos; & sous tranquillité publique, continuer la resolution qu'ils auoient prise de s'employer à la
Vertu;

Vertu ; Ne doit-on pas croire qu'ils honnoient , comme leurs propres peres , ceux qui leur sont causes d'un si grand bien ; & pour le moins plus que ne font ces esprits brouillés à qui leurs maistres ne sçauroient tant faire de bien, qu'ils ne croient leur en estre deub de reste , & qu'en leurs comptes la mise ne soit tousiours plus grande, que la recepte ? Vne liberalité n'est pas si tost en leurs mains, qu'ils n'en attendent vne autre, comme si le manger leur faisoit venir la faim. Or il est impossible que celuy se souuiene de ce qu'il a receu , qui se prepare encore à recevoir. Le plus grand mal qui soit en la cupidité , c'est l'ingratitude. Adioustez à cela , pour vne regle qui n'a point d'exception , Que ceux qui sont du monde & de la Cour , regardent tousiours ceux qui sont plus , & iamais ceux qui sont moins. Vn qui les precede, les gesne plus qu'un nombre infini qu'ils

qu'ils precedent , ne les réjouyt.
C'est le vice ordinaire de toute
Ambition , de ne regarder iamais
derriere soy ; & non seulement de
l'Ambition, mais de toutes cupi-
ditez , parce qu'elles commencent
toufiours par la fin. Mais quand
vn esprit pur & net a laiffé le
Monde , la Cour , & les affaires ;
pour s'addonner à de plus dignes
occupations ; il ne faut point dou-
ter que de bon cœur il n'ayme
ceux par qui les meditations font
hors de trouble & de tumulte. Et
qu'en cette affection il n'ayt plus
de gloire qu'en nul'autre , parce
qu'il est seul qui reconnoist des
personnes qui ne le pensent point
auoir obligé. Ceux qui par leur in-
struction l'ont rendu capable de
la Vertu, & ceux qui sous leur sau-
ue-garde luy donnent moyen d'en
faire les exercices , luy font en vn
mesme rang. Il les reuere égale-
ment ouy : mais il y en a d'autres
qui l'ont en leur protection ; qui
vous

vous dit le contraire ?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arrivez au port, les plus obligez à Neptune, sont ceux qui ont chargé des choses les plus precieuses. Vn marchand plus qu'un passager ; & entre les marchands ceux qui ont de l'or, & de l'ambre, ou de parfums, plus que les autres, qui n'ont que ie ne scay quelles fripperies dans le vaisseau, plus propre pour labourer, que pour autre chose ; Ainsi, bien que ce benefice de Paix soit vniuersel, si est-ce qu'il semble toucher aucunement de plus prez ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suiuent les Grands, ont bien souuent plus d'affaires, & les esprits plus trauez en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se seruent du repos de la Paix que pour estre en des festins avec des femmes, & pratiquer vne infinité

finité de ces vices , d'où il est impossible de les tirer autrement, qu'en faisant recommencer la guerre ; luy soient aussi obligez, comme ceux qui l'employent en la seule eschole de bien viure: Sinon que peut - estre vous estimez le Sage si déraisonnable , que parce que la Paix est vne chose si commune, il ne vueille pas qu'il luy en couste rien en particulier. Je sçay bien que le Soleil & la Lune n'éclairent pas pour moy seul: Et cependant ie ne laisse pas de leur auoir de l'obligation. l'en ay aussi de mesme aux saisons de l'année; & à Dieu qui les tempere : Et neantmoins ie ne suis pas si presomptueux de croire que ce soit en ma faueur que leur reglement ait esté fait. L'Auarice mal aduisée des hommes a fait cette difference de posseder & d'estre propriétaire, parce qu'elle ne pense rien auoir que ce qui est à elle en particulier. Le Sage au contraire
n'estime

n'estime rien si bien à soy que les choses où le reste des hommes participe avec luy : Comme de fait ce qui les rend communes, c'est le droit que chacun a de s'en seruir. Vous ne sçauriez auoir si petite part d'une chose, que cela ne vous la rende commune : mais ces biens qui sont grands, & qui veritablement se peuuent appeller biens, ne se partagent pas de cette façon. Châcun n'en emporte pas la piece : ils sont possédez tous entiers. En vn don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste; en vne distribution de viandes, & en telles autres choses qui se prennent avec la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuisibles, la Paix, & la Liberté tous entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy par qui il en a la iouissance, par qui il n'oyt point d'alarmes, par qui
il

il n'est point appellé ny aux guets,
 ny aux gardes, ny cottisé pour les
 impositions que les necessitez de
 la guerre font mettre sus, & re-
 connoist que ces commoditez
 luy viennent de ceux qui ont le
 gouvernement entre leurs mains.
 Vne des premieres & principales
 leçons de la Philosophie, c'est de
 connoistre bien ce qu'on doit, &
 le bien payer. Or quelquesfois
 pour estre quitte, il suffit de l'a-
 uouër. Le Sage donc aduouëra
 qu'il a beaucoup d'obligation à
 ceux, qui par leur administration,
 & sage conduite luy font auoir
 ce profond repos, & dequoy pou-
 uoir, sans diuertissement aux oc-
 cupations publiques, employer
 son temps à sa discretion.

*C'est vn Dieu Melibé qui nous
 fait cette paix,*

*Je le veux comme Dieu honorer
 à iamais :*

*Ainsi comme tu vois il nourrit
 mes troupeaux,*

Et

*Et me laisse à mon gré sonner
mes chalumeaux.*

III. Si Tityre a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ces bœufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumeau quand il luy plaist; quelle la deuous - nous auoir à ceux qui nous en donnent vn, où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, comme Dieux mesmes? Je vous le dis à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au Ciel, que celuy que ie vous montre. Sextius disoit ordinairement, que Iupiter n'estoit pas dauantage qu'un homme de bien. Iupiter a bien plus de quoy bailler aux hommes: Mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bons l'un que l'autre, vous ne direz pas que celuy-là soit le plus suffisant, qui

qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est - ce qu'a Iupiter plus que l'homme de bien ? Si vous me dites , que sa bonté dure plus long-temps ; Je vous respons que le Sage ne s'estimé pas moins, parce que sa Vertu ne fait pas tant de chemin. Comme de deux Sages, celuy qui meurt en vne vieillesse decrepité n'est point plus heureux que celuy de qui la vie se termine en peu de temps. Dieu tout de mesme , passe bien le Sage en nombre d'années, mais il ne le passe pas en felicité. La Vertu ne se mesure pas à l'aune ; la plus longue n'est pas la meilleure. Je vous auoüe que tout est à Iupiter, mais il en baille la iouissance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire , c'est qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi content de voir les richesses possédées par les autres & en fait aussi peu de cas que Iupiter. Encore il a cét

ad

aduantage , que ce que Iupiter ne les desire point , c'est parce qu'il n'en peut vser , & luy au contraire en peut vser , & cependant ne les desire point. C'est pourquoy rangeons - nous à l'opinion de Sextius : suiuous le chemin qu'il nous monstre : oyons-le crier,

C'est par icy qu'on monte dans les Cieux.

I V. C'est par Frugalité ; c'est par Temperance : c'est par Magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes , ny enuieux. Comme quelqu'un se presente pour monter , ils sont aussi-tost disposez à le receuoir , & luy tendre la main. Vous estonnez - vous d'ouyr dire qu'un homme de bien aille trouuer les Dieux ? Dieu vient bien trouuer les hommes : & qui plus est , se loger dans les hommes. Vous ne voyez point un homme auoir l'ame bonne , que Dieu ne soit chez luy. Il y a dans les corps humains des semences de Diuinité,

- té, lesquelles cultiuées par vne bonne main, sortent semblables à leur origine; & par vne mauuaise, meurent incontinent, comme semées en terre sterile, & marescageuse: tellemét que pour le bled qu'on pensoit auoir, la recolte ne sera que d'aubifoin & de paille.



EPISTRE LXXIV.

ARGUMENT.

- 1 *L'honesteté est le seul bien de l'homme.*
- 2 *La crainte des aduersitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.*
- 3 *Le mespris des choses fortuites & de la mort, nous rend heureux.*
- 4 *La Vertu n'a faute de rien.*
- 5 *Les biens de l'Ame, & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
- 6 *Comme il faut user des biens exterieurs.*

7. *La Felicité ne dure pas long-temps.*
8. *Comme il se faut fortifier contre les iniures de la Fortune*
9. *Loüange de la Vertu.*
10. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*

VOstre lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a reueillé d'un assoupissement où i'estois, & m'a donné sujet de faire trauailler ma memoire, qui certainement deuiet paresseuse, & commence desia des'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste? Certainement celuy qui a cette opinion bien grauée au cœur, est heureux en soy-mesme: Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la Fortune, & depend de la volon-
té

ré d'autrui. Tantost il pleurera de ses enfans qui seront morts : tantost il s'affligera de ce qu'ils sont malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir mal-viuans & débauchez. Vn autre aymera passionnement la femme de son voisin: vn autre sera jaloux de la sienne iusqu'à la fureur. Il s'en trouuera quelqu'un qui sera desespéré de n'auoir peu entrer en vn estat; & quelqu'autre si empesché du sien, qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

II. Mais de toutes les causes de nostre misere, la plus generale est la crainte de la mort; parce que de toutes parts elle nous menace, & que de tous lieux elle sort pour nous assaillir. C'est pourquoy, si nous ne delogeons cette peur de nostre ame, il se faut résoudre de viure en alarme perpetuelle; & comme ceux qui sont en terre d'ennemy, ne faire autre chose que regarder à l'entour de nous,

&

& tourner la teste aussi - tost que nous entendrons quelque bruit. Nous-nous représenterons tantost ceux qui ont esté enuoyez en exil, ou qui ont esté mis hors de leurs biens : tantost ceux qui ont faute en leur abondance, qui est la pauvereté la plus fascheuse de toutes, tantost ceux qui ont fait naufrage, ou souffert quelque chose de semblable, quand par la haine du peuple, ou par l'enuie, qui est le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien, lors qu'il s'en doutoient le moins, ils se sont trouuez frappez, comme grain en temps calme, ou comme d'un foudre inopiné, de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainsi qu'en cét accident celuy qui se trouue aupres du blessé, n'est pas moins estonné que luy; tout de mesme aux inconueniens qui arriuent par vne violence extraordinaire, comme quelqu'un est accablé de malheurs,

heurs , les autres sont tellement abbatus de crainte, que la calamité de celuy qui souffre , n'est pas plus grande que de ceux qui considerent qu'ils sont capables de souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'emeue , quand quelque orage surprend vn autre au depourueu. Nous sommes comme ces oiseaux qui s'enfuyent pour ouyr siffler vne fronde : il ne suffit pas de craindre le coup ; le bruit mesme nous épouuante.

III. Il n'est donc pas possible d'estre heureux , sans despoüiller cette opinion. Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est assure. On ne vit iamais bien entre les deffiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites , il se taille plus de besongne qu'il n'en scauroit coudre. Il n'y a qu'une voye pour se mettre en seureté. C'est , de mespriser ce qui est exterieur , & ne chercher son contentement qu'en la Vertu. Car
qui

quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde, c'est à luy de rendre le coin de son manteau pour receuoir ce que la Fortune voudra jeter dedans. Imaginez vous que la Fortune fait des jeux; & que sur cette compagnie vniuerselle du genre humain, elle respand des biens, des faueurs, & des Estats; Que de ces presents, les vns sont mis en pieces entre les mains de ceux qui tirent les vns contre les autres, les autres partagez de mauuaise foy, & les autres coustent plus qu'ils ne valent; à ceux qui les ont: les autres tombent entre les mains de ceux qui péchent ailleurs; les autres se perdent de trop d'enuie de les auoir, ou nous coulant des mains, pour auir esté pris trop auidentement; Et que de sous ceux qui remportent quelque chose, il n'y en a pas vn à qui le plaisir dure longuement. C'est pourquoy les plus aduisez, comme ils

voient apporter toutes ces bagatelles, ils sortent du theatre, & ne veulent pas attendre le hazard d'une chose qui ne vaut gueres, & qui leur pourroit couster beaucoup. On ne fait jamais à coups de poing avec ceux qui se retirent: on ne frappe point sur vn qui s'en va. C'est au butin que le debat s'émeut c'est là que nous bouillons, que nous-nous tourmécions. Nous pensons auoir trop peu de mains: tantost nous en regardons l'un: tantost nous - nous tournons vers l'autre. Nous ne trouuons pas qu'on jette assez viste. En cette multitude infinie d'attendans, il n'y en a pas vn qui ne pense estre de ce petit nombre, sur qui le sort doit rencontrer. Nous n'auons pas la patience que les choses tombent: nous voudrions bien voler pour les aller prendre en chemin. Si nous en auons attrappé quelqu'une, & que quelqu'un l'ait manquée, nous pésons auoir fait vn grand coup. En

fin , ou nous n'auons rien , ou si nous auons, c'est quelque chose de neant , qui nous a bien fait recevoir de l'incommodité. Ne nous trouuons donc point en telles assemblées:quittôs la place aux frippons: Laissons leur leuer le nez en haut, plus suspendus eux-mesmes, que ce qu'ils regardent n'est suspendu deuant eux. Quiconque se propose d'estre heureux , il ne faut point qu'il estime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui est honeste: autrement , c'est force qu'il ait mauuaise opinion de la Prouidence diuine, parce qu'il arriue beaucoup d'inconueniens aux gés de bien; & que tout ce qu'elle nous donne, est peu de chose , & de peu de durée au prix de tant de siècles passez & à venir. De là vient que nous parlons ingratement des biens que Dieu nous fait. Nous nous plaignons tantost que nous n'auons pas à poinct nommé ce qui nous est necessaire: tantost que

nous n'en auons pas assez, & tantost que nous n'auons rien, que nous ne soyons à toute heure en danger de perdre, & que nous ne perdions à la fin. Cela fait, que nous ne voulôs ny viure ny mourir: nous hayssons l'vn & craignôs l'autre. Toutes nos deliberations sont irresoluës; & quoy que nous ayons, nous auons touïjours moins que nous ne desirons. Ce qui n'arriueroit pas, si nous allions iusques à ce bien immense, au dessus duquel il ne se trouue rien, où ce seroit force que nostre volonté s'arrestast ne pouuant passer plus auant.

I V. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la Vertu n'a faute de rien? parce qu'elle s'éjouyt de ce qu'elle a sans desirer ce qu'elle n'a point. Tout luy est grand, parce que tout luy suffit. Si vous ne iugez des choses de cette façon, il ne faut plus parler de Foy, ny de Pieté? parce qu'il ne se peut faire
que

que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle Mal, & qu'on ne depense beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler aussi de Valeur, parce qu'il la faut faire connoître par des effets; ny de Magnanimité, parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en dedaignant comme fanges, tout ce que le vulgaire desire comme thresors. C'est fait aussi du commerce de la courtoisie. Il nous faschera de faire plaisir, & de le reconnoître, comme de faire quelque ouvrage bien penible, & bien difficile, parce que nous estimerons quelque chose plus que le deuoir, & penserons plus à l'utilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Ou ce que l'homme appelle Bien ne l'est point, ou la condition de Dieu n'est point si heureuse que celle de l'homme; parce qu'il y a assez de choses, comme le plaisir des femmes, la bonne chere

des festins , & vne infinité de voluptez , où nous passons le temps, qui ne sôt point à l'usage de Dieu. Il faut donc croire , ce qui n'est pas biẽ aisé, que Dieu n'a pas tout ce qui est Bien, ou conclurre, que ces choses-là ne sont point biens, puis que Dieu ne les a point. Ad-ioustez à cela, Que la plus-part des choses qu'on appelle Biens, ne sôt pas si parfaits en nous, comme ils sont en beaucoup d'animaux. Ils mangent avec plus de volupté, parce qu'ils mangent plus auidement. Ils continuent plus le plaisir de la chair , que nous ne faisons; ils ont plus de force que nous n'en auons, & ne sont point si sujets aux maladies comme nous sommes, & par consequent ils sont plus heureux en leur condition que nous en la nostre. Ils ne sçauent que c'est de malice , ny de fraude. Les voluptez leur sont aussi - tost possedées que souhaitées, sans que la honte ny la crainte les

em

empeschent de les prendre quand il leur plaist. Auisez donc, si vous appellerez bien, vne chose que les hommes ont, & que Dieu n'a point. C'est en l'ame qu'il faut logger le souuerain Bien. Il se change & se gaste, si de la meilleure partie qui soit en nous, nous le transportons aux sens, que les bestes brutes ont meilleurs, & plus aigus que nous n'auons. Cen'est pas en la chair qu'il faut establir nostre principale felicité. Les vrais Biens solides, & non perissables, sont ceux que la raison nous donne. Les autres ne sont biens que par opinion, & ne sont ainsi nommez qu'improprement.

VI. Il les faut donc appeller commoditez, & les tenir, nō comme partie de nous, mais comme nos esclaués, & quoy qu'ils soient logez chez nous, nous souuenir tousiours qu'ils sont estrangers. Mettons - les au nombre des choses basses & abiectes, pour lesquel-

les nous n'auons point fujet de nous enorgueillir. Quelle simplicité & quelle folie est-ee à vn homme, de se glorifier de la beauté d'vn ouurage qu'il n'a point fait ? Ce sont choses qu'il faut auoit aupres de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la Fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre part, elles s'en aillent sans emporter la piece. Seruons-nous en : ne nous en parons point, & nous en seruons le moins que nous pourrons, comme d'vne chose que nous n'auons qu'en sequestre, & qui ne doit pas demeurer :

V I I. Pour les posseder longtemps, il les faut posseder discrettement. Vne felicité qu'on ne soustient point, s'accable d'elle mesme. Et puis quelle raison auons-nous de nous fier à ces Biens, qui d'vn iour à l'autre ne font que changer de maistre ? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons-nous pas sans appuy ? S'ils se tiennent avec

nous, ne sommes-nous pas en un trouble d'esprit perpetuel? Vous en voyez peu de qui la felicité cesse doucement, les autres tombent au milieu de leur grandeur: ce qui les auoit fait monter, les fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'espargne. Le desordre precipite les richesses, & n'en pense iamais voir le bout: il n'y a point d'abondance qui ne s'épuise, quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en auez l'experience en la ruine d'une infinité de villes, qui renuersées en la fleur de leurs prosperitez, ont perdu par intemperance tout ce que iamais la Vertu leur auoit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidens: or il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Il faut donc que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé-là, la place peut bien estre batuë, mais nō pas prise. Voulez-vous scauoir quelle est cer-

te fortification ? Ne nous offe-
fons de rien qui nous arriue: mais
pensons que ce de quoy nous sem-
blons estre incommodez , est vne
piece necessaire à la conseruation
de l'vniuers , & du nombre des
choses , sans lesquelles le cours &
l'office du monde auroient quel-
que defectuosité. Voulons tout ce
que Dieu voudra ; Et s'il nous
est permis d'auoir quelque bon-
ne opinion de nous , ayons - la
pour estre inuincibles à la Fortu-
ne , tenir les aduersitez sous nos
pieds, & par le moyen de la Rai-
son , plus forte que nulle autre
chose , vaincre tout ce qu'on esti-
me qu'il est impossible d'endurer.
Aymons la Raison, nous ne sçau-
rions auoir de meilleure deffen-
se que son amour , contre tout ce
qui nous sçautoit attaquer. Si les
bestes sauuages , de qui le coura-
ge n'est autre chose qu'une impe-
tuosité brutale , & inconsiderée,
pour l'amour de leurs petits , se
ientent

iettent à corp, perdu, dans les ferremens qu'on leur presente: si les ieunes ames, quand il est question d'aller où la gloire les appelle, ne trouuent ny feu ny glaive qui les arreste : s'il s'en trouue mesme quelques vns qui se perdent volontairement pour des choses qui n'ont rien de la Vertu que l'ombre & l'apparence; pourquoy n'espererons nous que la Raison, d'autant qu'elle est plus magnanime, & plus resoluë que toute autre chose, d'autant plus courageusement se fera passage parmy les estonnemens & les dangers? Vous me direz que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre Bien que ce qui est honneste, ne me seruiroient de rien contre la Fortune, & que pour cela ie ne laisseray pas d'en recevoir des incommoditez, parce qu'auoiant (comme ie fais) que ce sont biens d'auoir des enfans sages, d'estre d'une ville où la Vertu fleurisse, d'auoir

d'auoir vn pere & vne mere qui soient gens de bien, ie ne puis voir ny ma ville assiegée, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere prisonniers, que ie ne me trouble; & que comme bon fils, bon pere, & bon citoyen, ie ne participe à la misere de leur condition. Je vous diray premieremēt la responce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adiouster du mien. Il y a de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous viēne des incommoditez en leur place; comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons auengles: Quand nous auons vn iaret eouppé, nous deuenons boiteux. Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguées. Si ie perds vn fidelle amy, ie ne deuiens point infidelle si ie perds de bons enfans, ma Pierre ne s'en altere point: Et puis ie

ne

ne perds point ny mes enfans, ny mes amis : mais seulement leurs corps; Or vn Bien ne se perd point s'il ne deuiét mal qui est chose cõtre nature, parce que ny la Vertu ny riẽ qui soit fait de sa main, n'est sujet à corruption. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfans, qui estoient tels que vous les auiez desirez, c'est vne perte que vous auez moyen de resournir : la Vertu qui les auoit fait gens de bien, tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les brèches que la Fortune fait: elle ne laisse rien vacquãt. Quand vous l'auiez en l'esprit, vous n'y auez rien de vuide : Elle vous oste le regret de toutes choses: Elle seule vous tient lieu de tout ce que vous sçauriez souhaitter. C'est d'elle que tous biens prennẽt leur origine, & par elle qu'ils font leur operation. Que vous souciez vous qu'o' vo' ait pris vne crachée d'eau, puis que la source vous en est demeurée

meurée ? Comme vous ne diriez pas qu'un homme soit plus iuste, plus temperant, plus prudent ny plus honneste, pour auoir ses enfans encore en vie, que pour les auoir perdus Aussi ne direz - vous pas, qu'il soit plus homme de bien. Vn homme, pour auoir des amis, ou n'en auoir point, n'en est ny plus sage, ny plus fol : il n'en est donc, ny plus heureux, ny plus mal-heureux: Tant que la Vertu nous demeure entiere, nous ne pouons apperceuoir d'auoir rien perdu : Comment donc vn homme qui a des amis & des enfans n'est-il point plus heureux, que celuy qui n'en a point ? Pourquoi le seroit-il ? Le souverain Bien n'est susceptible ny d'accroissement, ny de diminutiõ, il demeure en vn estat. De quelque façon que la Fortune viue avec luy : qu'elle luy continue ses iours, où les luy retranche, comme bon luy semblera ; l'âge pourra bien estre diuers, mais la

vertu

vertu ne sera toujours qu'une.
Faites deux cercles, un grand, &
l'autre petit: l'un ne sera ny plus ny
moins cercle que l'autre. Laissez
en l'un, effacez l'autre: ils ont eu
tous deux une pareille forme. Une
chose droite ne s'estime ny par la
grandeur, ny par le nombre, ny
par le temps. Pour estre plus courte,
ou plus longue, cela n'importe.
Reduisez une vie de cent ans
à l'espace d'un iour? Elle n'en est
pas moins loüable. La Vertu quel-
quesfois a beaucoup d'estendue.
Elle a la police d'une ville, le gou-
uernement d'une Prouince, le ma-
niement d'un Royaume. Elle don-
ne des loix, entretient des amitez,
dispese les offices reciproques en-
tre les peres & les enfans. Quel-
quesfois la pauureté, l'exil, & la
solitude, la reduisent au petit pied:
mais quoy que des honneurs les
plus apparens elle reuienne à la
vie priuée, quoy que du Sceptre el-
le descende à la Houlette, quoy
que

que d'une domination grande & spacieuse, elle rentre au ménage d'une maison, ou plustost d'une cabane; & qu'en fin chassée & de maison & de cabane, elle n'ait autre retraite que chez soy-mesme, parce qu'en ces murations elle est immuable, que sa constance est aussi droite, & aussi ferme que de coustume, sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte, sa iustice aussi forte contre la corruption: Elle se peut dire aussi grande & par consequent aussi heureuse que jamais. Cette felicité stable, grande & tranquille, qui ne se forme point que par la science des choses Diuines & humaines, n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responses, ie m'en vay vous dire celles que ie voudrois faire de moy mesme. Le Sage ne s'afflige point de la perte, ny de ses enfans, ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attéd. la sienne. L'une
le

le fait douloir, aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne demēt jamais vne actiō par l'autre. Tous ses ourages ont vne correspondāce avec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'ame, qui doit estre haute & releuée, se laissoit abaisser a la douleur. L'estonnemēt & l'anxiété sōt tousiours deshonestes: vne action lēte & molle n'est jamais belle. La Vertu ne sçait que c'est de peur: El le est tousiours preste, tousiours resoluē, & jamais ne marchand, quand il est question de s'ēployer. Et quoy donc? ne luy verrez vous jamais aucun de ces signes que les hōmes ont quand ils se troublēt? La couleur chāgée, le visage émeu, les membres tréblans, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la Nature outre le commandement de la Raison? Je vous aduoüe qu'ouÿ: mais quoy qu'il en soit, tousiours cette impression luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuaise,

uaife , ny digne de troubler vn esprit bien fait. Quoy qu'il faille faire , elle n'y est ny retieue , ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de iugement , de faire les choses à regret , d'auoir le corps en vne part , & l'esprit en l'autre , & se faire tirer entre deux contraires mouuemens. De là vient que là où ils cherchent de la gloire , ils trouuent de la honte , & font mesme sans affection ce qu'ils pensent faire avec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal , la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient , & desia par apprehension , ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont tousiours quelque pesanteur de nerfs , quelque lassitude sans travail , quelque baaillement , ou quelque frisson de membres qui les precede : l'esprit en est tout de mesme : il n'est point abbatu , qu'il n'ait

n'ait des secouffes auparauant. Il les preuient par imagination ; & se laisse cheoir deuant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de sens , que de ne se reseruer pas à la venuë du tourment, mais aller querir des miseres , que pour le moins il doit differer , s'il n'a moyen de s'en garentir du tout ? Voulez - vous que ie vous monstre qu'on ne se doit point tourmenter de l'aduenir ? Qu'on vous menasse d'vn supplice d'icy à cinquante ans; vous n'avez dequoy vous mettre en peine , sinon que vous vueillez enjamber par dessus tout cét espace d'entre deux , & vous rendre presens dès à cette heure des ennuis qui ne vous sont promis qu'en vn siecle futur. Tout de même font ces esprits qui prennent plaisir d'estre malades , & faute d'autre sujet, recourent à des miseres desia vieilles, pour y trouuer de nouvelles matieres de s'affliger.

fliger. Le futur est absent comme le passé : nous ne sentons ny l'un ny l'autre. Or il n'y a point de sentiment , il n'y peut auoir de douleur :



EPISTRE LXXV.

ARGUMENT.

1. *Preferer le bien-faire au bien-dire.*
2. *Trois sortes de Sages.*
3. *Quel est le contentement de ce-luy qui a renoncé aux honneurs du monde.*

Vous-vous plaignez que mes lettres n'ont point beaucoup d'artifice. Mais qui voyez - vous qui parle artificieusement , que quelqu'un qui veut donner du sujet qu'on se mocque de luy? Quant à moy , ie vous escry tout de mesme que si ie deuisois avec
 vous.

vous. Je n'y fais ny plus de recherche, ny plus de déguisement: s'il estoit possible, i'aymerois mieux vous monst^rer mon opini^on que vous la dire. Quand ie disputerois mesme, ie me garderois de battre du pied, ny de jetter les mains, ny de hausser ma voix. Je laisserois cela pour les Orateurs, & me cōtenterois de vous faire voir mes conceptions ny trop bien en point ny trop déchirées. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce seroit de vous faire croire, que ie ne dis rien que ce que ie pense, & de quoy ie ne prenne vn contentement singulier à m'entretenir. Vn homme ne baise pas ses enfãs comme sa maistresse: mais encor il ne les baise pas si froidement, qu'è sa modestie on ne recōnoisse qu'il y a de l'affection. Je sçay biē qu'il n'est pas raisonnable, que des choses de si grande importance soient traitées avec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philo-
sophie

sophie & la gentillesse de l'esprit ne sont pas incompatibles : mais les paroles ne sont pas choses qui meritent d'y employer trop de temps. Toute l'observation en ce fait, c'est de dire ce que nous pensons, & de penser ce que nous disons. Quand à voir vn homme, & à l'ouyr, vous trouuerez que c'est luy-mesme, il a fait ce qu'il doit faire : on ne luy peut rien imputer. Il n'est point question quel il est, ny combien il est grand personnage : l'importance est qu'il soit tousiours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arrestons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il s'en trouue quelqu'vn, qui d'acquisition ou de nature ait vn flux de bouche si grand, que le bien dire ne luy couste rien, ie trouue bon qu'en vn beau sujet il employe de belles paroles, pourueu qu'il se propose plustost l'vtilité de ceux qui l'écoutent, que la vanité de
 la

sa reputation, les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit : cette - cy consiste purement aux affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn medecin bien parlant; mais bien guerissant. Que s'il se rencontre que celui qui sçait bien guerir sçache aussi bien parler & en beaux termes discourir de l'estat & des remedes de la maladie, il le prendra, mais sans se resiouir auttement d'auoir vn medecin qui raisonne bien : Car c'est ny plus ny moins, que si vn pilote bien suffisant, & bien habile de son mestier estoit loué pour estre beau fils. A quelle fin me chatoüillez - vous les oreilles? Que voulez - vous dire avec vos plaisanteries? Il est questiqn d'autre chose que de chançons. Parlons du cautere que vous me voulez appliquer, de la jambe qu'il faut que l'on me coupe, de la diette que vous estes d'auis que ie fasse; C'est pour cela que ie vous ay enuoyé

uoyé querir. Mon mal est fascheux & enraciné de longue main: donnez y ordre, vous auez de l'occupation autant qu'un Medecin en temps de peste; & cependant vous vous amusez à des paroles? Vous auez bien loisir de vous reposer, si vous en sçavez assez. Voulez vous sçauoir quand vous auez congé de parler tout à vostre aise? Ce sera quand ce que vous auez appris, vous sera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra jamais effacer; & que vous ierez capable d'en faire voir les expériences: Car en la Philosophie de n'est pas comme aux autres sciences. Il est question d'autre chose que de sçauoir par cœur; il faut que la suffisance soit témoignée par des effets. La beaulté n'est pas au sçauoir: elle est au faire. Et quoy donc, faut-il estre ou tout, ou rien? N'y a t'il point quelques degrez au dessus où l'on se puisse arrester. Est ce un precipice

pice que le chemin de la Sageſſe ? Non pas à mon aduis. Car encôre que celuy qui a quelque commencement, ſoit tenu au nombre des fols, ſi eſt ce qu'il en eſt deſia bien éloigné.

II. Entre ceux meſmes qui ſçauent quelque choſe, il y en a bien de plus aduancez les vns que les autres. Quelques vns en ſont de trois ſortes. Les premiers, ſont ceux que ne ſont pas encore arriuez à la Sageſſe, mais ſont logez aux faux-bourgs : ce qui eſt, pres, n'eſt point dedans. Demâdez vous qui ils ſont ? Ceux qui n'ont deſia plus de paſſions, ny de vices, qui ont appris ce qu'il faut ſçauoir, mais faute d'experiance ne ſont pas bien aſſeurez, & ne ſe ſeruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils ſôt en lieu de ſeureté: ils ne peueēt plus ny choir ny reculer. Mais il ne leur eſt pas aduis qu'ils ſoient en ſi bon eſtat, & comme ie perſe vous auoit eſcrit en quelque vne

de mes lettres, ils ne sçauent pas qu'ils sçauent. Ils possèdent desia leur bien, mais ils ne s'en fient pas. Il y en a qui les tiennent bien gueris des maladies de l'esprit, mais non des affections, & qu'ils peuvent encore glisser, parce que nul ne se peut dire hors du vice, que celuy qui est du tout sage. I'ay déjà dit bien souuent la differéce des maladies & des affections de l'esprit : mais ie la vous veux encore ressouenir. Les maladies sôt vices enuieillis & endurcis, comme sont l'Auarice & l'Ambition trop grande, quand avec le temps elles ont pris tant de pouuoir sur vn homme, qu'elles semblent inseparables d'avec luy. Pour dire en vn mot, la maladie est vn iugement qui s'opiniastre aux inuentions vicieuses, & leur fait desirer sans mesure des choses qu'il ne faut desirer que moyennement. Ou bien, disons, si vous l'aymez mieux, que c'est vne trop ardente
con

conuoitise des choses qui ne sont que moyennement desirables, ou qui ne le sont du tout point : ou bien, estimer beaucoup des choses qui ne sont pas beaucoup estimables, ou qui sont du tout contemptibles. Les affectiōs sont agitations de l'ame, vicieuses, subites & violentes, qui negligees forment par leur continuation, la maladie. Comme vne defluxion, qui n'est pas encore ordinaire, fait la toux au commencement, & à la fin par l'assiduité faite incurable, vlcere le poulmōn : ainsi ceux de qui nous parlons, sont hors des maladies, & presque parfaits ; mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affectiōs. Les autres qui viennent apres, sont ceux qui ont despoillé les plus grands maux de l'esprit, & les affectiōs : mais en sorte qu'ils sont encore mal-assurez de ce qu'ils possedent, parce qu'ils peuuent retomber. Les troisiemes sont biē hors de beaucoup

coup de vices , & de bien grands, mais il leur en est encore demeuré. L'un n'est plus gésné d'avarice ; mais il se met encore en cholere: l'autre ne court plus apres les femmes, mais il est encore ambitieux: l'autre ne desire plus ; mais il apprehende encore , & en l'apprehension mesme il resiste courageusement à quelque chose , mais les autres le font reculer. Il mesprise la mort , mais il craint la douleur. Arrestons nous vn peu sur ces derniers : nous ne serons pas mal, s'ils nous recoiuent en leur compagnie: pour estre des seconds, il faut auoir vne bonne inclination naturelle , & se bander l'esprit avec vn effort qui ne se discontinuë point. Mais quoy qu'il en soit , ce troisieme rang a quelque merite. Pensez combien tous les iours vous voyez de meschancetez: considerez qu'il n'y a crime si detestable , qui n'ait son exemple , quel auancement prend le vice , d'un iour à l'autre, quelles

quelles meschancerez se cemmertent en public, comme en particulier. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal, si nous ne sommes point des plus meschants. Vous me direz que vous ne voulez pas faire si peu de chemin, & que vous voulez gagner iusqu'au premier rang. Je le voudrois bien comme vous; mais c'est chose qu'il y a plus de sujet de desirer, que d'apparence de se promettre. Nous auons esté preoccuppez: nous voulons aller à la vertu, & sommes engagez parmy les vices: Je suis honteux de l'aduouier.

III. La vertu nous occupe, quand nous n'auons autre chose à faire: mais si nous pouuons quelque iour nous développer de ces maus, où nous sommes attachez, quelle recompense estimez-vous qui nous attende? il n'y aura plus de Cupidité qui nous pousse, plus de crainte qui nous arreste, plus de frayeur qui nous agite, plus de

volupté, qui nous corrompe. Nous ſçaurons que la mort n'eſt point mauuaife, que les Dieux ne le ſont point; & par conſequēt leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait mal, eſt auſſi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouuōs vne fois nous tirer de cette ordure, nous ſommes aſſeurez de la poſſeſſion des choſes du monde les meilleures & les plus vtiles; de la tranquillité d'eſprit, & d'une liberté dégagée de toutes ces fauſſes opinions qui ont accouſtumé de la broüiller: Me demandez-vous que c'eſt? Ne craindre ny les hommes, ny les Dieux: n'auoir point de volonteſ ſales; borner les deſirs aux choſes mediocres; & ne ſe ranger à la puiffance d'autre que de ſoy-mefme. Quiconque eſt à ſoy, peut dire qu'il poſſede le plus precieux & le plus inestimable bien qui ſoit au monde.



EPISTRE LXXVI.

ARGUMENT.

1. *Vieillir en l'Eschole de la Sagesse.*
2. *Il blasme ceux qui vont à la Comedie.*
3. *Les biens de Fortune nous arriuent sans y penser; mais la Sagesse ne vient point sans travail.*
4. *La Raison, qui n'est autre chose que la Vertu: ou l'Honneste, est le propre bien de l'homme.*

VOUS me declarez que ie n'ay plus l'amy si ie ne vous rends compte de ce que ie fais iournellement: Voyez de quelle priuauté ie veux proceder avec vous; ie vous veux informer de mes affaires iusques à ceste particularité, qu'il y a cinq iours que ie vay à

l'eschole, & que depuis hui& iours
 i'escoute disputer vn Philosophe.
 vous me direz que j'en suis d'âge;
 mais pourquoy non? Quelle folie
 plus grande scaurions-nous faire,
 que de ne vouloir point appren-
 dre; pource que nous auons esté
 long-temps sans auoir appris? A
 quoy voulez - vous donc que ie
 m'occupe? Que ie monte à cheual,
 & que ie fasse le ieune homme? S'il
 n'y a rien qui fasse plus de honte
 à ma vieillesse que cela; ie ne suis
 point mal. C'est Eschole où les
 hommes font bien d'aller, en quel-
 que âge qu'ils soient.

I. Il y faut enuieillir, & y cou-
 rir aussi viste que si nous auons en-
 core nos iambes de ieunesse. Quel-
 que vieil que ie sois, ie ne laisseray
 point d'aller au Theatre; ie me fe-
 ray porter au Cirque; il ne s'y fe-
 ra combat de Gladiateur que ie ne
 voye; Et ie penseray me faire tort
 d'aller ouyr vn Philosophe? Tant
 que nous ignorons, il faut appren-
 dre,

dre , ou pour dire encore mieux, tandis que nous viuons. Et n'y a Science où cela se doie plustost pratiquer qu'en cette-cy. Tant que vous viuez , il faut apprendre comme il faut viure: Et toutesfois en l'Eschole mesme où ie vay pour apprendre, il y a moyen d'apprendre quelque chose de moy. Si ie n'enseigne autre chose, pour le moins i'enseigne qu'un homme pour estre vieil, ne doit point laisser d'estudier. Au demeurant, ie ne vay iamais en cette Eschole, que la folie des hommes ne me fasse honte.

I I. Vous sç auez que pour aller chez Metronate, il faut passer par dessus le Theatre des Napolitains. Il est si plein de monde, qu'il n'y a moyen de s'y tourner? Et si vous me demâdez ce qu'ils y font, ils escoutent des ioüeurs de cornemuse, & disent leur aduis de celui qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn ioüeur de flustes Grec & vn trompette , qui ont vne

N s presse

presse infinie. Et en vn lieu où l'on
 monstre à se faire homme de bien,
 c'est vne solitude plustost qu'autre
 chose. Si quelques vns y vont, il
 semble que ce soit faute d'occu-
 pation; on les appelle des niais &
 des gents qui ne sont bons à rien
 Or ie prends bien en gré d'estre
 moqué de cette façon. Il faut
 laisser parler les ignorans, & mes-
 priser leur mespris, quand il est
 question de se faire vertueux.
 Continuez, Lucilius, & despes-
 chez vous, afin que comme moy,
 vous ne soyez contraint d'aller à
 l'Eschole, quand vous serez vieil.
 Toutesfois vous auez encore vne
 occasion de vous haster, qui vous y
 oblige dauantage; c'est que vous
 entreprenez vne chose, qu'à gran-
 de peine pourrez-vous sçauoir par-
 faitement, quelque longue vieilles-
 se que vous ayez; vous n'y pouuez
 profiter qu'autant que vous y tra-
 uaillez.

III. Nul ne se fait sage par
 accident.

accident. Les biens, les honneurs, les estats, sont choses que la Fortune donne quand il luy plaist, sans qu'on s'en couche plus tard, ny leue plus matin: mais pour estre vertueux, il faut trauailler à bõ esciët. Il est vray qu'il n'y a pas occasion de plaindre sa peine en vne chose, où tout ce qu'il y a de bië au mōde ne vaut pas la recõpense. Car il ny a point d'autre Bien que ce qui est honneste: les choses que nous aymõs pour la vanité, ne sõt point biens veritables: la possession n'en est iamais assuree. Mais puis que sur ce point ie ne vous ay pas contenté par ma precedente; & qu'il vous semble que i'ay plustost loüé que prouué cette proposition: ieme remettray sur le mesme discours, & en peu de paroles comprendray ce que i'en ay dit.

I V. Toutes choses ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On loüe vne vigne, pour estre de bon rapport;

port ; vn vin pour auoir le gouſt bon : vn cerf, pour eſtre viſte ; vne beſte de chemin , pour auoir l'eſchine ferme. On fait cas d'vn chien, s'il a bon nez pour queſter, bonnes jambes pour ſuiuire la beſte , & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger qui eſt le bien d'vne choſe, il faut regarder à quoy elle eſt née , & pourquoy on en fait cas. Qu'eſt - ce qui eſt le meilleur en l'homme ? La raiſon. Car par elle il s'éloigne des autres animaux , & s'approche des Dieux. Il ſ'enſuit donc que la Raiſon eſt le propre bien de l'homme : ſes autres qualitez luy ſont communes avec les beſtes. Eſt-il fort, auſſi ſont les Lyons : eſt-il beau, auſſi ſont les Paons : eſt-il viſte, auſſi ſont les cheuaux. Je pourrois bien dire qu'ils le paſſent , mais il me ſuffit d'auoir dit , qu'ils l'égalent. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grand , mais ce qu'il a qui ſe puiſſe dire ſien. Il a vn corps, auſſi

ont

ont les arbres : il a mouuement de luy-mefme , auffi ont les vens : vne voix , les chiens en ont vne bien plus claire ; les aigles , vne bien plus aiguë ; les tauraux vne bien plus forte , & les roffignols vne bien plus douce & bien plus fouple à toute forte de tons. Qu'eft - ce que l'homme a qui luy foit propre ? La raifon, en la confommation de laquelle confifte auffi la confommation de fa felicité. Si donc comme vne chofe eft arriuée à la perfection de ce qui eft proprement fon Bien, elle fe peut dire loüable , & paruenüë au but que la Nature s'eft propofé en la faifant ; parce que la Raifon eft le bien de l'homme , il eft loüable quand il l'a conduitte à fa perfection. Cette Raifon parfaite eft-ce que i'appelle quelquesfois Vertu , & quelquesfois ce qui eft honnefte Il n'y a donc autre bien en l'homme , que le Bien qui eft propre à l'homme feul: Car à cet-

te

te heure , il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison, & si c'est sa gloire de l'auoir, & sa honte de ne l'auoir point ; il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son Bien : mais vous n'estes pas bien assureé qu'il n'en ait point d'autre : si vous voyez vn homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien fuyuy , bien noble , quelques autres qualitez qu'il ait , vous direz que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire , qu'il soit le premier de sa race , & n'ait pas le liard en sa bourse , ny pas vn valet apres luy , mais que depourueu de toutes choses , il soit pourueu de preud'hommeie , ie pense que vous ne laisserez pas de l'auoir en bonne opinion. L'homme n'a d'oc autre bien qu'vn seul: l'ayant, quelque autre chose qu'il n'ait point,

il

il est estimable. Ne l'ayant point, quoy qu'il ait, il ne merite point qu'on en fasse cas. Il faut iuger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'un vaisseau soit bon, pour estre peint de riches couleurs, pour auoir l'esperó d'or ou d'argent, & la poupe marquée d'yuoire, ny pour auoir vne charge qui se compare du tout aux richesses d'un Roy, mais pour estre fort ferme, bien joint, bon à la voile, & bien-aisé à gouverner. Vous ne dites point qu'une espée soit bonne, qui a des gardes dorées, & un fourreau couuert de pierreries : mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y a iacque-demaille assez forte pour l'arrester. On ne s'informe point cōme vne regle est belle, mais comme elle est droite. Toutes choses ont du merite, selon qu'elles sont bien à l'usage, pour lequel nous les auons. Il n'importe donc point à un homme, cōbien il laboure d'arpēs de terre,

combien il a de rentes constituées, comme la basse-court est fournie de peuple, combien le lit où il couche, est magnifique, & combien est fin le cristal où il boit, mais comme il est homme de bien. Or il est homme de bien, si sa raison droite & non confuse se conforme à la volonté de la Nature, C'est ce qui s'appelle Vertu : c'est ce qui est honneste, & le Bien unique de l'homme. Car puis que c'est la Raison seule qui rend l'homme parfait; c'est elle seule aussi qui par sa perfection le rend heureux : Or cela seul est le bien de l'homme, qui seul est cause de sa felicité. Ce que nous disons de la Vertu, nous le disons aussi de ses ouvrages. Mais parce qu'il ny a point de Bien sans elle; c'est pourquoy nous faisons cette maximé si generale, qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'esprit, il ne faut point douter que ce qui le fortifie, qui le rehausse,

rehauffe, & qui le dilate, ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehauffe, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le trauailler & l'affoiblir: Et si quelquesfois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffisent, & l'amusement apres des vanitez, L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneſte, ou deshonneſte, est la regle de toutes les actions de nostre vie: c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou ne le faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'vne chose se doit faire, quelque trauail, quelque dommage, & quelque peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au contraire, quelque vtilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propose, il ne s'accordera iamais à rien faire qui soit mal à propos.

pos. Il n'y aura point de menaces qui luy rompent vne bonne entreprise, ny point de promesses qui luy en persuadent vne meschante. Si d'oc en toutes ses actiōs il a toujours les yeux sur ce qui est honneste, & deshōneste pour suiure l'vn, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de Bié que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'est point alterable par la corruption, si tousiours elle demeure en vn estat, il n'y a point d'autre Bien qu'elle, & ne le peut plus faire qu'elle soit autre chose que Bien. La Sageſſe est exempte de tout changement. La Sageſſe ne se perd iamais, & iamais de la Sageſſe on ne reuient a la Folie. Je vous ay dit, s'il vous en souuient, qu'il s'est trouué des hommes qui seulement par vn transport inconsidéré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait communément craindre & desirer. L'vn a rosti sa main dans les flammes: L'autre pour les douleurs

douleurs de la torture n'a point cessé de rire. Vn autre a veu mourir ses enfans, & n'en a pas mouillé les yeux; vn autre sans apprehension s'est allé precipiter à la mort. Il se void assez d'exemples d'Amour, de Cholere, & d'Auarice, où les hommes, pour se contenter, ne trouuēt riē qui les puisse arrēster. Que si vne opinia streté seulement piquée de ie ne sçay quel aiguillon, a certe puissance; que sera-ce de la Vertu, qui non forte par interualles, ny hardie par caprices, mais toujours égale à soy-mesme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions, où son assistance nous fait besoin? Concluons donc que les choses quelquesfois mesprisées par les indiscrets, & toujours par les Sages, sont indifferētes, & qu'il n'y a point d'autre Biē que la Vertu, qui braue & dédaigneuse: au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se réjouyt de sa faueur. Si

vous - vous laissez vne fois persuader qu'il y ait quelque autre Bien que ce qui est honneste, il ne faut plus parler de Vertu. Ce sont choses incompatibles, d'estre vertueux, & de jeter les yeux sur quelque chose d'exterieur. Cela repugne à la Raison, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui s'accompagne tousiours de la Raison. Or toute opinion est fausse, qui repugne à la verité. Vous ne pouuez nier qu'un homme de bien ne reuere les Dieux, & ne les serue. Il faut donc que quoy qui luy attriue, il le supporte patiemment, & considere que les loix, sous lesquelles tout l'Vniuers marche, l'ont ordonné de cette façon. Par ce moyen il ne peut auoir autre Bien que ce qui est honneste : car en cela consiste la resolution d'obeyr aux Dieux, de ne s'émouuoir point aux choses inopinées, de se contenter en sa condition, de vouloir

loit ce que le Destin veut , & de faire ce qu'il commande, sans murmurer. S'il y a quelque autre bien que ce qui est honneste, nous ne serons jamais saouls ny de la vie , ny des provisions qu'il faut pour la vie, & par consequent nous - nous chargerons d'un faix insupportable , & de travaux qui en vne occupation infinie ne pourront jamais trouuer de fin. Il n'y a donc point de Bien que ce qui est honneste, car il est mesuré. Je vous ay dit que si ce sont biens de l'argent, les Estats, & autres telles denrées, nous qui en auons , sommes plus heureux que les Dieux qui n'en ont point. A cette heure , ie vous dy de plus , que s'il est vray que les ames ne meurent point quand & les corps , il faut penser que leur condition , en cette seconde vie, sera meilleure qu'en cette-cy. Or si c'estoient biens que ces choses qui nous seruent par le ministère du corps , il faudroit croire qu'il

qu'il seroit pire & s'ensuiuroit qu'elles seroit plus contentes d'estre captiuées & reseruées, que libres & élargies au delà de toutes bornes, qui seroit vne manifeste absurdité. I'auois dit aussi, que si c'estoient biens que ces choses qui nous sont communes avec les bestes, les bestes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne se peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pour ce qui est honneste: ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y auoit quelqu'autre bié que la Vertu. Bié que i'eusse desia fait ces discours plus au long en ma precedente, ie n'ay pas voulu laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en cette-cy: Mais le vray moyen de vous faire trouuer cette opinion veritable, c'est de vous fonder vous-mesme, & vous demander, si en cas que vostre pays, & tout ce que vous auez de parents & d'amis, fussent destinez à quel-
que

que ruïne, & n'en peussent échapper autrement que par vostre mort, auriez-vous du courage assez pour leur donner vostre vie, & non seulement avec patience, mais volontairement vous perdre pour les sauuer? Si vous pensez que vous le pouuez faire, vous auoüez qu'il n'y a point d'autre Biē que la Vertu, puis que vous laissez toutes choses pour en iouyr. Voyez combien elle a de pouuoir. Vous mourrez pour la Republique, si ce n'est presentement, ce sera quand il en sera besoin. Il ne faut gueres de temps à vne belle action, pour donner beaucoup de joye: Et combien qu'apres que la mort nous a priuez du sentiment des choses mondaines, il semble que nous n'auons plus de part en la gloire que nous auons meritée en nostre vie, si est-ce que nous ne pouuons sans quelque plaisir, nous représenter l'estat où nous ayōs mis les choses par nostre vertu. Quand vn hōme
d'hon

d'honneur , & qui a du courage, se remet deuant les yeux , que s'il meurt , il ressuscitera à sa patrie, qu'une infinité de vies seront sauuées par la perte de la sienne , & que par vn coup seul , il rompra les fers de tout vn peuple ; il ne faut point douter que de certe imagination seule il ne tire du fruit assez , pour se resoudre au peril où l'occasion le sollicite de se jeter. Quand mesme l'entreprise seroit telle , qu'il se faudroit asseurer de mourir en l'execution, & n'auoir point le plaisir d'en voir le succez, il a dequoy se contenter , puis qu'il a fait ce que le deuoir & la pieté luy commandoient. Alleguez luy tout ce que vous penserez qui l'en puisse diuertir : dittes - luy qu'il ne se souuiendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là ; Qu'il obligera des personnes qui ne luy en sçauront point de gré ; Il vous fera responce , *Que ce sont considerations*

tions qui ne le touchent point,
Qu'il ne regarde qu'à son action,
& que parce qu'il sçait qu'elle est
honneste, en quelque fascheux
lieu qu'elle l'appelle, & par quel-
ques espines qu'elle le conduise, il
est resolu de la suivre, iusques à
ce qu'il ait fait ce qu'il a deliberé.
C'est donc à dire, qu'il n'y a point
d'autre Bien que ce qui est honne-
ste, puis que non seulement vn
esprit desia parfait en Sagesse, mais
tout autre, qui aura quelque cho-
se de genereux, est capable d'a-
voir ce ressentiment. Tous autres
biens sont choses de peu de meri-
te, & ne font que passer d'vne main
à l'autre: ce qui fait qu'en quelque
quantité que la Fortune les don-
ne, ils ne sont iamais possédez
qu'avec inquietude, sont insup-
portables à leurs maistres, & les
accablent à la fin. La Felicité de
ceux-cy, que vous voyez couverts
de clinquant, est comme celles de
ceux qui trauestis en vne Come-

die representent le personnage de quelque Roy. Tant que le jeu dure, ils ne paroissent que le Sceptre à la main, & en vn equipage que le peuple regarde avec admiration; & puis comme c'est fait, ils reprennent leurs chiffes, & redeuiennent faquins & belistres comme aupatauant. Les richesses & les Estats peuuent bien hausser vn homme, mais non pas le faire grand. Pourquoi donc auons nous cette opinion? Pource que nous mesurons la base avec la statuë. Qu'vn nain monte sur la plus haute montagne des Alpes, il sera toujours petit, & vn Colosse toujours grand, quand il seroit au fond d'vn puits. Ce qui nous abuse, c'est que nous ne pesons pas l'honneur seul: nous mettons son bagage en la balance avec luy. Voulez- vous bien iuger le prix d'vn homme? Regardez le tout nud: faites luy quitter son reuenu, ses Estats & toutes ces bagatelles que

que la Fortune luy a baillées pour le déguiser: faites luy mesme despoüiller le corps, & regardez son esprit: voyez comme il est fait, comme il est grand, & si ceste grandeur est sienne, ou médiée, si vous trouuez que les espées nuës ne l'ébloüissent point, & qu'il soit aussi prest de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, dites qu'il est heureux. Si quand la rigueur de la Fortune, ou la tyrannie de quelque Grand le menaceroit, ou de prison, ou de bannissement, ou de quelqu'une de ces autres vanitez que l'esprit n' imagine qu'avec frayeur, il demeure ferme en son assiette, & dit,

*Vierge cela n'est rien: tu ne m'as
annoncé*

*Ni trauaux, ni combat, où ie n'eusse
pensé.*

Vous m'en menacez à ceste heure
& moy ie m'en suis tousiours menacé, le sçay bien que ie suis homme, & qu'en ceste qualité ie me

doy preparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. Un coup preueu ne scautoit faire gueres de mal. Les mal-auisez , & ceux qui se fient à la Fortune , trouuent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouveauté : ce qui se void , en ce que de tout ce qu'ils trouuent si difficile , il n'y a rien qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux : il s'y accoustume deuant qu'ils viennent, & par mediter, arriue à cette patience que les autres n'acquierent que par souffrir. Nous entendons quelquesfois dire à des ignorans, Sçauois-ie bien que cela me deust auenir ? Le Sage estime tout possible , & quoy qui se fasse , il peut tousiours dire qu'il le sçauoit bien.



EPISTRE LXXVII.

ARGUMENT.

1. *La vie de l'homme est bien accomplie, en quelque temps qu'il meure.*
2. *La nécessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*
3. *Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doive regretter en mourant.*

A Viourd'huy tout d'un coup nous auons veu paroistre les barques d'Alexandrie, qu'on enuoye ordinairement deuant, pour auertir que la flotte vient. Ils les appellét *Les Messageres*. La campagne est toujourns bié aise de leur venuë : il ne demeure pas vn homme de Pouzzol, en la maison: tout le monde se rend sur le port : & quelque troupe de vaisseaux qu'il

y ait , celles d'Alexandre , à la façon de leurs voiles sont toujours reconnuës parmy les autres. Car il n'y a qu'elles qui entrent avec le bourslet: les autres ne le mettent qu'en pleine mer , parce qu'il n'y a rien qui fasse aller vn vaisseau si roide que le haut de la voile : il est plus pressé par là, que par nulle autre part. C'est pourquoy quand il y a trop de vent , on baisse l'antenne, parce qu'il ne donne pas si fort quand il donne par bas, Aussi-tost qu'elles ont inuesty les Isles de Capris , & doublé ce Cap , où

Pallas d'un haut rocher void écumer les ondes.

On ne laisse qu'une voile à toutes les autres ; Le bourslet demeure à celles d'Alexandrie pour les faire reconnoistre. En cette foule de peuple qui couroit à la rive, ie fus bien-aisé d'auoir de mauuaises jambes, parce que sans cela i'eusse moustré mon impatience comme les autres , & fusse couru , pour
sça

sçauoir en quel estat estoient mes affaires , & quelles nouvelles ces vaisseaux m'en apportent. Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'est vne opinion que ie deurois auoir , quand bien ie ne serois pas vieil. Mais à cette heure avec bien plus de sujet, parce que ie ne sçauois auoir si peu , que ie n'en aye plus qu'il ne m'en faut pour gagner iusqu'au logis : Et principalement estant en vn chemin , que ie me passerois bien aisément d'acheuer.

I. Vn voyage est imparfait, iusqu'à ce que vous soyez où vous vous estes proposé d'aller: mais en quelque lieu que la vie s'arreste elle est parfaite , si elle est vertueuse. Finissez - la quand vous voudrez : Si vous la finissez bien, vous pouuez dire que vous n'en auez rien perdu. Quelquefois des occasions qui ne sont pas bien grandes , nous conuient à partir

courageusement: car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grande chose. Tullius Marcellinus, que vous connoissiez bien, ieune homme fort discret, & qui fust vieil de bonne heure, se trouuant faisi d'une maladie, non incurable, mais longue & fâcheuse, pour vne infinité de choses qu'elle luy commandoit ou deffendoit, prit opinion de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis pour les ouyr là dessus. L'un qui estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soy: l'autre qui le voulut flater, luy proposa ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, homme d'honneur, & pour le louer en termes qui soient dignes de luy, plein de valeur & de courage, luy donna, ce me semble, le meilleur aduis de tous. Voicy ce qu'il luy dit. Marcellinus mon amy, ne vous tourmêtez pas comme s'il estoit question de quelque chose

chose de consequence. La vie est peu de chose : vos esclaves l'ont, & les moindres animaux qui soiēt sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement : Representez-vous combien il y a que vous ne faites qu'une mesme chose, manger, dormir & passer le temps avec des femmes : car c'est tout ce que nous faisons en ce mode. La volonté de mourir ne vient pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere : quelquesfois vn simple degoût nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché, mais il luy falloit de l'aide : ses seruiteurs ne luy vouloient pas obeyr. C'est honeste homme premieremēt les asseura, qu'ils n'auoiēt point de sujet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit quād il n'estoit pas bien certain que le maistre eust eu la volonté de mourir, & qu'autrement c'estoit aussi mal

fait de l'empescher, que de le tuer. Cela fait, il aduertit Marcellinus. Comme quand nous auons soupé nous baillons nos restes à ceux qui nous ont seruis à table, la raison & l'humanité veulét qu'au partir de la vie nous donnions quelque chose à ceux qui ont esté les ministres. Aussi-tost Marcellinus, qui estoit facile, & ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribuoit quelque peu d'argent à ses seruiteurs, & les consoloit de l'ennuy qu'ils auoient de sa resolution. Il ne luy fallut espée, ny dague: seulement il demeurera trois iours sans manger; Et avec cette abstinence, de fois à autre s'estuant dans vne cuue qu'il auoit fait porter expres en sa chambre, vint tout bellement à defaillir, non à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment de plaisir, comme il aduient quand il se fait vne douce dissolution, telle que peuuent auoir epreuë ceux qui se

se font quelquesfois euanouïs : ie n'ay point esté marry que l'occasion se soit offerte de vous faire ce conte , pour le plaisir que ie sçay que vous aurez d'entendre q'un de vos amis soit mort si doucement. Car encore qu'il se soit fait mourir , ç'a esté si à son aise, qu'il semble qu'il se soit trompé luy-mesme , & qu'il se soit dérobbé de la vie , sans y penser : Et puis ce conte mesme n'est pas si hors de propos , qu'il n'y ait moyen d'en faire quelque profit. Il se presente bien souuent des necessitez , où nous sommes conuiez de suiure cét exemple. Nous auons bien souuent sujet de vouloir mourir, que nous ne le voulons pas faire? Et quand nous mourons mesme ce n'est qu'à regret.

II. L'hôme du monde qui sçait le moins, sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour : mais quand il en est sur le poinct , il recule, il tréble, il pleure. Ne diriez-

vous pas qu'un homme n'auroit ny sens, ny iugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans ? Aussi peu en a celuy qui se tourmente, parce qu'à mille ans d'icy il n'y sera point. Vous ne serez point: vous n'avez point esté, c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le point où vous estes, est vostre siecle : Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous ? allonger ? que pleurez-vous ? que demandez vous ? tout ce que vous faites, n'est que temps perdu.

Les Destins pour prier ne se fléchissent point.

Ils sont fermes. & fixes. Vne eternelle necessité les conduit. Vous irez. où toutes choses vont, le trouuez-vous estrange ? Vous estes né sous cette condition ; vos pere, mere, grands-peres, grâdes-meres, & generalement tous ceux qui sôt venus au mode premier que vous,

y sont passez : tous ceux qui viendront au monde apres vous, y passeront. Vne entre- suite inuariabile attache & tire toutes choses. Combiẽ pensez-vous qu'il mourra de peuple apres vous? Combien avec vous? Si vous en voyiez mourir beaucoup d'autres à mesme temps que vous, ie pense que vostre apprehension en seroit moindre. Vous auez dõc raison de vous alleurer : car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'une façon, qui de l'autre, mourrõt en cette même heute que vous mourrez. Et au demeurant estes-vous si mal aduisé de ne penser iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne cessez de cheminer? Il n'y a si long chemin qui n'ait vn bout : vous vous abusez, si vous pensez que ie vous aille chercher de grands personages, pour vous en proposer les exẽples; Je vous veux alleguer des enfans. On cõte d'une ieune garçõ de Lacedemone, âgé seulement de douze

douze ou treize ans, qu'ayant esté fait prisonnier à la guerre, il crioit en son langage Dorique, le ne seruiray point, & par effect il monstra qu'il auoit dit vray. Car au premier commandement seruire & deshoneste qu'on luy fit, qui fut d'apporter vn pot de chambre, il se donna si grand coup de la teste contre vn mur, qu'il se tua. Nous auons la liberté si pres de nous, & il est possible qu'il soit des Esclaves? N'aymeriez vous pas mieux voir mourir vostre fils ieune, avec la gloire d'vn si bel acte, que vivre tout vn siecle en faincant & en poltron? Pourquoy donc auez vous si grande peur de mourir, puis qu'vn enfant mesme a du courage assez pour s'y resoudre? Ne scauez vous pas que si vous ne marchez, on vous trainera; faites que ce qui viendroit d'vne autre, vienne de vous; ayés du courage autant qu'vn enfant, & dites que vous ne seruirez point.

III. Pauvre homme que vous estes vous seruez aux hommes, aux affaires; & à la vie: car qu'est-ce que la vie autre chose qu'une seruitude, quand la resolution de pouuoir mourir ne l'accompagne point? Qu'attendez vous plus au monde? si les voluptez vous retiennent, vous les auez toutes essayées: il n'y a point qui vous soit nouvelle. Vous estes si saoul de la plus friande, que vous en auez mal au cœur. Vous sçavez bien quel goust ont le vin & la maluoisie. Quelle difference faites vous; qu'il vous en passe cent ou mille brocs par la vessie? C'est vn sac. Vous auez mangé des huïstres, & des mulets, vous n'ignorez point ce que c'est: vostre luxe ne vous a rien reserué de nouveau pour les années à venir; Et cependant ce sont les choses de qui vous vous separez avec tant de regret, Auez-vous quelque autre chose qu'il vous fasche de perdre? Sont-ce vos
amis

amis que vous avez peur de quitter ? Est-ce vostre patrie ? Tant s'en faut que cela soit , que ie ne crois pas que pour elle vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouuiez esteindre le Soleil, vous le feriez. Car aussi , qu'avez - vous iamais fait qui soit digne de lumiere ? Dites la verité : ce n'est ny la Cour ny le Palais : ny le monde mesme qui vous fait desirer de viure. Il vous fasche de laisser la rostisserie , où vous n'avez rien laissé. Vous avez peur de la mort . Et cependant au milieu de vos plaisirs , vous faites merueille de la dépiter. Vous voulez viure ? vous avez raison : car vous n'y cognoissez rien. Mais par vostre foy , pensez-vous que la vie que vous faites , soit autre chose qu'une mort ? Vn iour que l'Empereur passoit par la ruë , comme vn certain prisonnier , à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach , le prioit de le faire mourir , il luy respondit ;

pondit; Et quoy? mon amy, pensez-vous estre en vie? Il en faut dire de mesme à ceux-cy, qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort? Et quoy estes vous en vie? Ouy: mais ie veux viure, parce que ie sers encore bien au monde. Ma vie est vtile à beaucoup de choses, c'est pourquoy ie la voudrois bien continuer. Ne sçavez vous pas que la mort est vne des choses qu'il faut que la vie fasse? Allez vous en hardiment: ce que vous deuiez faire, est fait: nos actions n'ont point de certain nombre que nous soyons tenus de fournir: toute vie est assez longue. Si vous voulez regarder à la durée du monde; celle mesme de Nestor seroit conrte, & celle de Statilla, qui fit escrire sur sa tombe, Qu'elle auoit vescu quatre vingts & dix-neuf ans. Voyez la vanité d'vne pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses armées. Qui pensez-vous qui l'eust peu su pporter, si elle fust

allée iusques à cent ? Il est de la vie comme d'une farce : il n'importe point de iouër long-temps, mais de bien iouër. Il n'importe où vous finissez : finissez où bon vous semblera , pourueu que vous y fassiez vne bonne fin.



EPISTRE LXXVIII.

ARGUMENT.

1. *Les visites des amis réjouissent les malades.*
2. *Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.*
3. *Grande force de l'opinion.*
4. *La resistance au mal est vne victoire. Il faut preferer les voluptez de l'esprit à celles du corps.*
5. *La vie des meschans est toujours courte.*

IE suis tesmoin de vos defluxions, & de ces fièvres lentes que vous m'escriuez qui vous tourmentent. Ce sont choses qui ne vont iamais gueres l'une sans l'autre. Je vous en plains dauantage, parce que ie ne sçay que c'est. Tandis que i'estois ieune, ie n'en faisoit point de cas au commencement, parce que l'aage en supportoit plus aisément les incommoditez, & se rebelloit contre les maladies. Mais enfin il me fallut rendre, & estre distillé moy-mesme, me voyant comme en chartre. I'ay eu beaucoup de fois l'espée à la main pour me tuer: mais i'auois vn si bon pere, que la peur de luy donner de l'ennuy, me retenoit. Je pensois qu'il me seroit plus aisé de me passer de la vie, qu'à luy de se passer de moy. Cela me fit resoudre de viure. Il faut quelquesfois autant de courage, pour se vouloir conseruer la vie, comme pour se la vouloir cster.

oster. Les consolations que i'eus, me seruirent de medecines. Ce qui redresse l'ame, porte quelquesfois du profit au corps.

I. Je vous diray ce que ce fut. Mes'estudes me guerirent. La Philosophie me remit: ie luy doÿ la vie, & rien moins. Mes amis y contribuerent aussi beaucoup par leurs visites, & par la peine qu'ils prenoient de me réjouÿr, & veilloient avec moy pour me faire passer le temps. Il n'y a chose, Lucilius, qui tant restaure vn malade que cette assistance, ny qui luy rompe tant les imaginations & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du monde, les y laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie pensois que ie viurois en leur memoire: ie ne pésois pas perdre l'ame, mais la leur remettre. Ces impressions me dōnerent volōté de m'aider, & de me resoudre à la patiēce de toutes douleurs.

Autrement i'eusse esté bien miserable de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenez donc mes remedes pour vous. Le medecin vous limitera combiẽ vous deuez marcher, quel doit estre vostre exercice. Il vous deffendra d'estre sans riẽ faire, parce qu'ordinaitemẽt l'indispositiõ vous y conuie. Il vous ordonnera, que vous lisez haut, pour exercer vostre respiration, de laquelle le passage est empesché ; Que vous vous promeniez en bateau, pour donner vne molle agitation à vos parties interieures ; Que vous mangiez de certaines viandes, & vous absteniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas : & quand il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous preuoque la toux.

II. Quant à moy, ie vous bail-
leray des remedes qui vous serui-
ront pour cette maladie & pour
toutes

toutes celles que vous aurez jamais : Méprisez la mort. Quand nous-nous sommes mis hors de cette apprehension , tout le reste ne sont que fleurs. Nous auons trois choses qui nous faschent principalement en nos maladies: Nous craignons de mourir : nous auons de la douleur , & sommes priuez de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en auons assez parlé ; ie ne vous en diray qu'un mot. C'est, que nous auons peur de la Nature , & non de la maladie. Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne sont point morts , parce qu'on pensoit qu'ils se mouroient. Vous mourez, non parce que vous estes malade, mais parce que vous vivez. Guerissez-vous tant qu'il vous plaira: Vous n'en mourrez pas moins. Vous pouez bien échapper à l'indisposition , mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes
dou

douleurs : Cela peut-estre : mais les interualles donnent moyen de les supporter : L'extremité de la douleur en est la fin. Elle ne sçauroit estre bien grande & bien longue. Nature pleine d'amour & d'affection en nostre endroit , a fait cette regle , que toute douleur est courte ou supportable: Les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres. Quand le mal est aux nerfs , aux iointures , ou en quelque autre lieu , si pressé qu'il n'ait moyen de s'estendre : c'est là qu'il nous traite cruellement. Mais en recompense , ce sont des parties qui s'estourdissent bien-toist , & par la douleur mesme se font insensibles à la douleur , soit que les esprits par l'empeschement de leur course , reçoient de l'alteration , & perdent cette force que nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompue ne trouuant plus où se rendre, elle-mesme se destruisse , &

oste

oste la faculté de sentir à ce qu'elle a remplie de sa trop grande quantité. C'est de cette façon que se passent les gouttes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont hebeté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant, est ce qui donne de la peine: comme on l'a senty quelque temps, sa vehemence se diminuë: & à la fin il se termine par vn engourdissement: De là vient que les douleurs des dents; des yeux, & des oreilles, & mesme celles de la teste sont plus aiguës que mille autres, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace, mais tant plus elles sont violentes, elles s'amortissent aussi plustost. C'est donc la consolation d'une douleur extreme, que si vous la sentez trop, vous cesserez bien tost de la sentir. Ce qui chagriné le plus les ignorans en leurs indispositions, c'est qu'ils n'ont pas accoustu

stumé de ne se servir que de l'esprit, & que si leur corps leur est inutile, ils sont priuez de toute action. C'est pourquoy ceux qui ont du iugement, s'accoustument de bonne heure à conuerser le plus souuent avec l'esprit, comme avec la partie qu'ils ont la meilleure, & ne se mêler au commerce du corps, que quand il leur est impossible de s'en passer. Ouy : mais c'est vn grand déplaisir de ne gouster plus les voluptez accoustumées, & faire des abstinences si austeres, qu'il vous faille mourir de faim, ou de soif. Je vous auoüe que du cômécemēt ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'auons pas esté long-temps malades, que nos cupiditez ne s'émoussent, & que nos sens qui les irritent ne se trouuent eux mesmes affoiblis & abbatus. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auons autresfois auidentment recherchées, nous font à cette heu-

re mal au cœur à regarder. Davantage il n'y a point de douleur qui n'ait ou des interuales, ou quelque relasche pour le moins, & qu'avec des remedes nous n'ayons moyen de preuenir: Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous sont ordinaires, quelques progresz, comme coureurs, qui nous aduertissent que nous allons auoir le gros sur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies, c'est de ne vous soucier point de la mort. C'est le pis qu'elles nous sçauroient faire. Ne faites point vostre mal plus grand qu'il n'est, à force de vous affliger; la douleur n'en sera pas grande, pourueu que vous n'y adioustiez rien par opinion.

III. Representez-vous plustost que ce n'est rien, ou peu de chose, qu'il faut auoir patience, que vous en serez bien tost quitte. Estimez-la petite, vous ferez qu'elle le sera. L'Opinion tient toutes choses
sul

suspenduës: l'Ambition, la Luxure & l'Auarice ne sont pas seules qui la regardent. Nos douleurs mesmes se forment à l'opinion. Nous ne sommes miserables, qu'autant que nous le pensons estre. La premiere chose qu'il faut oster, est vne coustume que nous auons de nous plaindre du mal que nous auons eu. A quoy est bon tout ce langage? Iamais homme ne fust si bas que i'ay esté. Que de peine, que de martyre i'ay souffert! On ne pensoit iamais que i'en releuasse. Combien de fois ay ie esté pleuré de mes amis? Combien abandonné des Medecins? Les Criminels qu'on met à la question n'endurent point ce que i'ay endure. Je veux que tout ce que vous dites, soit vray, n'en estes vous pas dehors? Que vous sert de remanier vos douleurs, & d'estre miserable, non pour autre chose, que parce que vous l'auiez esté? Ne sçauiez vous pas que nous prenons plaisir de

mentir à nous mesmes; & que nous faisons toujours nos maux plus grands qu'ils ne sont? Il n'y a rien de si doux que le recit d'une misere passée. C'est chose naturelle que de nous resioüir, quand nous sommes sortis de quelque borbier.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choses; la crainte du mal à venir, & la ressouenance du passé. Quand nous sommes en quelque peine, disons, peut estre la memoire vn iour en sera douce: faisons lucter à bon escient nostre esprit contre la douleur; si nous reculons, elle vaincra, si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre ruine, au lieu de l'empeschet, quand nous sommes suiuis, le moyen de nous garentir? c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre abbatus. Ne voyons nous pas combien de coups reçoient les Athletes par le visage & partout le corps? Et cependant

la Gloire leur est si douce , qu'en sa consideration ils ne treuvent rié de si rude qu'ils ne soient contents de supporter. Forçons, comme ils font , toutes difficultez , qui nous resistent ; nostre recompense ne sera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trompette qui fasse faire silence au peuple , pour ouyr la proclamation de nostre victoire ; mais vne seureté d'esprit immuable & vne paix eternelle avec la Fortune, qui deffaite vne fois , iamais plus n'aura l'assurance de nous attaquer. Je sens vne grande douleur: comme ne la sentiriez vous, ayant le courage essemine côme vous l'avez? Il est de la douleur côme d'un ennemy. Quand nous auons peur , nous luy dónons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant : Et quoy? Si vous n'eussiez deu porter que des choses legeres, péséz-vous que la Nature vo^s eust fait si fort côme vo^s estes? Aduisez lequel vo^s aimez le mieux, d'une longue & lé-

temaladie , ou d'une violente & courte. Vne longue & lente avec des intermissions , vous donnera loisir de vous refaire , & par consequent apres auoir bien trainé, ce sera force qu'elle vous laisse guerir. Vne courte & precipitée verrabiē-tost vostre fin ou la sienne. Or soit que vous cessiez ou qu'elle cesse , que vous importe, puis que d'une façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur ? Vous avez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit , & l'occupant à quelque autre chose qu'à vostre mal. Si vous avez fait quelque bel acte , representez le vous : faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous avez autresfois admirez : ressouuenez vous de tous ceux que vous sçauiez qui parmy les tourments les plus insupportables sont demeürez maistres de la douleur , ou de celuy qui tandis que le Barbier luy couppoit des varices , ne leua ia-

mais

mais la veüe de dessus vn liure:ou de l'autre, qui en la torture ne cessa iamais de rire, & en cette contenance lassa toutes les sortes de gênes que la cruauté des Bourreaux prouocquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez-vous pas par le discours de la Raison? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui fassent cracher les poulmons, de fièvres qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de sciaticques: Je vous dy que les tourmens de la question sont toute autre chose; & que cependant il s'est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plaint, n'a pas demandé misericorde, n'a pas daigné respondre aux interrogations, mais au contraire en a ry tout à son aise, & de bon cœur. Et quoy donc, apres vn exemple si magnanime, n'aurez-

vous point l'assurance de vous
mocquer de la douleur? Ouy, mais
vous dites que la maladie ne vous
laisse rien faire, & que toutes vos
actions en sont incommodées. Il
n'y a que le corps indisposé : la
maladie ne touche point à vostre
esprit. Vn laquay, vn cordonnier,
vn mareschal, pourront faire la
plainte que vous faites. Mais si
vous avez accoustumé de vous
seruir de l'esprit, pourquoy ne
pourrez-vous conseiller, ensei-
gner, ouyr, apprendre, demander,
& vous ressouvenir comme vous
faisiez, aupatauant? Au reste, ne
pensez-vous rien faire, si vous-
vous sçauiez bien commander en
vostre mal? Si vous ne pouuez
mieux, vous monstrez qu'une
maladie peut bien estre inexpu-
gnable, mais non pas insuppor-
table. Croyez-moy, que dans
vn lit mesme, on a moyen de don-
ner tesmoignage de sa vertu. Les
armées & batailles sont les sujets
ordi

ordinaires où les belles ames font paroistre vne asseurâce, mais quelquesfois on ne les reconnoist pas moins sur l'oreiller. Vous n'estes point sans trauail. Luiçtez bien avec la maladie : Si vous ne faites rien pour elle, si vous ne luy accordez rien, ny par obeyssance, ny par gratification, vous aurez fait vne preuue signalée de vostre suffisance. O que si on venoit voir combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit vne belle & bien ample matiere d'acquérir de la reputation ! Soyez-vous mesme vostre spectateur, & vous-mesme donnez-vous de la gloire quand vous la meritez. Il faut considerer dauantage, qu'il y a des voluptez de deux sortes : Pour celles du corps la maladie les deffend, & neantmoins ne les oste pas, mais au contraire, si vous voulez dire ce que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, &

la viande, quand on a faim. Quand on s'est abstenu quelque temps de l'un ou de l'autre ; on y reuient avec plus d'auidité. Quant aux voluptez de l'esprit qui sont plus grandes, & les plus certaines, les medecins ne les defferent iamais. Ceux qui les ayment & qui scauent bien comme il les faut prendre, n'estiment point les autres. Ils se moquent de toutes ces ordures qui chatouillent nos sentimens. O pauvre malade ! Pourquoi ? parce qu'il n'aura point de neige à mettre dans son vin, ny point de morceaux de glace à rompre dedans, parce qu'on ne seruira point d'huistres de Luctin sur sa table : parce que quand il voudra soupper, on n'ouïra point vne ré peste de garçons de cuisine, qui apportent sur sa table autant de réchauds que de plats. Car à cette heure afin que la viande soit toute brûlante, & que le gosier paué de ces gourmands ne trouue quel-

que

que morceau qui ne soit pas assez chaud, le luxe a trouué cette inuention, que la cuisine marche à mesme temps que le souper. Au pauvre malade, on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point s'õ assiette couuerte de morceaux de gibier de toutes sortes; Qu'importe, vous soupperez en malade ou plustost en hõme sain vne fois en vostre vie: mais de la ptisane, ou de l'eau boüillie, & de ces autres choses que ces delicats, plus malades d'esprit que de corps ne peuuent seulement ouïr nommer, nous vous en laisserons prendre tãt que vous voudrez. Pensons seulement à n'auoir plus la mort en horreur. Le moyen d'y paruenir c'est connoistre la fin des gens de bien & des méchants. De cette façon & non autrement nous ne nous laisserons point de viure, & n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'ennuyer d'une vie occupée.

cupée en cette infinie diuersité de si grandes & diuines contemplations. Il n'y a que l'oïsiuété qui nous dégouste du monde : mettons-nous à la recherche de choses naturelles. La verité que nous y apprendrons, nous tiendra toujours en appetit. Pour les choses fausses, nous n'en sçaurions prendre si peu, que nous n'en ayons assez. Au partir de là, si la mort vient, & nous appelle, quand nous n'aurons pas vescu la moitié d'une vie ordinaire, nous en aurons en ce peu de temps autant de fruit, que si nous l'auions continuée iusques à l'extreme decrepitude. Nous aurons connu la plus grande partie des merueilles de la Nature, & nous en irons resolu, que pour auoir eu plus d'âge nous n'eussions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compas des voluptez vaines, & par consequent infinies, ne sçau-
roient

roient qu'ils ne la trouuent cour-
te, quand ils viuroient vne dou-
zaine de siecles. Voyez de vous
réjouyr en ces meditations, & ce-
pendant que vous-vous entretien-
drez de mes lettres, il se pourra
presenter quelque occasion, qui
nous donnera moyen de nous
voir, & d'estre quelques iours en-
semble. Ce ne sera peut-estre pas
pour beaucoup de temps : mais il
ne scauroit estre si court, que nous
ne le fassions long, à force de le
bien employer. Car, comme dit
Possidonius, vne iournée est bien
plus à vn homme docte, qu'à vn
ignorant la plus longue vie qu'il
scauroit auoir. Cependant, souue-
nez-vous de ne craindre iamais
les menaces de la Fortune, & de
vous deffier tousiours de ses caref-
ses. Ayez continuellement deuant
les yeux l'autorité qu'elle prend
sur les choses du monde : pensez
que tout ce qui peut aduenir, ad-
uiendra, quoy qui vous arriue, il
vous

350 *Les Epistres*
vous troublera moins, quand vous
l'aurez attendu.



EPISTRE LXXIX.

ARGUMENT.

1. *Du mont Æthna & de Carybde.*
2. *La Vertu est toujours victorieuse, & haut-élevée. L'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.*
3. *La gloire de la Vertu ne peut estre cachée.*

I. **A** Cette heure que vous avez fait le tour de la Sicile, j'attends que vous me mandiez ce que vous aurez appris de toute cette Isle; mais particulièrement comme va de Carybde, & ce qu'il en faut croire: car pour Scylla, ie sçay fort bien que c'est vn rocher,

cher, aussi craint des mariniers
d'aujourd'huy, qu'il fut iamais de
ceux du passé. Quant à Carybde,
i'aurois bien enuie de sçauoir ce
qu'il y a de veritable parmy les
contes qui s'en font, & sur tout, si
d'aventure vous y auez pris garde,
comme la chose le merite bien, si
c'est de tous vents, ou de quel-
qu'un seulement, que la mer fait
ces tournoyemens si dangereux.
Et s'il est vray que ce qui s'y perd,
soit porté sous les flots, vne infi-
nité de chemin, & environ la riuie
de Tauromenie, reuienne au des-
sus de l'eau. Si ie voy que vous
preniez la peine de m'en escrire
bien au long, vous me donnerez la
hardiesse de vous importuner que
pour l'amour de moy vous mon-
tiez sur Æthna, parce que quel-
ques-uns tiennent que cette môt-
agne décroist tout bellemēt. La rai-
son qu'ils en baillent, c'est que les
mariniers ne la decourent plus de
si loing comme ils auoient accou-
stumé.

stumé. Toutesfois il se peut faire que ce n'est pas tant son abaissement, comme l'aneantissement du feu, qui ne sort plus ny si vehement ny si large. Tellement que de iour la fumée ny paroist que fort peu. Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre est croyable, & l'abaissement d'une montaigne qui brusle depuis si long-téps, & l'aneantissement d'un feu, qui ne procede pas de soy-mesme : mais conçu dans quelque cauerne profode jette ces flammes par dedans cette montaigne, qui ne le nourrit pas, mais seulement luy sert de souspirail. En Lycie il y a vne contrée fort connue, que ceux du pays appellent *Ephastion*, où la terre en plusieurs endroits a des trous, par où il sort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'un peu de lueur, encore bien languide, & bien foible : tellement que les campagnes y sont fort belles & les herbes aussi ver-

tes comme ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merueilles , lors que vous m'aurez mandé combien ces neiges qui ne se fondent point en Esté , (tant s'en faut que le voisinage du feu leur fasse peur) sont éloignées de l'emboucheure de la montagne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne me pensez pas la mettre sur mô compte. Car ie sçay fort bien que quand vous n'en seriez prié, ny de moy ny d'autre, vous seriez malade , si vous ne faisiez la description d'Æthna comme les autres. C'est vn sujet où il faut que tous les Poëtes passent leur caprice. Virgile, qui sembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire , n'a pas fait taire Ouide; Et apres l'vn & l'autre, Cornelius Seuerus n'a pas laissé d'ẽ dire son aduis. Ils y ont, sans mentir, heureusement trañailé tous ceux qu'ils sont; Et pour en dire ce qu'il m'en semble, les premiers ont bien monstré la source, sans toutesfois l'auoir

l'auoir épuisée ; mais il y a bien difference d'une chose faite , ou seulement ébauchée. La matiere & les inuentions croissent d'un iour à l'autre, & puis la condition des derniers est toujours la meilleure, parce qu'ils trouuent les paroles toutes prestes , & n'ont peine que de les déguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les déroberent , parce qu'elles sont publiques. Les Iurisconsultes tiennent, qu'en vne chose publique il n'y a point d'usu-captiō. Ou ie ne cōnois point vostre humeur , ou *Æthna* vous fait venir l'eau à la bouche. Vous auez enuie d'en escrire quelque chose de grand, & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Je dirois plus, mais i'offencerois vostre modestie , qui est grande , que si vous pensez mieux faire qu'eux , vous retrancheriez quelque chose du vostre , pour le respect & la reuerence que vous leur portez.

La

La Philosophie a beaucoup de bonnes choses : mais cette-cy entr'autres , que ceux qui la vont trouver, tandis qu'ils sont en chemin , ne peuvent auoir auantage l'vn sur l'autre:comme ils sont arriuez, tout est égal : il n'y a plus moyen de passer outre : il se faut arrester. Le Soleil n'adiouste rien à sa grandeur : la Lune demeure tousiours en vn estat : les mers ne croissent point: le monde va toujours d'une sorte. Les choses qui ont la grandeur qu'elles doiuent auoir, ne se haussent point dauantage.

II. Qu'il y ait des hommes Sages plus que du sable, s'il est possible, ils seront tous égaux:chacun aura bien quelque grace particulière : l'vn sera plus gracieux, l'autre plus vif , l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux : Mais en ce dequoy principalement il est question , qui est la felicité de l'homme , ils sont tous
aussi

aussi grands l'un que l'autre. Je ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut cheoir, ny, si le feu par sa continuatiõ luy mange cette pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais ie sçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puisse abbaisser la Vertu. Sa Majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'auance ny recule : sa grandeur est fixe & ferme, comme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter: nous en sommes desia bien auant : toutesfois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estre meilleur que les plus méchans hommes du monde. Vn homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'éclaire qu'entre des nuages, n'a pas grãd sujet de dire bien de ses yeux. Il est échappé d'estre aueugle: mais il ne void pas encore bien. Quand nostre esprit tiré des tenebres, où il est

est enucloppé, verra le iour non au trauers d'un chassis, ou d'une vitre, mais à la campagne, & en lieu tout découuert, & que remis en cét air qui luy est naturel, il aura repris la place qu'il auoit, deuant que de venir au monde, il aura alors dequoy se resiouir à bon es- cient. Son origine l'appelle en haut: il n'a que faire d'estre delié de ce corps pour y aller. Il y sera, pourueu qu'il despouille ses vices; & que pur & leger il se déro- be aux choses de la terre, & s'éle- ue à la contemplation de celles du Ciel. C'est à quoy nous deuous traouiller, Lucilius: c'est à quoy nous auons besoin de bander toute nostre force.

III. Je veulx que peu de gens le sçachent, & que personne n'en voye rien: il ne m'échaut. La Gloire est l'ombre de la Vertu: malgré que nous en ayons, elle nous ac- cōpagnera. Mais comme l'ombre tantôt marche deuant nous, & tã-
tost

toſt derriere , la Gloire en fait de meſme; & plus elle demeure à vous venir trouver, il eſt certain qu'elle en eſt plus grande & plus claire , parce que l'enuie ne la traueſe plus. Combien de temps penſez-vous qu'on a tenu que Democrite fuſt hors du ſens? Combien a fait de merueilles Socrates deuant qu'on ait parlé de luy? Et quant à Caton, , on l'ignora tellement dans Rome , qu'il y receut vne infinité d'affronts , & iamais il n'y fut connu pour iuſte, ſinon qu'après qu'il fut perdu. L'iniuſtice qu'on fit à Rutilius , donna reputation à ſa preud'hommeie : en la preſſant on la fit luire. Mais auſſi, comme en remercia - t'il ſon malheur , & comme fit-il cas de ſon banniſſement , (ie parle de ceux que la Fortune a fait venir au monde, en les en chaffant.) Combien ont eu les ſiecles paſſez de grands & ſuffiſans perſonnages, qui n'ont eſté reconnus qu'après qu'ils

qu'ils n'ont plus esté? Combien auons nous aujourd'huy de noms illustres, que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allée querir sous terre, pour les mettre au iour & les publier? Vous voyez comme on fait cas d'Epicure, & comme non seulement les Doctes, mais iusques aux plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'aupres d'Athenes, & cependant on ne l'y connoissoit point, de là vient qu'ayant suruescu long temps Metrodorus, en vne sienne lettre, où il parle fort honorablement de l'amitié qu'ils s'estoient portée, il adiouste vers la fin, que parmy tant de contentemens qu'ils auoient eus enséble, vn des principaux, auoit esté le peu de bruit qu'ils auoient en la Grece, qui non seulement ne les auoit point cogneus; mais qui presque ne les auoit pas ouï nommer. Ne faut il donc pas
auoüer

ouoïer qu'on l'a trouué , quand il n'estoit plus , & que sa doctrine, pour le monstret aux siecles sui-uans, l'a tiré des tenebres ou le sien l'auoit enseuely. Metrodorus mesme , en l'vne de ses lettres , confesse qu'Epicure & luy ne furent pas bien connus; mais qu'indubitablement il se promet , qu'ils auront de la gloire, eux & tous ceux qui se rangeroient à leur opinion. La vertu n'est iamais cachée , & si elle l'est c'est plustost nostre dōmage que le sien. Quand la malice la met au tombeau, ce n'est que pour vn temps: il vient à la fin vn iour qui l'en faict sortir. Vn hōme qui ne pense point au delà de son siecle, n'est pas né pour beaucoup de gens ? il y a encore tant de peuples à venir apres nous. C'est la dessus qu'il faut ietter les yeux. Quand l'enuie feroit taire tous ceux qui sont au monde avec nous, il en viendra d'autres qui sans faueur & sans haine rendront rémoigna

moignage à la Verité. La Gloire qui vient de la Vertu ne perit point. Je sçay bien que ce qu'on dira de nous, ne nous seruira de rien: mais si est-ce plaisir de penser que tous insensibles comme nous serons, la posterité fera cas de nous, & tiendra nos ouurages entre ses mains, au monde & hors du monde. La Vertu reconoît ceux qui la suiuet, pourueu qu'ils le fassent de bonne foy, qu'ils ne se parent, ny fardent, mais que surpris à l'improuiste ils soient trouuez tout de mesme que quād ils sont aduertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien: il n'y a gueres de gens qui ne connoissent vn visage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez: c'est tousiours vne mesme chose. Les déguisemens n'ont rien de solide: la mensonge n'est iamais bien espaisse. Vous n'en sçauriez approcher si peu, que vous n'y voyez le iour à trauers.



EPISTRE LXXX.

ARGUMENT.

1. *Que l'esprit à l'exemple du corps,
se peut fortifier par l'exercice des
Vertus.*
2. *Chacun est maistre de sa liberté,
sans être contraint de l'acheter.*
3. *Le Pauvre est plus heureux que
le Riche.*

IE suis à moy pour tout aujour-
d'huy : mais ie ne m'en sçay pas
tant de gré, que ie n'en reconnoisse
auoir la principale obligation à
vne partie qui s'est faite à la bale
fine, où sont tous courus ceux de
qui ie pouuois estre importuné.
Personne ne me vient troubler : ie
medite à mon aise, & d'autant
plus seurement, que ie n'ay point
peur

peut d'estre interrompu. Je n'entends point craquer la porte de ma chambre : ie ne voy point lever le coing de la tapisserie. Cette solitude m'est bien propre , pour me donner plus de moyen de penser à moy. Comme de fait, i'en ay besoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien souuent en des lieux , où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'est pas que ie ne suive ceux qui sont passez deuant moy : mais ce n'est pas si religieusement , que ie ne me donne congé d'adiouster, changer, & retrancher où ie pense qu'il en soit besoin. Je m'accorde à leurs opinions : mais ie ne m'y attache pas. Toutesfois , ie crois que ie m'estimois trop aduancé , de me promettre que ie puisse demeurer tout aujourd'huy sans bruit , & sans personne qui me troublast ? Car voicy que i'entends vne grande huée vers la place, où ils iouēt, qui ne me met pas hors de moy,

mais attire ma meditation à eux, & me fait penser à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps, & se soucier si peu de l'instruction de l'esprit. Il me represente combien il y a d'hommes à voir vn ieu qui n'est qu'une folie, & d'où mesme ils ne sont pas asseurez de reuenir sans quelque coup; Et cependant il n'y a point de deserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'escole de la vertu. Il considere dauantage, quelle foiblesse d'esprit il y a le plus souuent en ces grands corps, de qui nous regardons les bras & les espauls avec admiration.

I. Mais ce que ie medite le plus, c'est, que si par l'exercice, le corps se reduit à cette patience de souffrir les coups de poing & de pied: non d'un homme seul, mais de tous ceux qui le peuvent frapper & saignant de tous costez, passer tout le iour à l'ardeur du Soleil,

&

& sur des sablons qui bruslent , quand on marche dessus ; pourquoy prenans la mesme peine à nous fortifier l'esprit , ne le pourrions-nous rendre si vigoureux & si ferme , que sans desordre ny au visage , ny en l'ame , il receuroit tous les coups de la fortune , & s'il tomboit d'avanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ces cheutes ne fussent qu'autant de leçons , pour luy apprendre à se releuer. Il faut beaucoup de choses au corps ; pour le faire bien porter. Quand à l'esprit , il croist de soy-mesme : il se fournit sa nourriture ; & pour s'exercer, n'a pas besoin d'estre avec autre qu'avec soy. Il faut que le corps mange, qu'il boiue , qu'il se frotte d'huile; & au partit de là qu'il traualle continuellement. Mais sans train, & sãs equipage extraordinaire, vous estes incôtinent rendu capable de la Vertu. Vous avez avec vous tout ce qu'il vous faut pour

vous faire homme de bien. Que vous y faut-il ? le vouloir estre.

II. Or que sçauriez-vous mieux vouloir pour vous, que de vous deliurer de cette seruitude odieuse à tout le monde, & que les esclaves plus chers & ceux mesmes qui sont nez parmy cette misere, taschent par tous les moyens de secoüer. Pour amasser le prix de leur affranchissement, ils se laissent mourir de faim: vous qui pensez estre nez libres, qu'est-ce que vous ne devez point faire, pour la liberté? A quoy regardez-vous vostre buffet? Il ne vous faut point d'argent: ce n'est qu'une Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contrats, ceux qui l'achetent ne l'ont point; & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-vous-la à vous-mesme; il n'y a que vous qui vous la puisse donner. La premiere chose qu'il faut faire, est de perdre la crainte de la mort: c'est elle qui nous met
le

le premier ioug. La pauvreté vient apres ? il faut quitter les mauuais impressions qu'on vous en a données.

III. Apres, voulez-vous connoistre le peu de sujet qu'il y a de la craindre , faites comparaison du visage d'un Riche & d'un Pauvre, vous trouuerez que le Pauvre rit plus souuent & plus fidellement. Il n'a point de sollicitudes au fonds de l'estomach, si quelque chose le trouble quelquesfois, c'est vn nuage qui n'est pas si-tost conceu que dissipé. Les joyes de ceux-cy que vous estimez heureux , ne sont que deguisemens : ce sont tristesses de qui l'apostume est creué. Vous le voyez rire bien souuent , qu'ils voudroient bien pleurer ? s'ils osoient. Mais , quelque ver qui les rongent par dedans, il faut qu'ils fassent bonne mine: ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux-cy qui iouent sur les échaffauts. Celuy-là

que vous voyez qui porte ainfi le nez au vent, & dit,

Je commande à la Grece, & depuis l'Helespont

Les Royannes puissans, & les terres qui sont

Jusqu'à la mer qui bat les rines d'Ionie

Pelops me les laissa :

c'est vn valet qui a vn quart d'écu par mois, & sa vie : celuy qui fait l'orgueilleux, & dit,

Demeure Menelas, ou tu perdras la vie.

c'est vn autre Belistre, qui gagne sa vie à la iournée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dites-en de mesme de tous ceux cy, que vous voyez se promener en housse, ou en carrosse. Leurs felicitez sont masquées : ostez-leur ce qui les couure ; vous trouuerez que ce n'est pas ce que vous pensez. Si vous achetez vn cheual, vous le faites déseller ; si vous marchandez vn esclau, vous luy faites

tes

tes mettre bas iusques à la chemise : Et s'il est question de iuger du mérite d'un homme , vous ne le considerez point hors du fourreau. Ceux qui vendent , font ce qu'ils peuvent , pour cacher le deffaut de leurs marchandises. De là vient que les choses trop parées sont ordinairement suspectes. Si l'Esclave que vous achetez , auoit un bras en escharpe , ou vne iambe bandée, ne voudriez-vous pas voir ce que ce seroit ? Voyez-vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie, de qui vous admirez la teste si bié parée, si vous le voulez bien connoistre , dites - luy qu'il oste son Diadème : c'est là dessous qu'est le mal. Mais qu'ay-je affaire de parler des autres ? Si vous voulez vous examiner , mettez vostre argent à part , vostre maison, vos Estats. Regardez-vous en l'intérieur : mais vous ne prenez pas tant de peine: vous-vous en croyez à ce que les autres vous en disent.



EPISTRE LXXXI.

ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.*
2. *Comme il faut compenser un injure avec un plaisir.*
3. *Le Sage est seul capable de reconnoistre un bienfait.*

Vous - vous plaignez d'auoir rencontré vn ingrat? Si c'est le premier, vous estes, ou bien diligent, ou bien fortuné. Il est vray qu'en cét endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux.. Car c'est vn inconuenient que vous ne pouuez euites, qu'en renonçant de faire iamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les bienfaits ne se perdent chez vn autre, vous les laisserez perdre chez vous. Le dan-

ger de n'estre point remercié, ne vaut pas la vilainie de ne donner point. Pour vne fois que vous n'avez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin vne bonne année qui recompense les mauuaises. Le contentement de la reconnoissance en vn homme, vaut bien le hazard d'y trouver de l'ingratitude. En matiere de bienfaits, il n'y a si bon Archer qui ne manque quelquesfois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups dehors, pourueu qu'on en mette vn dedans. On se remarque apres vn naufrage: pour vn qui fait cession, vn vsurier ne laisse pas de prester. Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il falloit quitter les choses, aussi-tost qu'elles ne succedent pas. Je trouue au contraire, que cette mauuaise rencontre vous doit faire opiniastres à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement, pour reüssir à la fin, doiuent

uent estre tentées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discoursu.

II. Ce sera bien le plus expedient, d'éclaircir vne question que ie ne trouue point auoir esté iamais bien decidée, si receuant quelque offense d'vn qui autres-fois m'auoit fait plaisir, ie suis quitte de l'obligation que ie luy auois. Adioustez-y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait de bien auparauât. Si vous prenez vn Iuge rigoureux, il vous dira, Qu'il faut compenser, Et que si l'offense est de quelque chose plus grande que le plaisir, pour l'amour de la courtoisie, vous deuez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offense est la plus grande, il est vray: mais le plaisir a esté le premier: Cette consideration vaut bien: quelque chose. Or à cette-heure, de dire qu'il faut prendre garde comme il vous

a fait plaisir si volontairement, ou combien il a eu de regret de vous offenser, ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun sçait bien qu'autant aux biens-faits, comme aux offenses, il faut prendre garde à l'affection; car il y en a qui voudront bien ne faire point de plaisir, mais ils ont honte, ou bien ils sont las d'estre importunez, ou ils ont quelque dessein de receuoir plus qu'ils ne donnent. Les choses sôt deuës, comme elles sont baillées. La volonté se considere plus que le present. Mais posons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, ce qu'il a fait pour vous, est plaisir, ce qu'il a fait contre vous, est iniure. Vn homme de bien, pour se tromper soy-mesme, fait vn compte faux: il met au bien plus qu'il n'y a, & moins à l'iniure. Vn autre Iuge plus gracieux, comme ie serois, dira que vous deuez oublier l'iniure, & vous

sou

souuenir du bienfait. Certainement la Iustice veut qu'on rende à chacun ce qui est sien. Le gré au biéfait est la reuanche à l'iniure, ou la mauuaise grace pour le moins. Mais cela s'entend quand vous auez receu le bienfait de l'vn, & l'iniure de l'autre. Car puis que receuant iniure d'vne personne qui ne vous auoit iamais fait plaisir, vous ferez bien de luy pardonner, si celuy qui vous offence, vous auoit autresfois fait plaisir, il est certain qu'il merite quelque chose plus que le pardon. Je ne mets point l'obliger & l'offenser tout en vn rang : i'estime vn bienfait plus qu'vne iniure. Tout le monde ne sçait pas reconnoistre vn bienfait. Vn estourdy se pourra bien reuancher, & sur tout à la nouueauté qu'on luy aura fait plaisir. Mais parce qu'il ne sçait pas le prix des choses, il ne peut pas aussi iuger la grandeur de son obligation. C'est pourquoy, quel-
que

que bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut - estre le iettera dédaigneusement, au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui sçait taxer les choses ce qu'elles valent, y procédera d'autre façon. Il considerera combien le plaisir est grand, qui est celuy qui le luy a fait, quand, où, & comment. Et pour ce nous disons qu'il n'y a personne que le Sage, capable de la reconnoissance d'un plaisir, ny aussi capable de le faire que luy. C'est à luy un contentement de donner, comme aux autres de prendre. Je sçay que quelqu'un mettra cette opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que personne ne sçait reconnoistre un plaisir que le Sage; par la mesme raison, personne ne pourra ny rendre vne somme prestée, ny payer vne chose achetée.

que

que luy. Ne penléz pas que cecy soit vne doctrine particuliere aux Stoïques : Epicure en dit de mesme : au moins est-il bien certain, que Metrodore dit , Qu'il n'y a que le Sage qui puisse reconnoistre vn bienfait : Et puis il fait luy - mesme de l'estonné ; quand il nous oït dire , Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or comme si la reconnoissance d'un bien-fait , n'estoit pas vn acte d'amour & d'amitié , & commun encôre à plus de gens que n'est la vraye amitié , il s'émerueille tout de mesme , quand nous disons , Que la Foy ne se trouue qu'en l'homme sage ; comme si luy - mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouuez-vous que la foy puisse loger vn Ingrat ? Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous-nous ventons de choses qui sont au delà de toute creance , & d'apprendre que le Vulgaire peut
bien

bien auoir les ombres & les simulacres de la vertu, mais que la vertu même ne se trouue en autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne sçait se reuancher d'un bienfait. Les autres le sçauēt aucunement : mais ils font assez, quand ils se reuanchent comme ils peuuent, & qu'ils monstrent qu'ils ont plustost faite de science que de volonté. C'est chose de quoy on ne sçaueroit faire leçon, que de vouloir : cela ne s'apprend point. Le Sage en soy-mesme fera comparaison de toutes choses ; car le lieu, le temps, & les occasions font bien souuent differer ce qui semble estre semblable. Vous pourrez prester cinquante escus à vn homme si à propos, que vous l'obligerez plus que si vne autrefois vous luy donniez tout vostre bien. Secourir c'est autre chose que donner. Vne liberalité qui accommode vn homme, ne l'oblige pas, comme vne
qui

qui luy sauue la vie. Vn present fera quelquesfois petit , & la consequence en sera grande. Or quelle difference pensez-vous qu'il y a , si vn homme a pris ce qu'il vous a presté dans son buffet , ou s'il l'est allé querir dans la bourse d'un amy ? Mais sans retourner à des choses que nous auons assez épluchées, concluons, Qu'un homme de bien quand il sera question de faire comparaison d'un bienfait & d'une iniure , iugera ce qu'il estimera plus equitable: mais s'il y a de la doute , il panchera du costé du bienfait. Or en telles choses la consideration de la personne est quelquesfois de grande importance. Vous m'avez fait plaisir en la personne de mon valet , & m'avez fait iniure en celle de mon pere. Vous avez sauué la vie à mon fils : mais vous m'avez fait perdre mon pere. Il balance de cette façon toutes les autres choses ; & où l'interest sera petit,
il

il le dissimulera ; où il sera grand, il le quittera, s'il le peut faire en bonne conscience ; c'est à dire si l'iniure ne touche à autre qu'à luy. En peu de mots, il ne sera point difficile au change : s'il y a perte, il la prendra sur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal ; & quoy que la passion luy persuade, il prendra ce party plustost que nul autre. C'est vn abus d'estre plus ioyeux en receuant vn bienfait, qu'en le rendant. Comme le payer est plus agreable que l'emprunter, par la mesme raison nous deuous estre plus aises de rendre vne courtoisie, que de la recevoir. Les ingrats entre beaucoup de fausses opinions, ont encore cette-cy, que quand ils payent vn creancier, ils luy baillent tousiours quelque chose outre la somme principale ? Et cependant ils seroient marris qu'un plaisir qu'ils ont receu, portast profit à celuy qui le leur a fait. Il y eschet aussi
bien

bien de l'intérêt, comme en vne somme d'argent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre vn bienfait sans vsure. Tellement que quand nous faisons nos comptes de recepte & de mise, nous y deuons auoir égard. On ne scauroit trop monstrer de ressentiment, quand on a receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la iustice, que communement on estime appartenir plus aux autres qu'à celuy qui la fait. C'est vn bien tout nostre. La meilleure part du bienfait retourne vers luy-mesme: nous ne profitons iamais à personne, que nous ne nous profitions. Je ne veux pas dire que celuy que nous aurôs assisté, nous assistera, que celuy que nous aurons deffendu, nous deffendra, parce qu'vn bon exemple retourne à celuy qui le donne, comme les mauuais sont ordinairement

rement à la confusion de leurs auteurs, & peu souuent on a compassion de la misere de ceux qui en faisant iniure, ont monstré le chemin d'en faire: mais parce que toutes les Vertus ont leurs recompenses en elles mesmes: car on ne les exerce pas pour y gagner; le salaire d'une bonne action, c'est l'auoir faite. Je reconnois vn bienfait, non afin qu'un autre voyant que ie rends bien, soit plus liberal à me prester: mais parce que ie suis bien-aise de faire vne chose tres-belle & tres-agreable. Je reconnois vn bienfait, non parce qu'il m'importe de le reconnoistre, mais parce qu'il me plaist: & qu'ainsi ne soit, s'il faut que pour m'acquitter ie fasse croire ie suis vn ingrat, & que ie couure ma reuanche de l'apparence d'une iniure, ie ne feray point difficulté de passer au trauers de ma honte, pour aller où ie suis appellé par mon honneur.

Nous

Nous ne ſçaurions , à mon aduis , mieux faire paroistre le zele que nous auons à la Vertu , que d'estre contens de perdre la reputation de gens de bien , pour en conseruer la conscience. C'est pourquoy , comme ie vous ay dit , la reconnoissance que nous faisons d'un plaisir , est plus à nostre aduantage , que de celuy qui le reçoit : car il ne luy arriue qu'une chose ordinaire , de retirer ce qu'il a baillé ; Et nous acquerons la gloire d'auoir fait un acte , qui ne peut venir que d'un esprit qui est en la perfection de sa felicité : Car si le Vice nous rend miserables , & la Vertu bien-heureux , & que ce soit vertu de reconnoistre un bienfait , il est certain que pour une chose vulgaire que nous luy rendons , nous en remportons une inestimable , qui est la conscience d'un homme d'honneur , qui ne se trouue qu'en un esprit bien-heureux , & vrayement diuin , comme
l'affection

L'affection contraire ne loge iamais que là où il y a vne extreme infortune. Tout homme qui est ingrat, sera mal-heureux. Toutes-fois i'ayme mieux ne le faire point languir, il l'est desia. Faisons donc ce que nous pourrons pour ne l'estre point, non tant pour le bien d'autruy, que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus leger en la malice, & de plus délié, rejaillit contre les autres. Le plus dangereux, & par maniere de dire le plus épais nous demeure, en danger de nous suffocquer, comme Attalus le Stoïque disoit ordinairement. La malice boit la plus grande partie de son venin. Les serpens sont venimeux: mais c'est pour ceux qu'ils touchent, & non pas pour eux: le venin de la malice est au contraire, il ne déploye point bien sa force que contre ceux qui le portent. L'ingrat se gêne & se consume de soy-mesme: S'il a receu du bien, parce qu'il faut qu'il

qu'il le rende, il le hayt & le méprise, & tout au contraire fait les iniures beaucoup plus grandes qu'elles ne sont. Or quelle condition sçauroit estre plus miserable que de ceux qui perdent les biens-faits, & ne peuuent garder que les iniures? La Sagesse fait au contraire; elle se plaist d'embellir les plaisirs qu'elle a receus, se les recommande, & prend plaisir à les auoir continuellement deuant les yeux. Les vicieux n'ont contentement qu'en ce seul instant qu'ils reçoient le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il l'accompagne toute sa vie; car son contentement n'est pas de receuoir, mais d'auoir receu, qui est vne chose dont la continuation est sans interualle, & sans fin. S'il a receu quelque offense, il ne s'en eueut point, & l'oublie; non par negligence, mais parce qu'il a la volonté de l'oublier. Il ne prend point les choses au pis. Si quelque in-

con

inconuenient luy arriue il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuse la Fortune, il ne calomnie ny les paroles, ny les mines. Si quelque chose semble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offense receüe, en faueur du bien-fait qui l'auoit precedé. De deux objets il donne le premier & le meilleur à sa memoire. Il n'hayt point apres auoir aymé : mais quand les iniures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre, il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estat qu'elle estoit, quand il n'auoit receu ny bien ny mal. Car si les iniures & les plaisirs ne sont point plus grands l'vn que l'autre, il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'vn Criminel, quand les opinions se trouuent partagées, celles qui sont les plus misericordieuses ont

l'auantage, ainsi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il sçait bien que son obligation est quitte, mais il ne cesse pas de l'auoir au cœur, & ressemble à ceux qui ont fait banque-routte, & cependant ne laissent point de payer. Or il est impossible, que nous ne soyons ingrats, tant que nous ferons cas de ces vanitez, qui font perdre le iugement à la plus-part des hommes : Car quelquesfois les choses sont tellement disposées, que nous ne pouuons reconnoistre vn plaisir, si nous ne quittons nostre pays, si nous n'exposons nostre vie, si nous ne perdons nos biens, voire mesme si nous ne receuons quelque tache en nostre honneur, & ne faisons courir fortune à nostre reputation. La reuanche d'un plaisir n'est pas tousiours si aysée, comme il semble. Le mal est, qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'un plaisir, quand

quand nous le demandons , ny moins quand nous l'auons receu. Voulez - vous que ie vous die ce qui nous fait oublier vn plaisir ? l'enuie d'en receuoir vn autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous desirons qu'on nous baille. Les richesses, les estats, les grandeurs, & toutes telles choses qui ne sont precieuses que par le cas que nous en faisons , nous font égarez du chemin de la Vertu. Nous ne sçauons pas ce que les choses valent, parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature , nous - nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la Coustume qui nous les fasse trouuer belles. Car nous ne les estimons pas parce qu'elles sont desirables , mais parce qu'on les estime , nous les desirons, & apres que l'erreur des particuliers a esté cause de l'aveuglement general , à cette heure l'aveuglement general est cause de

l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous suiurons l'opinion commune, nous deurions aussi nous y ranger en ce qui est de n'estre point ingrats. C'est vne maxime tenuë pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confessée par ceux mesmes qui sont les plus barbares. Que c'est chose honneste de rendre vn plaisir quãd nous l'auons receu. Il n'y a ny bon ny mauuais qui la contredise. Il s'en trouue qui louënt les voluptez, & d'autres qui les blasment; qui estiment la douleur le plus grand mal qu'vn homme sçauroit souffrir, d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal; il y en a qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses, & d'autres qui disent, que d'elles procede la ruine du genre humain, & qu'il n'y a point d'homme plus riche que celuy à qui la fortune ne trouue rien qui merite de luy estre donné.

né. Les iugemens des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'un à l'autre, se conforment en cette-cy, Qu'il faut reconnoître ceux de qui nous auons receu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en cette opinion, & au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligez, c'est celuy que nous faisons moins de cas d'offencer; & ne sommes iamaïs plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait, passe les moyens que nous auons de nous en reuancher. Car parce que nous auons honte de ne rendre point; ne pouuans estre quittes d'autre façon, nous le voudrions bien estre par la mort de ceux à qui nous sommes obligez. Mon amy, si ie vous ay donné quelque chose, gardez la: ie ne vous la demande pas, ie ne vous presse pas de me la rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal. Il

n'y a point d'inimitié plus dangereuse, que d'un qui est honteux de n'avoir pas fait ce qu'il devoit à l'endroit de celuy qui l'auoit obligé.

Fin de la seconde Partie.



VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

TABLE



T A B L E
DE LA SECONDE
Partie des Epistres
de Seneque.

E P I S T R E L.

1.  O V S sommes tous
aveugles en nos pas-
sions.
2. Les vices sont plus corrigibles en
jeunesse qu'en vieillesse.
3. La vertu est comme naturelle en
l'homme , & le vice estrange.
pag. 3

E P I S T R E L I.

1. Fuyr les lieux qui conuiennent
à la débauche.

Table des Epistres

2. *Les voluptez nous gastent, le mépris de la mort nous rend maistre de nos passions & de la fortune.*
3. *Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame que les delicieux.* 10

EPISTRE LII.

1. *L'irresolution est vne marque de folie.*
2. *Nous ne pouuons connoistre la vraye sagesse sans l'ayde d'autruy.*
3. *Prendre les gens de bien pour guides de nos actions.*
4. *Le Sage mesprise les loüanges.* 19

EPISTRE LIII.

1. *Les maladies de l'ame plus elles sont grandes moins on les sent.*
2. *La Philosophie guerit les maladies de l'ame.*
3. *L'estude de la Sagesse veut tout un homme.*
4. *La*

de Seneque.

4. *La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous defend contre les traits de la fortune.* 28

EPISTRE LIV.

1. *Seneque se plaint de la courte-haleine.*
2. *Meditation de la mort.*
3. *Le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort.* 36

EPISTRE LV.

1. *L'exercice profite à la santé.*
2. *Celui qui se retire des villes & des compagnies, ne vit point tant en repos & en assurance que le Sage.*
3. *Description d'une maison de plaisance.*
4. *La tranquillité ne depend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.*
5. *La communication des amis absens est plus douce, que des presens.* 40

R 5

EPIS

Table des Epistres

EPISTRE LVI.

1. *Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.*
2. *La bonne conscience trouue le repos par tout.*
3. *L'occupation est le remede contre l'oisiuete.*
4. *Nos passions ne trouuent point de repos, mesme dans la solitude.*
5. *Les menaces de la fortune ne troublent point le Sage.* 49

EPISTRE LVII.

1. *Il y a des passions naturelles qui peuuent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.*
2. *C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.*
3. *L'ame comme immortelle, ne peut estre offensée des incommodeitez du corps.* 59

EPISTRE LVIII.

1. *Diuers raisonnemens de l'Auteur, tirez de la Philosophie d'Aristote & de Platon.*
2. *Les choses que nous voyons & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont estre, parce qu'elles finissent à chaque moment.*
3. *Que nostre ame doit continuellement vaquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.*
4. *Pour viure longuement, il faut quitter les voluptez.*
5. *Si la vieillesse apporte un si grand degoust, qu'on doine desirer la mort en cét âge-là.* 65

EPISTRE LIX.

1. *Difference de la joye & de la volupté; suiuant les Stoïques.*
2. *Le Sage n'est iamais surpris.*
3. *D'où vient que la folie est pres-
que*

Table des Epistres
*que inseparable de l'homme, & le
moyen d'y remedier.*

4. *Qui doit estre appellé Sage.*
5. *La vraye joye ne se trouue point
parmy les honneurs & les plaisirs
du monde.*
6. *Le Sage est toujours content.* 85

EPISTRE LX.

1. *Il blasme les vœux que les pa-
rens font pour leurs enfans.*
2. *Contre la gourmandise & la
sompuosité des festins.* 99

EPISTRE LXI.

1. *Nous deuons penser à bien viure
en jeunesse, & à bien mourir en
vieillesse.*
2. *Le Sage n'apporte aucune resi-
stance à la mort, puis qu'elle doit
necessairement arriuer.* 102

EPISTRE LXII.

1. *Le Sage n'est iamais occupé, par-*
ce

de Seneque.

ce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y preste.

2. *Celuy - là a tout qui mesprise tout.*

109

EPISTRE LXIII.

1. *Qu'il ne faut pas s'affliger dementement en la mort d'un amy.*
2. *Les larmes excessives sont plustost des marques de vanité & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.*
3. *Le temps est un remede aux ennemis, que la raison n'a pû guerir.*
4. *Seneque se blasme soy-mesme, de s'estre laissé vaincre à la douleur, en la mort d'Amicus Sibenus.* 107

EPISTRE LXIV.

1. *Les preceptes de la Philosophie bien entendus, sont des remedes aux maladies de l'ame.*
2. *Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien vivre.* 117

EPIS

Table des Epistres

EPISTRE LXV.

1. *Combien il y a de principes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoïques.*
2. *Comment & pourquoy Dieu a créé le monde.*
3. *Que la meditation des premiers principes nous porte à la connoissance de Dieu, & au desir d'estre réunis à luy.*
4. *Nous devons plustost penser au bien de l'ame qu'à celuy du corps.*

124

EPISTRE LXVI.

1. *Le corps quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit.*
2. *Les biens, quoy que de trois sortes, sont tous égaux.*
3. *L'amour de la verité est le premier bien de l'homme,*

4. *Toutes*

de Seneque.

4. *Toutes les actions vertueuses sont égales en vertu , mais différentes au sujet qui les exerce.*
5. *La vertu fait mépriser les tourmens & les incommoditez.*
6. *La moderation dans la joye , est aussi loüable que dans l'affliction, la vertu rend égaux tous les hommes vertueux.*
7. *La raison est le iuge du bien & du mal , qu'il y a des biens selon la nature , & d'autres qui semblent contre la nature.*
8. *Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit, par la santé du corps , & par la patience dans les douleurs.*

139

EPISTRE LXVII.

1. *Les hommes ont de grandes obligations à la vieillesse.*
2. *Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels ne laissent pas de l'estre.*

EPIS

Table des Epistres

EPISTRE LXVIII.

1. *Il blasme la vie trop solitaire.*
2. *Quelles doivent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.*
3. *La vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame, que tout autre âge.* 183

EPISTRE LXIX.

1. *Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplative, & replongent l'ame dans le vice.*
2. *Le Sage songe continuellement à la mort.* 191

EPISTRE LXX.

1. *La vie passe sans qu'on s'en aperçoive.*
2. *Qu'on doit quelquefois desirer la mort, & ne la fuyr jamais, il n'importe pas de mourir tost ou tard,*

de Senecque.

tard, mais de bien ou mal mourir.

3. Qu'il ne faut point conseruer la vie par vne action lasche.
4. Si on doit attendre ou preuenir la mort.
5. D'où vient l'apprehension de la mort.
6. Que les meditations de tous les accidens humains horsmis la mort, peuuent estre superflües.
7. Que des gens de basse condition ont méprisé la mort aussi bien que Caton, & que les autres grands personnages.

195

EPISTRE LXXI.

1. Pour prendre vn bon conseil, il faut auoir vn but qui doit estre le souuerain bien.
2. Il n'y a point d'autre bien que ce qui est bonneste.
3. La sagesse nous apprend à distinguer le bien d'avec le mal.
4. Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauuaises

Table des Epistres

naïses fortunes.

5. *Qu'on ne doit point resister à la mort.*
6. *La Philosophie nous monstre le chemin de l'honneur & de la vertu.*
7. *Qu'on trouue la felicité aussi bien dans les aduersitez que dans les prosperitez.*
8. *Description d'un homme sage.*
9. *Definition de la vertu.* 214

EPISTRE LXXII.

1. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne heure, & estre continuée.*
2. *La fortune n'a point d'empire sur le Sage.*
3. *Difference d'entre celuy qui est sage, & celuy qui est en la voye de l'estre.* 241

EPISTRE LXXIII.

1. *Les Sages honnorent dauantage les*

de Seneque.

les Roys & les Magistrats , que ne font les courtisans , l'ambition desquels n'a point de mesure.

2. *Les Sages sont plus obligez aux Roys du bien de la paix, que le reste des hommes.*
3. *L'homme de bien est semblable à Dieu.*
4. *Par quel moyen on peut deuenir homme de bien.*

249

EPISTRE LXXIV.

1. *L'honesteté est le seul bien de l'homme.*
2. *La crainte des aduersitez & de la mort , nous fait viure en alarme perpetuelle.*
3. *Le mespris des choses fortuites & de la mort , nous rend heureux.*
4. *La vertu n'a faute de rien.*
5. *Les biens de l'ame & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
6. *Comment il faut user des biens exterieurs.*
7. *La felicité ne dure pas longtemps.*
8. *Comment il se faut fortifier contre*

tre

- Table des Epistres
tre les iniures de la fortune.
9. *Loüanges de la vertu.*
10. *Qu'il ne faut point apprehen-
der les maux à venir.* 260

EPISTRE LXXV.

1. *Preferer le bien-faire au bien-
dire.*
2. *Trois sortes de Sages.*
3. *Quel est le contentement de ce-
luy qui a renoncé aux honneurs du
monde.* 284

EPISTRE LXXVI.

1. *Vieillir en l'escole de la sagesse.*
2. *Il blasme ceux qui vont à la Co-
medie.*
3. *Les biens de fortune nous arriuent
sans y penser , mais la sagesse ne
vient point sans travail.*
4. *La raison , qui n'est autre chose
que la vertu ou l'honesteté , est le
propre bien de l'homme.* 295

EPISTRE LXXVII.

1. *La vie de l'homme est bien ac-
complie*

de Seneque.

*complie en quelque temps qu'il
meure.*

- 2. La necessité de mourir doit oster
l'apprehension de la mort.*
- 3. Il n'y a point de plaisir au monde
que l'homme doive regretter en
mourant.*

317

EPISTRE LXXVIII.

- 1. Les visites des amis réjouyffent
les malades.*
- 2. Mespriser la mort par le mépris
des incommoditez de la vie.*
- 3. Grande force de l'opinion.*
- 4. La resistance au mal est une vi-
ctoire, il faut preferer les volu-
ptez de l'esprit à celles du corps.*
- 5. La vie des méchans est toujours
courte.*

330

EPISTRE LXXIX.

- 1. Du Mont-Aithna & de Ca-
rybde.*
- 2. La vertu est toujours victorieu-*

Table des Epistres

se & haut élevée : l'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.

3. *La gloire de la vertu ne peut estre cachée.* 350

EPISTRE LXXX.

1. *Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice du corps.*
2. *Chacun est maistre de sa liberté sans estre contraint de l'achepter.*
3. *Le pauvre est plus heureux que le Sage.* 362

EPISTRE LXXXI.

1. *Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.*
2. *Comment il faut compenser une iniure avec un plaisir.*
3. *Le Sage est seul capable de reconnoistre un bien-fait.* 370

F I N.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts